

Pierre BOURIEZ

— **SABOT** —

Un héros et un apôtre



1906 - 1964

Pierre BOURIEZ « SABOT » UN HEROS ET UN APÔTRE

1906 - 1964

	Pages
Avant-Propos	1
Journal de campagne 23 avril au 4 octobre 1941	2
Son récit de sa déportation	26
Journal personnel de son frère André BOURIEZ	37
Extrait du livre : « la guerre secrète des espions belges »	49
Réseau belge en zone libre – Montpellier	54
Son compte rendu du 15 novembre 1945 à sa majesté le roi Léopold III	59
Citation à l'ordre de l'armée du 27 décembre 1947	60
Lettre d'Adolphe MANET, ancien agent de l'Abwehr, du 29 juin 1962	61
Allocution du R.P. TOULEMONDE le 1 ^{er} octobre 1964 à ses funérailles	65
Adieu à Pierre BOURIEZ par Paul M.G. LEVY, président du Rotary de Strasbourg	68
Historique du réseau « SABOT » par Ernest DUFER, consul de Belgique	73
Le «Camp de l'Amitié » par Mademoiselle J.LOESCH, administrateur	77
Hommage de la société Louis DELHAIZE	81
La « proue de la Résistance » article paru dans « Le Soir » en date du 3 octobre 1964	82
Poème d'adieu à Parrain par Anne-Marie	86
Extrait de la biographie nationale de l'Académie royale 1977	87
Postface	90

AVANT PROPOS

« Un Héros et un Apôtre »...Tel est celui que nous avons chéri comme notre « Parrain Pierre »

Sa modestie était telle qu'il ne faisait jamais allusion aux actions qu'il a menées et aux épreuves qu'il a vécues

Il nous a semblé que notre devoir était de faire connaître, à nos enfants, petits-enfants et aux membres de notre famille française et belge, les détails de cette existence, toute entière consacrée au service de ses patries avec un courage surhumain , qui l'a mené aux portes de la mort.

Loin de chercher une vengeance contre ses tortionnaires et le traître qui l'a dénoncé , il a voulu pardonner en vrai chrétien.

Pionnier de la réconciliation européenne, il a créé des 1947 – sans se préoccuper des critiques – les « Camps de l'Amitié », qui ont réuni des centaines d' enfants des déportés français , belges et ...allemands.

Puissent les documents de ce recueil marquer dans nos mémoires la gratitude et l'honneur, que nous ressentons d'appartenir à la famille de Pierre BOURIEZ.

Anne-Marie et Jacques GERARD
Sa nièce ainée et filleule

JOURNAL DE CAMPAGNE

ce journal débute à mon départ de Marseille le 23 avril 1941

23/4 je rentre au bureau de Locéda à 15 heures. René Bijard m'annonce qu'on m'a demandé au téléphone de Carnon près de Montpellier et que je dois rappeler à 17 heures. C'est certainement Van Horen qui doit nous annoncer notre départ. Sans rien laisser paraître de mon émoi, je continue mon travail avec Kern et Bonnaud. Nous faisons des projets pour le lendemain. En effet à 17 heures, j'obtiens Van Horen au bout du fil. Il m'annonce qu'il a tout arrangé pour que Annez et moi partions demain à midi pour passer une bonne vacance à Carnon. Je comprends tout de suite le sens à donner à cette conversation pour table d'écoute. Je prévient René Bijard, Maurice Fabry, Kern et Pierre Bonnaud. Tous quatre sont atterrés par la nouvelle et me supplient de rester ou tout au moins de réfléchir et d'attendre encore, mais ma décision est prise depuis bien longtemps, mon attente a déjà été bien trop longue et mon impatience et trop grande. "Alea jacta est"

L'aventure recommence. Je ressens une nouvelle vigueur m'envahir, un enthousiasme incommensurable m'êtreindre. Je vais connaître enfin cette orientation tant convoitée. Pour moi cela ne paraît même pas un sacrifice ; c'est au contraire le bonheur. Le plus dur, ce sera pour maman à Liège avec Guidy. Mais de ce côté également je ne crains rien. La dernière et seule lettre reçue de maman (datée du 6 avril 1941) me disait que c'était très dur pour elle, mais qu'elle accepte son grand chagrin. Que Dieu en soit loué ! C'est bien plus beau que partir, car c'est souffrir sans pouvoir rien à dire ni rien faire.

À 20 heures, je vais dîner chez Lucienne avec Maurice Fabry. J'ai dit au revoir à Lucienne, Josette, Nicou et Thérèse, derniers membres de la famille que je puisse voir encore avant mon départ.

À 22 heures je vais faire mes adieux aux Germeau, qui m'ont toujours si bien reçu. Ils ne veulent pas croire que mon départ est pour demain et que je quitte définitivement Marseille.

24/4 le fait est à 6 h, messe à 6 h 30 pour maman, Guidy, les Roviens, les Nancéens. À 7 h je suis au bureau pour mettre en ordre les dernières affaires. Ensuite quelques lettres d'au revoir. À 11 heures je fais mes adieux à Kern, Bonnaud et René. Un dernier coup d'oeil tout autour du bureau de Locéda-Marseille, que j'ai ouvert avec Pierre Bonnaud.

« Alea jacta est ». Au revoir les affaires, jusqu'après la guerre.

Maintenant c'est pour la victoire que je commence à travailler. Je retrouve à la gare Annez qui était inquiet à mon sujet et nous nous tassons comme nous pouvons dans le train de Tarascon, bondé jusqu'au couloir, W. C. et marchepieds. Nous commençons ainsi debout notre grand voyage vers l'Angleterre. Nous arrivons à 4 h 30 à Montpellier où nous retrouvons Van Horen. Il nous apprend avec émotion que nous pouvons partir après demain matin ; nous décidons, pour éviter tout repérage d'aller loger à Carnon plage où il est en pension depuis une semaine. Carnon est à 15 km de Montpellier au bord de la mer. Nous logeons chez un restaurant-Boulangier, Castaignac, où nous mangeons d'une façon formidable ce qui nous change de Marseille, où nous avons toujours faim.

25/4

nous quittons Carnon à pied le matin pour aller prendre le train à Palavas, à 3 km de distance, un petit tortillard pour Montpellier, où Van Horen va chercher les dernières instructions chez

le colonel Séverin et le commandant Vaessens. Après le déjeuner nous faisons quelques courses. Je renvoie chez Germeau à Marseille tout ce qui ne m'est pas indispensable. Je ne conserve qu'un peu d'objets prosaïquement emballés dans du papier.

26/4

départ de Montpellier à 8h. Nous faisons un gros déjeuner avec 300 g de pain par tête, café, lait et beurre. À Narbonne nous trouvons, nous attendant à la gare, un officier belge, le lieutenant Detal, qui s'occupe du passage jusqu'à Barcelone. Van Horen continue avec lui jusque Argelès sur mer, tandis que Annez et moi devons prendre le train du soir et retrouver van Horen, qui aura pris contact avec le guide. À 17h. Robert Detal revient pour nous prévenir que le guide espagnol vient de se faire prendre et que tout est à l'eau ! Désillusion, colère ! Être si près et devoir encore tout remettre. Nous rentrons à Montpellier et ne trouvons de place que dans un petit hôtel borgne.

27/4

A 9h nous retrouvons Van Horen , qui est rentré la nuit d'Argelès. Il va aussitôt conter notre mésaventure à Séverin et Vaessens; ceux-ci disent qu'on va monter une nouvelle filière et promettent de nous faire partir les premiers. Ils nous conseillent d'aller attendre à Carnon, où nous pourrions être touchés sans délai. Tristes, penauds, honteux, nous revenons chez Castaignac et nous commençons à attendre.

28/4

nous sommes installés dans deux chambres contiguës avec une grande terrasse donnant sur la mer. Nous y prenons de fameux bains de soleil. Carnon est un tout petit trou, composé d'une seule rue de 500 mètres de long en bordure de la mer. Tout au bout une petite chapelle toute simple, où un aumônier aviateur vient dire une messe le dimanche. Le temps est beau mais horriblement long car nous n'avons rien à faire.

N'ayant pas de maillot nous nous contentons de prendre des bains de pieds en retroussant nos culottes comme des voyageurs de trains de plaisirs. Annez et moi passons tout le temps à lire. Je relis l'histoire de France de Bainville. Pauvre France, elle semble retournée au Royaume de Bourges. Pourvu qu'une deuxième Jeanne-d'Arc vienne la délivrer !

29/4

Carnon. Toujours à rien faire. Pierre Bonneau m'écrit que l'oncle René est passé à Marseille. Bijard m'écrit pour me conseiller de revenir.
Rien à faire

1/5 Carnon

2/5 id.

3/5 id.

4/5 id.

5/5 id. Van Horen va voir Vaessens. En revenant, il nous annonce que lui et moi partirons demain matin pour une deuxième tentative. Annez, qui n'est que sergent, doit attendre encore ; c'est dommage car nous étions bien habitués à nous trois.

6/5

Départ de Carnon pour Narbonne, où nous arrivons à 11 h. Nous y retrouvons notre Robert Detal avec une française, qui sert d'intermédiaire des guides et deux autres belges, qui doivent passer avec nous. Coïncidence inouïe ! l'un est Albert Stainier, fils de Louis Stainier de Mt St Guibert, neveu de Xavier Stainier ; je ne m'attendais pas à retrouver ainsi un cousin au

moment du départ. L'autre est un sergent pilote Potelle de Tirlemont. Ils sont venus ensemble de Belgique, d'où ils ne sont partis que depuis 15 jours. Ils ont été recommandés par le Consul Willy Lamote de Nice auprès du Major Lavry, qui est à Villeneuve sur Lot. Nous payons le passage, qui est de 3500 frs par tête. A 17h nous quittons Narbonne pour Perpignan, d'où nous sommes conduits en auto jusque Argelès sur Mer. Nous rencontrons sur la route un contrôle de gardes mobiles, à qui nous brûlons la politesse. Au-delà d'Argelès sous le pont du chemin de fer, nous trouvons nos guides. Ils sont trois contrebandiers, espagnols rouges et républicains, trois petits gars catalans. Nous nous enfonçons immédiatement dans les bois et attaquons la montagne à allure forcée, en pratiquement de nombreux détours pour éviter les gardes mobiles. Nous montons toujours à travers bois et rochers, nous arrachant aux broussailles. A 22h lorsque la nuit vient, nous apercevons derrière nous Argelès avec sa baie étalée en arc de cercle. C'est le dernier village français, que nous voyons. A 10h1/2 nous cassons la croute et nous nous rafraichissons gloutonnement à un torrent d'eau de roche tout près de la frontière. Nous franchissons celle-ci un peu avant minuit à 1.500m d'altitude. Très émotionnant ! Nous sommes seuls dans la nuit noire. Je me retourne vers la belle France. Pour combien de temps vais-je la quitter ? Comment y rentrerai-je ? En un instant je revois Strasbourg, Sadal, la guerre en Belgique et puis Paris, l'Oncle René, Locéda, Marseille, Nancy, Roux, et plus loin Liège, où maman et Guidy dorment et ne se doutent pas qu'en ce moment je quitte la France furtivement comme un voleur, en silence. L'instant est terriblement émotionnant, mais nos guides repartent aussitôt.

7/5

Ils marchent à une allure d'enfer, nous font dégringoler les rochers, sauter les rivières, descendre et remonter sans cesse pour éviter tous les sentiers. 04h du matin, coulant littéralement de transpiration, nous traversons, en évitant tout bruit, le premier « pueblo » espagnol, un vrai paysage de Moyen-Age. La lune éclaire une ruelle en pente, et en lacets, encadrée de maisons sordides, sans fenêtres et barricadées. Un chien aboie ; nous pressons encore le pas. Enfin à 6h nous arrivons à Cabanas près de Figueras. Nous sommes complètement vidés, nous avons faits une cinquantaine de km de rocher, montées abruptes et descentes à pic en 9h. Nous nous cachons dans un fourré pendant qu'un guide continue jusque Figucines d'où il prendra le train jusque Barcelone, où il avertira le Consulat de notre arrivée. Nous nous installons, comme nous le pouvons, sous les ronces sans bouger et nous attendons, car nous sommes entourés de contrôles. A 11h. un paysan nous découvre, il nous découvre et nous dévisage et se dirige vers le village. Immédiatement nous changeons de refuge ; nous mangeons à midi nos derniers biscuits et nous continuons à attendre. Nous attendons toute la matinée, toute l'après-midi, toute la soirée, toujours pas d'auto, ni de nouvelles du guide parti à Barcelone. Lorsqu'il fait noir, nous buvons avidement à une rivière voisine. Enfin nous nous endormons.

8/5

Vers minuit, tout à coup, un coup de klaxon tout proche. C'est l'auto du Consulat, conduite par Robert Muls, fils d'un belge de Barcelone. Nous montons aussitôt en voiture et en route pour Barcelone. A 5 km. Premier contrôle ; nous le contournerons à pieds, tandis que Muls le franchit seul en voiture. Nous aurons ainsi 6 contrôles routiers jusque Barcelone, où nous arrivons à 4h. du matin. Nous sommes immédiatement conduits au refuge de Barcelone, où nous trouvons 11 occupants, tous des belges, rejoignant comme nous, l'armée en Angleterre. Le soir 6 aviateurs sont mis en route par train vers Catajud et Barcelone. L'organisation à Barcelone est dirigée par le Lieutenant Schul du 21^{ème} Lancier, neveu du Père Schul de St Ignace. Schul nous reçoit très mal en nous disant qu'on n'a pas besoin de vieux officiers de réserve ... Sic !! Le refuge est tenu par une dame belge, Mme Marial et situé Calle de Rasset.

9/5

Nous demeurons à neuf : Cap. aviateur d'active Boussat, lieut. aviateur d'active Collin, s/lieut. aviateur d'active Vanderpoele, sergent aviateur Rigole, sergent aviateur Dalbo et nous quatre. Parmi les six partants d'hier il y a Van Hover, Roberti, Drossard, de Heptié, Piercot.

Nous sommes obligés de rester au refuge, car la maison de Mme Marial est réputée inoccupée. Nous passons le temps à lire des livres anglais ou fumer, très peu, parce que très peu d'argent espagnol. On s'ennuie beaucoup et on a tout le temps faim. L'Espagne n'a pas à manger. Le matin nous recevons un pain de 20 gr. Et une tasse de succédané de café et un peu de lait de chèvre. Le petit déjeuner est servi entre 9 et 10 h. Le déjeuner suit vers 15 h. Il se compose de riz à la valencienne, riz avec œuf plat, fèves, morceau de mouton ou chèvre avec salade (verdure) et d'une banane ou orange. Le dîner ressemble au déjeuner mais est servi entre 21 et 22 h.

La vie en Espagne est rationnée en tout, mais on peut tout acheter au marché noir, qui s'appelle « extrapulo ». Celui-ci est épouvantablement cher. Un paquet de cigarettes vaut 10 à 15 pesetas, aussi faisons nous la chasse aux mégots dans tout les cendriers. Un petit pain de 100gr. Coûte 2 pesetas, une tablette de mauvaise qualité 3 ou 4 pesetas. Les espagnols blancs et rouges ne sont pas contents du régime actuel. L'ouvrier ne gagne que 15 pesetas par jour. Il vit dans la misère noire. Le régime est calqué sur le nazisme : délation, abus des uniformes, organisations de jeunesse, misères générales. Les Allemands sont en fait les maîtres. Ceux des nôtres qui se font prendre en Espagne sont incarcérés ou conduits dans un camp de concentration situé à Miranda de Elro, où ils crèvent de faim. Seuls les anglais sont remis à Gibraltar p.c.q. ils prêtent de l'argent à Franco et laissent passer q.q. bateaux de ravitaillement. Le passage des Pyrénées laisse un déchet énorme. Environ 10% seulement arrivent à Barcelone ; les autres se font prendre entre Figueras, Gérone et Barcelone. Telle qu'elle fonctionne actuellement, l'organisation de Barcelone est une vraie boucherie ; nous autres nous avons eu une chance miraculeuse d'arriver sans incident.

10/5

Barcelone est une ville immense, splendide, avec de larges avenues plantées de platanes et de palmiers. Les artères principales sont l'Avenida de Généralissimo Franco, l'Avenida de Ribiera, le Pasco de Gracias, la Praca da Catalàna. Le Consul de Belgique fait beaucoup en sous-main, car il est filé par la gestapo et la police espagnole. Son prédécesseur Mr. Simons, que j'ai connu à Casa, a laissé l'impression d'un consul mou et passif. Jottard est le seul consul qui travaille pour les Belges. L'ambassadeur de Madrid, le Baron de Romzée, excellent, a été expulsé d'Espagne et est en Angleterre. Bref, en Espagne, nous sommes complètement en pays ennemi.

11/5

Arrivée de trois nouveaux, des ouvriers flamands, l'un connaît l'espagnol et a servi dans les brigades internationales avec les rouges pendant la guerre civile ; le 3^{ème} s'appelle Charles Pycke, conducteur de travaux d'un architecte bruxellois

12/5

Barcelone

13/5

Le soir départ de deux des trois flamands, sans papier, par le train vers Valence. Pycke refuse de partir sans papier. Les malheureux vont sans doute se faire prendre. C'est un crime de la part de Schul de les envoyer ainsi.

14/5

Le soir départ de Boussat, Collin, Vanderpoele, Rigole, Balbo et Potelle. Ils vont, sans papier, en train, juque Calatajud avec un guide espagnol. Ils continueront en auto jusqu'à la frontière portugaise à Badajoz.

15/5

il est de Pierre JANSON avocat de Bruxelles, du père A SANIT qui est un cousin de SPAAK, fait de la politique socialiste en Belgique. Il s'est fait prendre à Figueras mais s'était évadé par le buffet de la gare à Barcelone.

16/5

Barcelone

17/5

Barcelone

18/5

arrivée de RUTTAN, jeune Liégeois de 20 ou 23 ans. Il a été pris à GERONE et s'était évadé pendant son transfert de Barcelone à CERVERA, en se jetant la nuit par la fenêtre du W. C.. C'est un charmant garçon gonflé d'enthousiasme.

19/5

Barcelone

20/5

Barcelone

21/5

arrivée de quatre Français : BISCHOFF, qui vient d'être nommé sous-préfet à Oran ; c'est un lieutenant aviateur de chasse de réserve, a abattu quatre Allemands pendant la guerre, .POMERE et sa femme, ingénieur de construction aéronautique de Nantes. Enfin un Roumain le Dr JANCOVICI, habitant depuis 20 ans la France (56 bd de Verdun Courbevoie) au début de la guerre, bien que lieutenant d'artillerie en Roumanie il s'est engagé comme soldat de deuxième classe à la légion étrangère. Il y a d'ailleurs regagné ses galons de sous-lieutenant. C'est un garçon charmant d'une très haute valeur morale. Il raconte les hauts faits et le courage des légionnaires, qui se font tuer sur place plutôt que d'être prisonniers.

22/5

Barcelone. La vie continue toujours morne et monotone. En Espagne les magasins sont très bien achalandés en tout, mais on achète rien car les prix sont épouvantablement chers et les gens n'ont pas d'argent. Aussi tout le monde est mécontent.

23/5

arrivée d'un jeune Anglais de Bruxelles, qui demande un bain, et de deux vieux français. Nous apprenons qu'Anne est parti cinq jours après nous mais a été pris à Figueras. Le pauvre ! Cela nous peine beaucoup van Horen et moi

24/5

Barcelone

25/5

arrivée de quatre Belges : Major aviateur LEBOUTE, capitaine aviateur d'HOORE, adjudant aviateur CLACET et GOHRMACHTIG, le lieutenant de réserve des chasseurs ardennais du Pm.Mi.Ant.Avi.du P.AP.A /6D.I.

26/5

Barcelone

27/5 ans

départ de RUTTEN et PYCKE en train avec salvoconducteur pour Madrid. SCHUL nous annonce que nous partirons demain matin à l'aube.

28/5

nous quittons Barcelone à 6 h 30 du matin van Horen, STAINIER et moi dans la petite voiture de MULS. Celui-ci doit nous conduire jusque Madrid. Nous n'avons aucun papier avec nous. À neuf heures ennui de bougies que nous dégrassons sur la route. À 11 heures le tuyau d'échappement se détache du moteur. Nous le faisons ressouder en route mais en profitons pour déjeuner. À 16 h 30 enfin nous coulons une bielle, mais nous arrivons malgré tout à aboutir à CALATAJUD, où nous mettons la voiture en réparation..MULS téléphone à Madrid. On nous promet une voiture pour nous dépanner, car n'ayant pas de papiers nous ne pouvons loger dans un hôtel. La voiture de Madrid promise pour 20 heures n'arrive pas. Nous attendons toute la nuit.

29/5

nous demandons une chambre mais nous en décampons avant huit heures à cause du contrôle des papiers. Toute la matinée se passe sans nouvelles de Madrid . A 11 heures STAINIER part pour Madrid sur un camion militaire moyennant 50 pesetas. Nous restons à trois. A midi Madrid téléphone que la voiture est partie hier soir à 21 heures mais qu'on en a aucune nouvelle. À 15 heures MULS m'embarque dans une voiture touristique qui va à Madrid. En route à ma profonde stupeur le propriétaire m'apprend qu'il est italien, directeur d'une grande usine de produits chimiques, près de Milan mais je crois que c'est un agent allemand déguisé. Nous arrivons à Madrid à 19 heures. Je remercie mon italien et je me dirige vers le refuge de Madrid chez EMERITA PINILLOS 157 calle de Bravo Murillo. C'est un petit quatrième de pauvres dans un quartier pauvre de Madrid.. Femme très gentille et bonne pour nous, malgré sa pauvreté. Elle a trois enfants à nourrir ; son mari, qui a servi chez les rouges est en prison depuis deux ans. J'y retrouve STAINIER qui est bien arrivé avec son camion militaire. Nous tentons en vain de nous mettre en rapport avec l'organisation de Madrid,c.a.d.Mme Carmen PERCY, faux nom de la secrétaire de M.PORCHET de Bruxelles, qui a des bureaux ici.

30/5

arrivée de van HOREN à midi. MULS et lui auront dû loger une deuxième fois à Calatajud avant d'être dépannés par la voiture de Madrid qui est arrivée avec 48 heures de retard. Nous entrons en contact avec Carmen PEREZ et nous faisons un délicieux déjeuner avec notre Carmen dans un cabinet particulier du restaurant PASCUAL, Calle de la Luna. Madrid est une ville splendide, qui possède des monuments très riches. Très beaux parcs. Ville très propre et bien entretenue. Beaucoup de discipline dans le trafic. Nous constatons que presque

toutes les églises ont été démolies et pillées par les rouges. On dirait qu'ils se sont spécialement acharnés sur elles. Assez bien de misère au centre de la ville. Beaucoup de monde dans les rues, surtout la nuit jusqu'au petit matin.

31/5

Pentecôte à Madrid . Nous visitons la ville : Puerta del Sol, Calle Alcatraz

1/6

si tout va bien, nous partirons en auto demain matin pour Badajoz.

2/6

le départ est remis à demain matin car Carmen ne trouve pas d'essence

3/6

au lieu de partir le matin nous avons mille ennuis pour trouver de l'essence. Nous finissons par quitter Madrid à 14 heures en direction de Badajoz, soit à 400 km. Au kilomètre 60 nous commençons les ennuis mécaniques. L'axe de la pompe à eau se dévisse. Au kilomètre 160 l'axe se casse. Force nous est de continuer notre chemin sans ventilateur et sans dynamo à une vitesse de 30 km à l'heure. Pourvu que la batterie dure assez longtemps. Tous les 30 km nous devons nous arrêter pour remettre de l'eau dans le radiateur et laissez refroidir le moteur qui chauffe comme une chaudière. Carmen en a presque une attaque de nerfs.

4/6

Haletants, chauffant, fumant, nous arrivons finalement devant Badajoz à six heures du matin après une nuit blanche. Nous passons sans incident l'entrée de la ville et nous traversons toute celle-ci avec une sueur froide dans le dos chaque fois que nous passons devant un garde civil. Nous passons toute la journée dans une chambre dans un petit hôtel, n'osant pas en sortir pour ne pas nous faire prendre. Le déjeuner et le dîner nous sont apportés dans la chambre. À 21 heures nous nous mettons en route pour la dernière étape, guidés par deux contrebandiers. Nous laissons Badajoz derrière nous. La nuit tombe. À 23 heures nous passons tout à côté du poste espagnol et nous entrons en Portugal. À minuit nous nous reposons dans un champ de blé et nous arrivons finalement à quatre heures du matin au refuge du Portugal, chez un commandant portugais, grand gentleman farmer, charmant et très distingué.

5/6

à huit heures on vient nous prendre en auto pour nous conduire jusque Lisbonne, nous sommes présentés à M.POLCHET et à son secrétaire qui est Jean REGNIER de Charleroi. Voici enfin notre liberté et notre indépendance retrouvée, bien que nous soyons en situation irrégulière. Un accueil merveilleux ; nous sommes vivement félicités ; cela n'en vaut vraiment pas la peine. Nous sommes conduits à notre refuge chez une famille alsacienne les PETERMAN, Patio de Tijolo. Nous y trouvons le lieutenant de réserve EVRARD du 19e de ligne, GOURMACHTIG, un élève d'application, Gilis de FARCIENNES et le capitaine d'HOORE. Quel réconfort ! Le Portugal ne connaît aucune restriction mais la vie est assez chère en escudos. Pain extra blanc, viande, huile, café.

6/6

le matin petit déjeuner fantastique : vrai café, petits pains blancs et beurre, nous sommes au paradis. REGNIER s'occupe beaucoup de nous, nous visitons un peu la ville . Nous allons chez le coiffeur, plaisir inconnu depuis deux mois. Nous sommes habillés à l'ouvroir belge. Nous sommes arrivés ici sans bagages ; il me restait un pyjama sous la chemise, une chemise,

un caleçon, trois mouchoirs, deux paires de chaussettes, mon rasoir, un savon, un gant de toilette. C'est maigre comme bagage.

7/6

nous aurons à attendre deux à quatre semaines avant d'être embarqués clandestinement pour l'Angleterre. En attendant nous sommes logés nourris et entretenus et nous recevons 100 escudos par semaine. Écrit à René, André, Hambursin, et Germeac..

8/6

nous apprenons que les gaullistes sous les ordres du général CATROUX, sont entrés en Syrie en liaison avec les forces du général WILSON.

9/6

la chambre de commerce belge me donne de la documentation sur le Portugal. Écrit à Schmid.

10/6

Visite de la ville. Lisbonne est bâtie sur les montagnes, qui encerclent au nord le mouillage immense du Tage. Lisbonne rose et bleue est une ville aimable sans fards. C'est avant tout un havre d'arrivée et de départ. Étagée sur des buttes, c'est une cité en gradins. Les rues grimpantes sont bordées de maisons en désordre, peinturlurées de bleu, de rose, de jaune et souvent revêtues d'azulceos (carreaux de faïence). Les grands trottoirs sont souvent en mosaïque. Le centre est formé par le Rossio, grande place où convergent tous les trams. Un aspect pittoresque de Lisbonne est constitué par les varinas, marchandes de poissons, qui promènent les fruits de la mer, chargés dans un panier posé sur la tête sur un coussinet de velours noir. Reins cambrés, marche souple et rapide.

11/6

.Je fait visite à Alberto SOARES Ribeiro, 100 rue de Omo, fournisseur de Locéda. C'est un exportateur

12/6

Fête-Dieu. Nous nous présentons à la Légation à JAVEAU, très gentil.

13/6

Je potasse le Portugal économique.

14/6

REGNIER nous apprend que le docteur roumain JACCOVICCI vient d'arriver ici. BISCHOFF et le ménage DOMERE ne l'ont pas suivi à l'entrée de BADAJOZ.

15/6

Nous partons avec notre pique-nique à la plage d'ESTORIL à 30 km. Très jolie vue de l'estuaire du Tage. Petite plage, mais grande station mondaine. Villas moacrues très jolies et avec de beaux jardins. Casino et parcs merveilleusement fleuris. Nous prenons un bain ; petit émoi, van Horen fait l'objet d'une rouspétance de deux policiers en civil pour avoir rabattu les épaulières de son costume de bain ! Chaleur écrasante.

16/6

Encore plus chaud que la veille. Nous revoyons JANCOVICCI. Il nous raconte son odyssee depuis Barcelone. Partis en voiture sans papiers et avec un chauffeur ne connaissant pas la

route, ils ont vécu deux journées entières dans les transes et frousses bleues ! Arrivés devant Badajoz ,DOMERE et BISCHOFF n'ont pas voulu le suivre pour passer le contrôle d'entrée ; depuis lors il ne les a plus revus.

17/6

chaleur étouffante ! L'après-midi nous voyons monsieur HARPU au Consulat anglais qui nous interroge.

18/6

Lisbonne

19/6

nous passons l'après-midi à la piscine d'Algès à 15 km de Lisbonne sur le Tage. Le soir nous faisons en bateau la descente du Tage jusqu'à son embouchure.

20/6

J'envoie à maman et Guidy 2 colis de 500 g de crème, de riz et de drops. J'envoie à André un kilo riz, un kilo crème, de riz, un kilo tapioca, un kilo sagou, un kilo drops et le même colis à l'oncle René et tante Lina. En tout j'en ai pour 157 escudos (aie !). L'après-midi je vais voir le jardin Édouard, magnifique panorama sur la ville et le Tage. Merveilleuses serres obscures où pousse une végétation tropicale luxuriante. Le soir je vais au Saler de Algica entendre des «Jador » complaintes chantées et populaires du Portugal. Guitare, chants plaintifs, mélodies traînantes . C'est tout le vague à l'âme du paysan Lusitanien. REGNIER nous annonce notre départ pour bientôt.

22/6

toute la famille Petermann et les six autres partent passer la journée à la mer. Je reste seul pour faire un rapport sur la situation actuelle en France pour l'ambassade d'Angleterre. Hitler déclare la guerre à la Russie sans préavis. Le soir Churchill fait un discours à la radio promettant aide aux Russes et continuation de la lutte jusqu'au bout contre Hitler.

23/6

Lisbonne

24/6

déjeuner avec le comte de KERCHOVE à son hôtel métropole au Rossio. Charmant, il me parle de l'oncle René et me dit beaucoup de bien du gouvernement belge de Londres, qui au début a eu beaucoup de mal. L'après-midi Van HOREN et moi allons à la piscine d'Algès.

Régnier le 25/6 nous apprend que nous partirons samedi pour Gibraltar. Quelle bonne nouvelle ! Nous recevons 100 escudos pour nous acheter une valise et des riverains pour trois jours. Durant notre séjour à Lisbonne nous avons reçu 200 escudos par semaine pour nos achats et plaisirs. Le soir je vais avec JANCOVICCI et d'HOORE au casino d'Estoril, Genre Albert plage. Jazz «Silva Pinto » le meilleur du Portugal.

26/6

nous recevons de faux papiers anglais comme marins naufragés anglais, qui sont rapatriés en Angleterre. Je passe pour C.POTTS, écossais, né à Édimbourg et habitant 44 Main Street à Lieth. L'après-midi nous faisons quelques achats. Le soir REGNIER et JAVEAU viennent

dîner avec nous chez les PETERMANN : homard, sauté de veau, salade, champagne. La soirée se termine à cinq heures par une grande sortie avec la famille Petermann.

27/6

nous sommes invités, Van HOREN et moi à dîner par le comte de KERCHOVE que nous allons prendre à son hôtel au Rossio. Apéritif sur le zinc avec cerises à l'eau de vie genre guignolet. Nous allons dîner chez un ami américain du comte dans le vieux quartier de l'Anfala, maison splendide avec cour intérieure. Nous sommes reçus par un vieux larbin très chic, factotum de l'américain. Cocktail dans un merveilleux fumoir meublé de choses anciennes, très jolis tableaux anciens. Nous dinons ensuite dans une salle à manger splendide en citronnier ciré et marqueté. Gros cristaux, vaisselle en faïence portugaise, napperons de dentelles locales. Cet Américain habite ici depuis 30 ans. Conversation très intéressante sur la situation belge actuelle.

28/6

nous apprenons que nous devons embarquer cet après-midi à 3 h 30. Branle-bas de combat ! Effervescence ! Il faut vite faire laver et repasser un peu de linge par Mme Petermann. Nous devons passer par Gibraltar et prendre des vivres pour deux jours. Deux taxis nous emmènent au port ; nous y retrouvons d'autres Belges, logés dans d'autres refuges. Nous sommes 17 Belges et 10 Polonais, tous réputés marins naufragés anglais. GORMACHTIG reste ici pour s'occuper du passage à travers l'Espagne . Nous restons à attendre deux heures sur le quai Enfin à 17 h 30 nous montons à bord. Pour la première fois depuis des mois nous sommes enfin sur sol anglais et en sécurité. Notre bateau s'appelle «AVOCETA » c'est un vieux petit cargo de Liverpool. Nous sommes 400 passagers à bord, l'installation est très sommaire. Dans la deuxième cale, où nous sommes fourrés, il y a 200 sacs de paille, c'est une vraie fournaise ! À 21 heures après des préparatifs interminables, on lâche les amarres. Nous quittons l'Europe sur notre vieux « sabot » anglais armé d'une dizaine de mitrailleuses anti-avion, faisant une fumée noire épaisse. La rade de Lisbonne nous paraît plus belle que nous l'avions vue à minuit. Nous arrivons à l'estuaire du Tage et nous stoppons près du bateau pilote en face d'Estoril et Cascais. Une brume épaisse nous entoure, impossible de dormir sur le pont à cause de l'humidité.

Après trois heures de sommeil, sans cesse interrompu, nous constatons que nous n'avons pas bougé. Toilette, déjeuner, farniente. Nous arrivons à mettre nos sacs à paille sur une écoutille au milieu du bateau et nous y installons notre campement ; nous y serons mieux que la nuit dernière. Nous faisons la connaissance de Simone VANIESBECK, une jeune belge, qui a travaillé six mois à la légation de Lisbonne et va en Angleterre rejoindre son fiancé

À 18 heures nous nous mettons en grande marche vers le sud , nous longeons les côtes dans les eaux territoriales portugaises.

30/6

A six heures nous doublons le cap Saint-Vincent ; vue merveilleuse sur les côtes portugaises. Le temps est toujours splendide. Notre AVOCETA continue son petit train de 10 noeuds. À 11 heures au moment où nous arrivons en face de l'Espagne, un contre-torpilleur anglais vient à notre rencontre et nous escorte. Il se met devant nous et navigue sans cesse en zigzag. Nous gagnons la haute mer et coupons le golfe de Cadiz. Sur la passerelle, 30 officiers scrutent continuellement la mer à la recherche des avions ou sous-marins ennemis. Exercice d'alerte. À 22 heures nous apercevons les phares d'un côté l'Afrique et de l'autre les lumières d'Algésiras et les projecteurs de Gibraltar. Sensation complète de sécurité. À minuit nous stoppons devant l'entrée de la rade de Gibraltar. Un officier de la royal Navy monte à bord . Devant nous, se

dresse le rocher éclairé par les lumières de la ville. Des hydravions décollent à nos côtés pour effectuer des missions de nuit en Méditerranée est au-dessus de l'océan.

1/7

nous avons dormi quelques heures sur le pont et nous nous réveillons toujours à l'ancre dans la rade . Le rocher de Gibraltar nous paraît énorme. Il y a beaucoup d'autres cargos ancrés tout autour de nous. À 8 h 30 nous démarrons et entrons dans le port de Gibraltar. Nous demeurons à quai et voyons rentrer l'escadre de Méditerranée : le porte-avions Arc royal (coulé trois fois par les Allemands !) Le croiseur Renown, quatre torpilleurs et une flottille de petit escorteurs. À midi nous sommes transférés sur un grand paquebot de la Cunard : « SCYTHIA », militarisée en transport de troupes, venant de Suez . Paquebot immense de 18 000 t. Il y a foule à bord, 3500 personnes, aussi sommes-nous relégués avec tous les autres hommes à fond de cale, toute tendue de hamacs. Atmosphère intenable, c'est la vraie cale à matelots. Heureusement nous pouvons circuler dans tout le bateau. Nous dormons sur le pont, enroulés dans une couverture, tels des Arabes marocains.

2/7 Lever à six heures du matin, brusqué par les laveurs de pont. Le rocher - forteresse se dresse devant nous. Petit déjeuner à huit heures avec porridge, eggs and bacon, et marmelade. C'est parfait. Nous faisons la connaissance d'une infirmière anglaise habitant la Belgique : Miss WILLIAMS et de Tony del MARMOL anglaise d'origine, qui va rejoindre son mari, le capitaine d'active à Londres. Charmante jeune femme très intelligente et d'une simplicité exquise. Le soir quatre de nous n'ont aucune couchette. Après beaucoup de péripéties nous arrivons EVRARD et moi à loger en cabine.

3/7 nous avons l'autorisation de descendre à terre l'après-midi. Nous partons avec Miss Williams, Mme del Marmol et Mlle VANIESBECK, jeune fille de la légation à Lisbonne, qui va se marier en Angleterre. La ville de Gibraltar est accolée au rocher et ne consiste, somme toute, qu'en une longue rue : Main Street. Nous allons en voiture jusqu'à la frontière espagnole, où nous faisons la nique aux carabinieri . Devant nous se dresse tout droit le rocher, percé sur toutes ses parties de trous et de fortifications. Cela donne une impression formidable. En le voyant, on comprend que la forteresse est imprenable. Dans le port, il y a une trentaine de vaisseaux militaires dont deux porte-avions et une cinquantaine de cargos. Nous prenons un thé délicieux avec toasts, cakes et doughnuts dans un vrai tea room. Le soir EVRARD et moi nous arrangeons tout deux avec un steward pour avoir une cabine pour la nuit.

4/7 enfin nous avons deux cabines¹ de six places pour les officiers belges. Ceux-ci seront : Cdt VAN HOREN, Cdt THIRIARD DU CONGO, Cap. MATERNE, Cap-aviateur d'HOORE, Cap. STAJEART d'administration, Lieutenant STAINIER, EVRARD, ROBERTI, VAN HOREN, HUMBLET et BOURIEZ; sous-lieutenants : GILLIS, CLACET, GUILLAUME et sergent-aviateur VANDENHOUT. Nous sommes en tout 15. Notre bateau embarque encore des soldats britanniques toute la journée, car nous devons partir ce soir. À 19 heures grande agitation, car les préparatifs s'achèvent. Remplissage des soutes à mazout et des tanks d'eau douce. Nous allons faire route rapide avec le Caledonia, paquebot de 15 000 t. Le porte-avions Furious et cinq torpilleurs. À partir du départ, il faudra avoir tout le temps près de soi la ceinture de sauvetage. L'angoisse se lit sur les traits des moins braves. Quant à nous, nous blagons, confiant dans notre bonne étoile ! Notre escorte sort du port et à 21 heures nous quittons le quai, salués par les cris déchaînés de ceux qui restent sur la jetée. Notre voyage

vers l'Angleterre commence. Lentement et majestueusement notre SCYTHIA glisse vers la rade. Arrêt pour former le convoi et ensuite en route vers l'Angleterre. Les lumières de Gibraltar brillent derrière nous, à babord nous longeons l'Afrique. La nuit tombe lentement autour de nous et la Lune brille haut dans le ciel. À minuit le temps est calme, nous devons filer 20 noeuds.

5/7

Réveil à sept heures. Promenade sur le pont pour admirer la force et la vitesse de notre fameux convoi : deux gros paquebots et six navires de guerre. L'impression est très forte et puissante. À 10 heures drill de sauvetage. Il y a messe à bord tous les jours : six h 1/2 – sept heures – 7h1/2 dans le salon. Beaucoup de Polonais y assistent régulièrement. Un avion de la R. A. F. survole sans cesse notre convoi en faisant de grands cercles dans le ciel ; c'est notre vigie en perpétuelle alerte. Avec notre vitesse moyenne de 20 noeuds nous ne craignons pas de poursuites de sous-marins, qui n'atteignent pas cette allure. À 21 heures nous avons eu notre première alerte aérienne. Tout le monde descend sous les ponts à l'intérieur, le médecin du bord demande des hommes volontaires pour le transport des malades ; nous nous présentons, lorsque nous arrivons à l'infirmerie, nous constatons que sur neuf cents volontaires 800 Belges ! Bravo pour les Belges ! On dit que six bombes sont tombées à l'eau. Durant la nuit, une nouvelle alerte ne nous réveille même pas !

6/7

le temps se couvre et il commence à faire froid. Je travaille le matin. L'après-midi, Nils Williams nous donne une leçon d'anglais ; c'est la grande rigolade. Un canard annonce que la France entre en guerre contre l'Angleterre. Les Français du bord en sont atterés. Moi-même j'en suis effondré ; ce doit être impossible, j'espère.

7/7

le temps est meilleur, notre belle escorte navigue toujours majestueusement avec nous. Au cours de la matinée, le tangage s'accroît et la mer grossit.

8/7

toujours un fort tangage. Belottes, travail dans la librairie, nous passons toutes nos soirées dans le salon avec notre groupe à jouer au bridge et avec Mills Williams et Delmar . Après le bridge promenade habituelle sur le pont. Couché à minuit. Le matin c'est la foule compacte au lavabo ; bataille en rangs serrés. À 7h-7h1/2 messe dans le salon. À 11 heures alerte sous-marine qui ne dure que 10 minutes.

9/7

temps brumeux. La mer continue à être houleuse. À 18 h un croiseur et plusieurs torpilleurs nous rejoignent. Notre escorte se compose de sept destroyers, un Battelship et le porte-avions Furious. On annonce notre arrivée probable dans la nuit de vendredi.

10/7

le temps demeure couvert avec des éclaircies de soleil. Nous marchons E.W.E.. Il semble que nous contournons l'Irlande par l'Ouest et que nous aboutirons à Glasgow. Quel voyage unique dans la vie d'un homme. Cette traversée à bord de paquebots militaires demeure un des meilleurs souvenirs de cette aventure. Après avoir lu l'histoire de France de Bainville, j'attaque maintenant l'histoire d'Allemagne. Quelledifférence entre les deux peuples !

L'un donne d'un esprit léger toute sa civilisation et sa finesse, l'autre ne cesse de gagner par la violence des biens matériels.

11/7

depuis ce matin nous naviguons E.S.E. ou EST. La température se radoucit, signe avant-coureur de l'été anglais. Tout le monde devient excité à l'idée de revoir l'Angleterre ! À 19 heures premières terres en vue. À 22 heures nous nous trouvons entre l'Irlande et l'Angleterre. Phares à bâbord et à tribord. Dernière nuit à bord après une double ration de drinks.!

12/7

au lever à sept heures nous nous trouvons dans la Clyde. À 10 heures nous jetons l'ancre en face de Greenock. Le port comme Gibraltar regorge de navires de guerre et bateaux à l'ancre. Sur une longueur de plus de 10 miles, ce ne sont que chantiers navals et cales sèches. Comme toutes les cales (il y en a plus de 100) sont occupées. La R. A. F. débarque le soir même, tandis que nous restons passer la nuit à bord.

13/7

dès sept heures du matin c'est la grande foule qui se presse pour essayer de débarquer ; à midi nous sommes toujours à bord devant le quai. L'après-midi se passe à faire la queue devant les officiers d'immigration qui font subir à chaque passager un interrogatoire particulier ; nous y sommes d'ailleurs très bien accueillis. L'impression est excellente, si les formalités sont d'une lenteur désespérante, les contrôles sont merveilleusement faits. C'est autre chose que la pagaille à laquelle nous étions accoutumés en France et en Belgique. Attente nouvelle avant de partir pour la gare. Finalement à 21 h 30 un piquet de soldats, baïonnette au canon, nous conduit en cars jusqu'à la gare. Ceux-ci nous accompagneront jusqu'à notre refuge à Londres. Nous sommes tous considérés comme suspects et les Anglais sont sur leurs gardes. Dans le train nous recevront chacun un colis de victuailles. Nous sommes vraiment très bien reçus. Glasgow, dont nous n'avons à peine qu'un bref aperçu, paraît une grande ville, noire, industrielle et assez vieille. Nous n'avons vu que peu de dégâts en traversant la ville. A 22 heures notre train prend le départ. Nos sentinelles croisent dans le couloir, mais nous lions vite connaissance et elles s'empressent de se couper en quatre pour nous rendre service. Nous n'arrivons pas à croire que nous roulons dans un pays en guerre. La campagne verte paraît si paisible et notre train file si rapidement. Lorsque l'obscurité tombe nous entamons un bridge qui durera toute la nuit.

14/7

notre train nous conduit par Édimbourg et Newcastle à St Pancras Station, où nous débarquons à neuf heures du matin. Enfin nous sommes à Londres ! Depuis des mois nous attendions ce moment de bonheur ! C'est une grande émotion ! Nous traversons la ville en autocar ; Southampton-row, Trafalgar Square, Strand, Whitehall, Westminster. Il y a des destructions un peu partout, mais nous ne pouvons pas aisément juger de leur importance. Nous sommes conduits avec nos sentinelles à Battersea au Royal Victoria Patriotic School, ancienne école pour orphelins de marins, transformée en centre d'accueil pour étrangers débarquant en Angleterre. En réalité nous y sommes mis au secret pendant la durée des enquêtes de l'Intelligence Service. La propriété, qui est assez grande, est entourée de barbelés et gardée militairement à toutes ses issues avec rondes de gardes. Nous sommes ainsi plus de 200 étrangers, à attendre notre libération. Dès notre arrivée nous recevons à déjeuner simple mais bon.

15/7

Interrogatoire sur notre activité depuis notre départ de Belgique. Nous restons à flêmer, jouer à la ligne et au bridge. Nous avons réussi à nous tenir ensemble dans les dortoirs.

16/7

Nous attendons la fin des interrogatoires avec impatience car ici il fait monotone. Heureusement nous formons un bon groupe de blagueurs, rigolade jusqu'à une heure du matin.

17/7

Prise de photos et examens médicaux. Décidément nous sommes soigneusement filtrés. Nous observons le soir tous les barrages de ballons qui entourent Londres et nous en comptons plus de 200.

18/7

Nous attendons toujours en vain notre libération. Nous sommes l'objet de tous les soins possibles mais le régime n'est pas formidable :Breakfast a 10 heures avec thé et pain margariné ; luncheon à une heure comprenant une bonne assiette de viande, pommes de terre.High-tea à cinq heures c.a.d. thé, pain et sardines ou fromage. Enfin à midi nous apprenons que nous serons relâchés l'après-midi. Joie ! Enfin, nous allons être libres ; mais nous devons attendre 18 heures pour être chargés avec nos maigres bagages, dans un camion bâché sous la bonne garde de deux gendarmes belges, qui nous sont envoyés par le ministère de la guerre. Nous sommes éjectés de notre camion à Eaton-square, où nous sommes reçus et chaleureusement par le commandant de RYCKMAN DE BETZ et le Capitaine BUNHON, qui nous réservent aussitôt des chambres à l'hôtel. Nous descendons au Rembrandt Hôtel, Thurloe Place à Kensington, juste en face des Musées et de l'Oratoire, tout près de Brompton Square.

VAN HOREN, EVRARD et moi partons fêter notre liberté par un succulent gueuleton au restaurant Hungaria ,Regent's Street : hors-d'oeuvre variés, consommé froid, jambon braisé au madère, canard glacé, riesling , muscat rouge, eau de vie, café, cigare Upman. Au diable l'avarice ! Notre dîner nous revient à 500 F pour trois.

19/7

nous retournons le matin dans les bureaux belges et sommes accueillis par GUTT, très aimable.

20/7

dimanche londonien, c.a.d. extra calme. Nous allons prendre le thé au Piccadilly hôtel. Le soir je dîne au restaurant Monico à Piccadilly

21/7

Fêtes nationales . À 10 heures nous assistons aux Wellington Barrachs près de Buckingham Palace à un merveilleux défilé de notre nouvelle armée. ! Devant les autorités des alliés et de toutes les notabilités belges : deux compagnies d'infanterie en battle-dress anglais, un détachement de la R. A. F. belge et un détachement de marins belges, défilent d'une façon superbe et martiale. GUTT remet de nombreuses décorations. Tout est splendide. Nous retrouvons joyeusement notre petite marmite et Simone VANIESBERG avec son fiancé. À midi Te Deum à Westminster Cathedral et speachs de Mg REVISLEG

À cinq heures réception au Grosvenor House . À sept heures nous sommes invités à prendre des cocktails chez Mlle Renée LIPPENS avec petite Marmite. Nous dînons ensemble et nous buvons un Pol Roger 1923 à la santé de la Belgique et du Roi. En tout journée merveilleuse !

22/7

Nous passons à la Sûreté Militaire, où je retrouve comme auditeur militaire, général, un LEPAGE, que j'ai connu à la Paix à Namur. Ensuite nous déposons nos renseignements et nous nous occupons de nous rééquiper. Je commande ma tenue chez Austin Reed, un des meilleurs faiseurs de Londres.

23/7

Toujours des courses, dans les magasins. L'après-midi je vais à Wembley voir la femme de GOORMACHTIG, qui est resté à Lisbonne. Malheureusement elle n'est pas chez elle.

24/7

Encore des courses, tout est affreusement cher ! À cinq heures nous retrouvons Mme GOORMACHTIG à Piccadilly Hôtel. Nous allons dîner EVRARD, elle et moi chez Prunier ; c'est comme avant-guerre, mais cela nous coûte six livres, champagne et gitanes comprises. Nous passerons la soirée dans un night-club et rentrons à l'hôtel avec une bonne tamponne !

25/7

Nous nous présentons chez le commandant LEGRAND de Namur, chef du cabinet de la guerre. Il nous reçoit au mieux. Le soir Miss WILLIAMS nous retrouve avec une de ses amies, Mme HOUSIAUX, originaire de Couvin, qui travaille au ministère des voies et communications avec son mari. Nous dînons ensemble chez Scotts.

26/7

Nous visitons avec Miss WILLIAMS la City, le Strand, Saint-Paul, la Bank, où il y a énormément de ruines. Cela a été épouvantable en septembre et octobre derniers ; maintenant c'est très calme. Le soir je vais voir un film sur la R.A.F. « Targett for the day » grand film de propagande, très beau. À midi, nous avons déjeuné, Van HOREN et moi avec l'auditeur LEPAGE, qui nous raconte les débuts des Belges après la capitulation de mai 1940 .

27/7

Je pars à 10h30 pour FARNHAM, en profitant de mon dimanche. Wimbledon, Surbiton, Woking, Aldershot, défilent jusque Farnham. Le train est maintenant tracté électriquement . Je retrouve avec émotion South Street, les deux églises se faisant face, le swimming bath, Ransom's corner qui est maintenant remplacé par Barclay's Bank. À droite, ciné, en face la rue avec la chapelle catholique et la cure, à gauche le Borough, Busch Hôtel, William Fox, le marchand de bonbons, Timothy White, Home & Colonial, Cast Street, au N°34 la maison de Mrs BENTLEY, les maisons des teinturiers, Kelly, Perceval, Marsden, Le Castle du Bishop, Knoles Lane avec Grange Corner. La maison est transformée, les deux maisons n'en font qu'une et la terrasse fait partie de la maison. Le parc du Bishop est occupé par des militaires et camouflé. Le bosquet avec ses racines, où nous jouions est toujours là. Je déjeune pour 2/6 au "Old Mitre" à West Street. L'après-midi je passe devant le Dr HUSSEY, le couvent et je vais flemmer dans le petit parc près du pont où Aunty a pris tant de photos et où nous allions paddle. Une bande de gamins s'y baignait.

28/7

nous avons cette nuit notre premier bombardement de Londres. Je me suis à peine éveillé, malgré la violence du tir de DCA. Le matin j'apprends par le journal qu'il y a eu une trentaine de victimes, trois avions allemands tombés en flammes et des incendies dans la cité et au S.W. de Londres, du côté de Surbiton. Nous continuons nos courses. Le soir nous allons dîner chez Mlle Renée Lippens, où nous rencontrons un de MERODE, qui est resté huit mois au Maroc avant de pouvoir s'embarquer à Tanger.

29/7

Je vais le soir voir avec Miss Williams au théâtre Haymarket la fameuse pièce : « No time for comedy » joué par les artistes les plus connus d'Angleterre. C'est le genre de comédie fine de de Flers et Caillavet. Je rentre avec Miss Williams chez Mlle Lippens, où je reste jusqu'à minuit à prendre des drinks .

30/7

je passe voir LEPAGE à Eaton Square et je lui donne mon accord pour retourner en France comme volontaire, soit définitivement, soit temporairement, pour établir une ligne de transmission et la centralisation des renseignements de Belgique. Ayant à peine retrouvé la liberté me voici ainsi réengagé dans la contrainte. Ainsi va la vie. Servir n'est pas facile ni agréable !

1/8

Je pars le soir souper et loger chez LEPAGE à Redhill à vingt miles de Londres. Charmant cottage anglais dans une très jolie campagne. Nous discutons de 10 heures à minuit mon emploi en France. Je vais tâcher de me réinstaller en France définitivement ; nous décidons que je n'ai pas quitté le Portugal et que je rentrerais en France après avoir cherché en vain un exutoire à Lisbonne.

2/8

Avec LEPAGE nous faisons avertir la censure d'arrêter mon courrier envoyé de Londres c.a.d.. KERN, BIJARD, de KERCHOVE, Schmid, J. DELHAIZE, ESTEVE, COMY et AMAUN. Ainsi tout courrier m'est ainsi coupé. Je ne pourrai plus donner signe de vie à personne. J'ai écrit une lettre avion à Kern pour demander si je puis encore obtenir ma carte à Marseille. Il est décidé que je vais rester à Londres et que les autres partiront sans moi à Malern. Je resterai, soi-disant, pour faire un grand travail sur la situation économique ici. Dans quelques jours je quitterai mes amis d'aventure et je commencerai seul ma vie cachée. Le soir nous étrennons tous nos tenues par un petit dîner à Dean Street. Nos nouveaux uniformes sont magnifiques. Formes anglaises mais insignes de grades et écussons belges avec un petit « Belgium » sur les épaules. Quand pourrons-nous les exhiber en Belgique ? À une heure je vais luncher chez Lord et Lady BUTLER, 24 Montpellier square. Charmante réception et accueil très simple mais très chic. Nous déjeunons sur de jolis napperons. Après le déjeuner je fais la connaissance de leurs enfants. Leur fils est officier de tanks. Il est « on leave ». Ce sont des cousins des DYNEVOR.

3/8

Dimanche londonien. Je vais après-midi au ciné « I Wanted wings » films de propagande sur l'aviation américaine. Très joli. Le soir je retrouve THIRIARD, ROPS et EVRARD.

4/8

Anniversaire de la Grande guerre. Ici, c'est Bank Holiday. L'après-midi où je suis reçu par le capitaine ARENSTEIN & le lieutenant NICODEME du service de la sûreté. Nous complétons mon retour à Marseille. Mon rôle consistera à être déposé par avion en zone libre, reprendre mon poste à Locéda Marseille et établir une double ligne de courrier, avec débouché vers les valises diplomatiques de Barcelone & Genève. Si j'ai le temps en outre, je pourrai m'occuper d'embarquements de Marseille vers l'Afrique, d'où nos hommes sont dirigés sur Tanger

5/8

Rien de spécial

6/8

le soir nous allons à un cocktail-party, organisé par les françaises libres militarisées. Très amusant. Nous faisons la connaissance de charmantes Françaises militarisées, qui servent d'auxiliaires à l'armée gaulliste. Leur chef, qui a le grade de lieutenant, est la championne de tennis Mme Mathieu. Nous prenons rendez-vous avec quelques françaises pour le lendemain soir.

7/8

Mlle LIPPENS ayant dit au professeur BIGWOOD que je restais à Londres plusieurs semaines pour faire un rapport sur le ravitaillement en Belgique, celui-ci me demande de venir le voir. À une heure nous sommes invités par le colonel PANNENBUYCK à déjeuner à l'automobile club. Merveilleuse table de 15 officiers, tous en belle tenue. L'après-midi je vais voir NICODEME à la Sûreté, pour lui soumettre un plan de double ligne de transmission de Belgique Angleterre.

Le soir nous retrouvons nos françaises.

8/8

Van HOREN apprend que le départ pour Malvern est fixé à lundi. Partiront cet officier : Cdt Van HOREN, Lieut. EVRARD, Van HOVER, ROBERTI, HUMBLET, LUYCKS et STAINIER. Le soir je dîne avec EVRARD et deux françaises : Juliette DUPEIRET (alsacienne) & Simone HUGIN (bretonne). Nous prenons rendez-vous pour aller ensemble à une fête française dimanche après-midi.

9/8

Je fais des courses, le matin, chez Harrod's et à la Bank of England. Déjeuner avec EVRARD, THIRIARD & ROPS dans un petit restaurant tenu par des bruxellois à Bedford Street ; merveilleux bifsteack avec pommes frites.

10/8

De LAVELEYE de radio Belgique nous téléphone que nos messages seront diffusés lundi matin 11 août 1941 à l'émission de 8 heures. Heure anglaise nouvelle. Dimanche soir on annoncera que des messages de militaires seront donnés lundi matin.

11/8

Ce matin c'est la séparation de nos amis. En effet, Van HOREN, EVRARD, Van HOVER, ROBERTI, LUYCKS et HUMBLET partent pour Malvern. Ainsi de notre bon trio de Marseille nous sommes tous séparés : Van Horen à Malvern, Anne à Miranda et moi ici pour quelques semaines seulement. Nous sommes tristes Van Horen et moi de nous séparer après avoir vécu, logé, mangé et dormi toujours. À une heure je vais chercher LEPAGE, qui

m'invite à déjeuner au Hungaria. Nous parlons du service des renseignements. Mercredi je dois rencontrer avec lui un colonel de l'Intelligence Service et entrer ainsi dans le métier d'espion. Le soir je reste seul à l'hôtel pour la première fois depuis notre départ. C'est embêtant d'être seul, mais tant pis, les impressions personnelles ne comptent pas dans le service. D'ailleurs je ne partirai pas avant le début septembre. D'ici là, je vais me mettre à l'espagnol car on ne sait pas si cela ne me servira pas un jour et si je ne recommencerais pas dans quelque temps la traversée de l'Espagne. Charmante perspective, avec le camp de Miranda comme destination probable.

12/8

fait la connaissance à l'hôtel du général Van STRYDONCK, qui, de commandant de l'armée, vient d'être créé inspecteur général, pour laisser le commandement au général DAUFFREN DE LA CHEVALLERIE. À une heure je déjeune merveilleusement au Normandie avec NICODEME de la Sûreté Militaire. Le soir je vais passer la soirée à Wembley avec Mme GOORMACHTIG. Très bien accueilli, elle est très heureuse d'apprendre que son mari va être expédié en Angleterre.

13/8

je déjeune chez Prunier avec LEPAGE et un colonel de l'intelligence service, pour présentation du "man". Il regrette que mes lettres n'aient pas pu être arrêtées et nous dit que le seul moyen de rentrer en France serait le parachute ! Brr ! Cela donne froid dans le dos ! En tout cas si je repartais ce ne serait pas avant un mois. Je reçois une lettre de VAN HOREN et EVRARD, ils sont bien arrivés à Gicat Malvern. Ils logent à Abbey Hôtel.

14/8

Londres . Je déjeune avec THIRIART, ROPS et GUILLAUME. THIRIART est installé dans un flat à Dolphine Square ; nous passons la soirée chez lui en faisant un bridge avec Mlle LIPPENS.

15/8

Assomption. Il fait un temps affreux ! Pluie sans arrêt.

16/8

je pars pour Malvern. Arrivé avec une heure de retard. EVRARD m'attend à la gare car VAN HOREN est nommé adjoint au major CUMONT commandant le premier bataillon. EVRARD n'a pas de fonctions spéciales. Il est attaché à l'E.M. du deuxième bataillon mais jusqu'ici ne fait rien. Le deuxième bataillon est constitué de belges d'Amérique, qui restent fort entre eux. Nous allons à l'Abbey Hôtel où habitent les officiers. Ils sont une bonne trentaine ensemble, un peu trop nombreux à mon avis. Nous sortons le soir pour faire la connaissance des "pubs" de la ville.

17/8

Malvern est une petite station d'été. Située dans un pays de collines s'élevant à 500 mètres ; cela ressemble un peu au début des Vosges. Nous retrouvons à midi Mme DEL MARSOL avec qui nous allons déjeuner dans une auberge "Horse & Jockey" à cinq miles de Malvern. Très jolie promenade sur les crêtes en rentrant.

18/8

Nous allons voir le matin les installations du bataillon de EVRARD. Excellente impression ! Ces « Canadiens » , comme on les appelle, sont assez particularistes, individualistes mais

d'excellents garçons, charmants et très intéressants à fréquenter. Il y en a qui viennent du Canada, des USA, du Brésil , d'Uruguay, de Venezuela... Etc. tous des gens ayant beaucoup voyagé. L'après-midi nous allons ,EVRARD et moi prendre la première leçon de golf de notre vie. Très intéressant ; si je reste en Angleterre, je ferai certainement du golf.

19/8

Reçu à l'E.M.C.A. par le commandant MONTJOIE B.B.M. et chef d'état-major. Il me dit que je devienne attaché temporairement au M.D.P. lorsque je viendrai à Malvern j'aurai un peloton dans une unité combattante et je ne serai pas dans un service ni dans un bureau, ce que je craignais terriblement.

Je reprends à Malvern le train de 11 heures 45 pour avoir à Paddington à 15 h 30. Le soir je vais dîner chez THIRIARD où nous recevons Simoni HUGIN et Misou WILLIAMS du corps français féminin. Danser au restaurant de Dolphine Square. Vu ARONSTEIN, qui va demander à LEPAGE, en attendant mon départ, que je sois occupé dans les bureaux de l'Information. J'y apprendrai mon futur métier.

20/8

Concert à la National Gallery. Je commence à travailler au deuxième bureau, où je note tous les renseignements intéressants des dossiers de France.

21/8

Londres

22/8

Londres. Je vais passer la soirée chez THIRIART.

23/8

Fais connaissance Lieut. EYMAN, qui arrive de Lisbonne avec sa femme. lieut. CAVISSART et Mr de LESSEPS au S.5. Français,3 ST JAMES Square. Vu STAINIER, qui me recommande d'aller voir le cap. LEGRAND.

24/8

Déjeuner chez Lady BUTLER. retrouvé LEJEUNE, connu chez LAPORT . Il va devenir chef du cabinet de M.D.M. en remplacement du commandant LEGRAND.J'y fais la connaissance de Lord et Lady MONKSWELL. L'après-midi Lady MONKSWELL m'introduit au «Officers Sunday Club », Grosvenor House à Park Lane., où nous prenons le thé. Ce club est un thé dansant , organisé par les dames chics de Londres. Fait connaissance de Mme FITZ MAURICE of ORKNEY, officiers polonais, tchécoslovaques, sud-africains, australiens. Gens très racés et très intéressants..

25/8

pris le thé chez Mme FITZ MAURICE qui me prête des livres sur la Pologne.

26/8

j'ai fait la connaissance de M. CARLIER, ex-conseiller de l'ambassade à Rome avec le Comte de KERCHOVE. Très pédant et autogobeur ! Il vient d'arriver de la Légation de Berne, un de ces jeunes qui font la guerre dans les bureaux et voyage avec femme et bagages.

27/8

déjeuner avec LEPAGE . D'HOORE doit passer en jugement. Je remplacerai le chef de l'organisation belge en France, qu'on attend ici. Avant mon départ je devrai suivre un cours de parachutistes !Brr ! Je crois que STAINIER retournera aussi en France.

28/8

Londres

29/8

service anniversaire pour la reine Astrid à l'église belge d'Arlington Street, près de Camden Town.

L'atmosphère de nos bureaux à Londres n'est pas fameuse ! Jalousie, apreté de l'avancement, manque de liaison et d'organisation. On continue comme avant, on ne travaille pas et on perd un temps précieux. Il nous manque des chefs pour commander. Si le Roi pouvait venir ici, quelle sensation cela ferait.

30/8

arrivée de CARLIER, ancien conseiller d'ambassade à Rome, où il a connu le Comte de KERCHOVE. Je pars l'après-midi pour Crickhowell voir Van HOREN au premier bataillon. Très bien reçu au mess EVRARD et moi. Van Horen est très satisfait . Il est commandant en second. Après le dîner nous assistons à une séance de jazz et de music hall organisée par les soldats. C'est très bien, ce sont des troupes d'artistes, qui font le tour de tous les cantonnements.

31/8

le matin nous faisons le tour des installations du bataillon. Tout est très bien. À une heure nous retrouvons les Del MARMOL à déjeuner à deux miles du château, dans un club privé, très aristocrate . Nous entrons chez eux prendre le thé et faire un bridge.

1/9

je rentre à Londres

2/9

Londres

3/9

Londres

4/9

je fais un projet pour créer une organisation en Suisse. LEPAGE me dit que je ferai prochainement mon apprentissage de parachutistes avec STAINIER qui retournera pour s'occuper des départs pour l'Espagne.

5/9

Londres

6/9

Londres. Déjeuner au G.Q.G. des forces françaises libres avec deux wallons volontaires chez le général de Gaulle. Il y a environ 700 Belges dans les troupes françaises, où l'on est pris avec son grade.

7/9

déjeuner avec ROPS, THIRIARD et GUILLAUME à l'auberge belge 4 à 9 Court street: potage, bifteck, frites, salade et bière. Excellent : je vais au « Officer's sunday club » Grosvenor House, ou je retrouve Mrs FITZ MAURICE et Lady MONKSWELL. Thé, apéritif et dancing. Lady MONKSWELL m'invite pour « bathing » pour vendredi prochain.

8/9

déjeuner avec ASENSTIEN au restaurant Remand..... excellent déjeuner mais deux juifs, c'est embêtant. D'ailleurs, nous avons beaucoup de juifs dans notre nouvelle armée. J'élabore un centre de renseignements en Suisse. Lorsque je serai en France je mettrai au point.

9/9

nous venons de trouver, parmi les nouveaux arrivés, un excellent radio pour ma mission. C'est un homme Louis de BOUSSU, qui connaît très bien MULPAS. Il vient d'arriver du Congo avec sa femme et son fils de deux ans. Sans hésiter il accepte de partir avec moi en France. C'est merveilleux !

10/9

Londres

11/9

je vois le capitaine PAGE avec NICODEME. Nous partirons début octobre, avec deux radios. L'après-midi je pars pour Malvern pour interroger 15 militaires, qui n'ont pas été interviewés par le S. R. à Londres.

12/9

tout le monde va bien au mess de Malvern. J'ai fait la connaissance du général DAUFREN de la CHEVALLERIE, très jeune et plein d'allant. Il est commandant des forces terrestres belges en Grande-Bretagne. Parmi les militaires interrogés, je trouve un certain LACOSTE d'Istanbul. Il a très bien connu les HARZEE et le ménage DELVAUX ; ils me donnent leur adresse et je leur écris.

13/9

je retrouve à Malvern, sous l'uniforme de brancardier, simple soldat, Pierre GERARD de Gembloux, trappiste depuis 16 ans ! Ils se mêle aux soldats et fait un grand bien. Il était à l'abbaye de Caldey près de Tenby. Il me donne les adresses des trappistes en France, ce qui est très précieux pour moi.

14/9

je rentre le soir à Londres. Dans le train je fais la connaissance du capitaine GOULET des F.F.I., aide de camp du général de Gaulle.

15/9

16/9

17/9

18/9

19/9.

Londres

20/9

je suis convoqué chez le capitaine PAGE. Nous devons, Louis et moi, partir demain à midi pour aller au cours de parachutistes ; c'est un peu angoissant ! !

21/9

nous partons de Londres à midi, accompagné d'un capitaine anglais comme "escort officer". Nous sommes cinq : Louis et moi et trois soldats belges. Déjeuner au wagon restaurant, changement de train à Grewe ; nous arrivons à 17 h 30 à Willslow (midland) où deux voitures nous attendent pour nous conduire à notre demeure ;vieux Mansion, dans une magnifique propriété. Dîner avec nos officiers instructeurs. À 20 heures arrive un commandant, un lieutenant et un sous-lieutenant français, qui viennent aussi suivre le cours de parachutistes.

22/9

Lever à 7h30. Déjeuner. À huit heures 45 une heure d'éducation physique épuisante, pour dérouiller tous les muscles. Ensuite essai de chute d'une carlingue placée à deux mètres du sol. Enfin exercice au trapèze : balancement, demi-tour et dégagement du harnais. Nous allons ensuite à l'aérodrome voir des descentes de parachutistes. Luncheon. Aussitôt après retour à la plaine et baptême de l'air de 20 minutes dans un bombardier avec le trou de descente ouvert. Aucune sensation ! Le décollage s'aperçoit à peine ; quelques trous d'air ; nous volons jusque Manchester et nous rentrons sans heurt ni choc. Nous retournons à notre domicile, où nous assistons à une théorie sur le pliage et le dépliage du parachute. Ensuite exercice à terre, pour se dégager en se laissant tirer sur le sol par le vent. Enfin théorie sur la façon correcte d'atterrissage. À 17 h 30 la journée est enfin terminée ; nous sommes tous rompus et claqués ! Le soir dîner et coucher très tôt pour récupérer.

23/9

Lever à sept heures. Bain, déjeuner au mess. A huit heures 45 "physical training" pour l'assouplissement des muscles. Ensuite l'exercice à la carlingue fixe et au trapèze. Théorie de morse et nouvel exercice de ramassage et pliage de parachute. Après le luncheon nous partons pour l'aérodrome de Ringway, pour notre première descente, le moment devient critique, car cet après-midi c'est le baptême de parachute à 250 mètres. On nous fixe à chacun dans le dos un superbe parachute, qui pèse 20 kilos Après une attente de deux heures interminables, nous montons en avion. Au centre du plancher s'ouvre un immense entonnoir, par où nous devons nous laisser tomber. Nous sommes à huit, les parachutes sont fixés dans l'avion. Vrombissement de moteur nous décollons et nous sommes tous verts. ! Nous faisons quelques tours qui nous paraissent interminables ; il fait chaud ; les nerfs sont à bout ! Une lumière rouge s'allume, pour que le premier se place, les jambes dans l'entonnoir, ensuite une lumière verte et il faut se jeter ! Je dois partir quatrième. A la lumière rouge je me mets en "action sélection" mais à ce moment je sens que le saut sera impossible ! Je laisse passer la lumière verte ! L'instructeur me demande gentiment si je veux sauter au prochain tour, malgré moi je réponds O.K.. Quelques secondes après je saute dans le vide ! Les yeux fermés, presque fou ! Aussitôt le parachute s'ouvre et c'est le plaisir le plus délicieux. On ce sens léger, balançant dans l'air. La chute dure 50 secondes. La plaine d'atterrissage paraît splendide ; au dernier cinq mètres on semble se rapprocher à une vitesse effrayante. Traction sur les bras ; j'atterris sur la jambe droite au lieu des pieds joints. C'est fini O.K. mais je boite de la jambe. Lorsque tous sont descendus, nous rentrons. Critique des descentes, théorie des descentes. Dîner. Nous sommes encore plus claqués que la veille une descente représente l'énergie récupérée par six heures de sommeil.

24/9

le matin, ceux qui n'ont pas pu sauter la veille font leur première descente. L'après-midi nous faisons notre deuxième saut. L'entonnoir est aussi effrayant que la veille ! Cette fois j' ouvre les yeux ! La descente libre est terrifiante ! Le saut est plus difficile, car nous sommes lâchés à 150 mètres ce qui représente 20 secondes de chute ! Le temps est très limité par la manoeuvre, c'est la hauteur d'où nous serons lâchés, Louis et moi au-dessus de la France. Cette fois je tombe sur la cheville gauche, me voici amoché aux deux jambes !

25/9

Enfin ce matin, après un physical training très dur, : troisième saut. Je suis tellement claqué, qu'au lieu de me jeter, je me laisse glisser pour ainsi dire dans l'entonnoir ! Je sors de l'avion presque en boule et suis projeté de l'avion en arrière par la vitesse. Il y a un gros vent. Je balance follement. À peine 15 secondes après le départ, contact brutal sur les deux pieds avec le sol. J'ai l'impression que mes deux genoux sautent ! J'essaie de me relever, mais en vain ! Un deuxième essai est concluant et boitant des deux jambes, je me précipite pour couler mon parachute. Enfin c'est terminé ! C'est la fin de notre cours ! Notre quatrième saut sera le vrai ! Tout est OK malgré la fatigue extrême, le courage revient, maintenant le service va recommencer. Je jouis de l'efficacité avec laquelle nous allons accomplir notre devoir. Je ressens une immense satisfaction d'avoir vaincu des difficultés terribles mais d'avoir fait tout ce que j'avais accepté de faire. Quel bonheur ! Je pense à maman qui aurait été si effrayée mais qui maintenant serait tellement heureuse d'avoir un fils qui a le brevet de parachutiste nous rentrons déjeuner et nous quittons presque à regret notre nouveau milieu. Au revoir aux Français : le commandant PASSY, le lieutenant BIENVENU et le sous-lieutenant DURET, tous trois du S R. français. Rentré à Londres le soir. Je dîne au Rembrandt et me couche à 21 heures.

26/9

je me lève complètement fourbu ; le matin je vais au bureau voir le capitaine PAGE, qui m'annonce mon départ pour début octobre.

27/9

Je pars après-midi dire au revoir à Van HOREN à Crickhowell. Nous repassons ensemble tous nos souvenirs communs depuis six mois.

28/9

Je vais avec Van HOREN aux manoeuvres du premier bataillon, qui simule une attaque du port de Cardiff. Dès le départ à cinq heures du matin dans la nuit avec tout le bataillon motorisé, soit 80 véhicules (chenillettes, camions, motos, vélos, etc.) très intéressant. Cardiff est défendu par les Home Guards, je rentre le soir à Londres.

29/9

Bureau

30/9

Le matin bureau. Nous allons assister à l'emballage de notre radio et de notre parachute. LOUIS n'étant pas prêt, au point de vue radio, je partirai avec SPEED comme radio ; Louis me rejoindra dans un mois. Le soir je vais voir Mme GOORMACHTIG, son mari est arrivé de Gibraltar. Nous apprenons que nous avons 51 Belges à Gibraltar, venant de Miranda et que 116 autres sont évacués sur Lisbonne.

1/10

Nommé Capitaine ! Hurrah ! Je reçois lettre ci-dessous du ministre GUTT pour m'accréditer en France :

M.D.N. Cabinet du Ministre

27 septembre 1941

le lieutenant BOURIEZ, Pierre, Joseph ,Jules, Marie, Ghislain, né à Schaerbeek le 27 janvier 1906, a pour mission de coordonner l'activité de tous les services belges en France.

Je prie les autorités belges, civiles ou militaires, de lui prêter aide et assistance et de lui faciliter dans toute la mesure de leurs moyens, l'exécution de sa mission. Elle se conformeront aux recommandations ou instructions que l'intéressé pourrait être amené à donner en mon nom. Il remplace le capitaine VANDERMIES, appelé à d'autres fonctions.

Le ministre de la Défense Nationale

Signé GUTT

Nous devons partir dans la nuit du trois au 4 octobre
voici le plan de la mission « SABOT » :

zones d'activité : France non occupée

durée : indéterminée, peut revenir quand mission terminée et remplacement assuré, sauf cas grave dont il est seul juge.

Le mot de passe : 1) avec Londres, Lisbonne, Maroc et Lyon : « comment va notre petit ami Pierre »..... « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

2) avec « SAGA » lieutenant STAINIER, , cousin de Xavier STAINIER :
« j'ai son livre sur la famille ».

3) établira mots de passe avec Londres, bureau Montpellier, François, de Thier et Macon.

Vous devez écrire le premier à Lisbonne à Maria CORDERO,, 31 avenida Almirante Rois,4° Lisbon. (code lettre 20 mots)

place des missions :1) séparation renseignements et colis

2) organisation services Suisse

3) création ligne sur Lyon

4) passeport Monaco

5) Liaison avec Peters à Macon

6) création embarquement pour Afrique du Nord

Nous partons demain dans la nuit, départ huit heures, saut à minuit, via Azay, Castillon, Châteauroux et Montluçon.

Pierre BOURIEZ

Récit de sa déportation

Ses notes personnelles manuscrites au crayon et réécrites à l'encre par lui-même après son retour.

1/4/45 - 2 h 40 du matin. Le téléphone retentit. Je m'éveille. Le bureau des S.S. donne ce simple message « préparer tout immédiatement ». Aussitôt lever en grand branle-bas.

3 h 30 : déjeuner composé de 200 g de pain noir plus 5 g de miel synthétique qui n'a qu'un goût anisé. Dans la matinée les gradés (kapots, vorarbeiters, droits communs allemands et leurs satellites) se soignent un nombre incalculable de chaussures neuves en cuir (bottines militaires italiennes). Après le pillage par l'aristocratie du camp, les Russes pillent tous les magasins de fond en comble. De vrais sauvages de la brousse. Leur besogne terminée ils se mettent sur le marché et vendent les produits de leurs larcins. Une paire de chaussures en cuir neuve fait de 5 à 10 cigarettes. Nous apprenons que les Américains sont à Osnabrück (60 km) et à Bielefeld à 40 km de Porta. Est-ce vrai ? nous passons la matinée à rester allongés sur nos grabats.

12 heures : repas de midi composé d'un demi litre de légumes en sauce et d'un litre de pommes de terre en robe des champs, un vrai régal. Nous passons encore l'après-midi allongés sur les chat-lits. Pendant ce temps les privilégiés russes et polonais du Bomb- Kommando procèdent au déménagement des magasins de vivres. Au fur et à mesure que les fûts passent à travers la salle, russes et polonais se ruent sur un fût, l'éventrent et le vident avec leur gamelle en moins de quelques secondes. Le pillage se fait avec des cris de sauvages et des coups en pluie. On pille ainsi des fûts innombrables de 200 kilos de betteraves rouges, macédoine de légumes, sardines, moules... etc....

17 heures : rassemblement général pour appel sans autre avertissement. On compte les centaines et aussitôt départ du Kaiserhof sans manger vers les voies de la gare aux marchandises. Notre maigre souper reste là sans nous le donner. Embarquement en wagons marchandises de 65 hommes par wagon. On embarque dans notre train le kommando hommes de Lubeck et le commando de femmes juives situées à 5 km au sud de Porta. Nuit sans dormir. Énervement et dispute générale dans les wagons avec les russes et polonais qui veulent conserver pour eux toute la place. Les trois sentinelles qui sont dans notre wagon prennent fait et cause pour les russes et polonais contre les français et nous distribuent une large ration de coups de crosse et de bottes. Nous sommes mis en route vers 10 heures du soir.

2/4/45 : 7 heures : nous passons à Hanovre qui est presque complètement détruite, à mon avis 80 % à 90 %. Nous moisissons deux heures garés à Hanovre et nous sommes remis en route.

13 heures : nous touchons 400 g de pain, 50 g de pâté de viande et 25 g de margarine. Ce sera tout pour la journée.

Nous nous arrêtons dans toutes les gares. Toujours quelques kilomètres vers l'est, ensuite arrêt de nouveau deux heures sur une voie de garage. Le trafic ferroviaire est nul.

Nuit comme la précédente à se battre avec les russes et polonais. Nous sommes une vingtaine de Français dans notre wagon parmi lesquels seront Fournier , Claudel, Robin Claude, Jouvenel, Julien, Rémy, Herne, Beguet, Monin, Bohn, Danjou, Rouland, Bonnafous, Pironnau Gabriel, nous n'avançons que de quelques 30 kms dans la nuit. Le reste de la nuit nous sommes garés sur une voie à l'écart.

3/4/45 : arrêt sur une voie de garage depuis la nuit dernière

13 heures nous recevons 400 g de pain une cuillère à café de conserves de viande et 25 g de margarine.

Le soir nos trois sentinelles S.S. introduisent une femme S.S.dans notre wagon .Ils nous refoulent à coups de crosse, bottes et batons dans les deux extrémités du wagon, se mettent à s'empifrer devant nous avec pain, cornedbeef, beurre, saindou. Il se saoulent et avec la femme S.S..... Tous les trois l'un après l'autre. Ensuite ils s'allongent tous les quatre cuvent leur alcool et leur orgie. Quelle ignominie....

4/4/45

nous apprenons que nous sommes à Salzwedel non loin de Stendhal sur la ligne de Berlin. J'apprends qu'hier nous avons laissé un contingent de 600 hommes à Fallersleben à 40 km de Hanovre. On ne veut de nous nulle part. C'est pourquoi nous restons dans les wagons. Nous apprenons que le jour de Pâques c'est-à-dire le 1er avril au soir, immédiatement après notre départ, les S.S. ont fait sauter le pont de la Weser à Porta. Nous l'avions vu complètement miné à notre dernier passage. Notre train parti le 1er avril au soir a été le dernier convoi. Les Américains sont entrés à Porta le lendemain à six heures du matin. Quelle déveine ! À quelques heures près nous eussions été délivrés le lundi de Pâques (2 avril) et nous n'aurions jamais connu le terrible calvaire que nous subissons tous .Nous serions rentrés chez nous dans la joie. À Salzwedel nous apprenons que les alliés avancent toujours. Nos sentinelles se goinfrent devant nous. Pain en excès, viande en conserve, pâtés, boudin, saucisson, beurre, margarine, saindoux, fromages... Nous avons si terriblement faim.

À neuf heures nous sommes survolés par quelques maraudeurs alliés. Mitrailades et quelques bombes lâchées dans la campagne. Il ne se doutent pas que nous sommes un convoi humain. Le capot Georges vend les cigarettes de la réserve à raison de 10 marks les 20 cigarettes, c'est soi-disant pour constituer une caisse pour nous trouver à manger. En réalité c'est un vol de plus. Ils ne souffrent pas nos kapots, vorarbeiters et autres satellites. Ils mangent autant qu'ils veulent, nous ne recevons que ce qui reste. Ils se sont réservés tout un wagon pour eux seuls et sont ainsi bien au large. Ils y ont installé fauteuil, tables et même un poêle.

Nous passons toute la journée sur la même voie de garage. À midi distribution de 400 g de pain, viande en conserve et margarine. C'est tout pour toute la journée.

Nous sommes toujours à l'arrêt. À 13 heures division en deux groupes. Un groupe de 300 est laissés sur place, part par la route et ira à Shandela. Nous restons sur place à 600 hommes plus les 4000 femmes. Nous sommes refoulés dans les wagons à coups de crosses, bottes et bourrades

Vers le soir notre convoi funèbre est remis en route.

5/4/45

après avoir fait une trentaine ou cinquantaine de kilomètres nous passons la nuit entière sur une nouvelle voie de garage. Nous passons la nuit sans dormir et à grelotter de froid. Dans la brume du matin et la rosée glaciale notre train s'ébranle à nouveau.

À 10 heures nous arrivons à Marienhorn où nous stationnons quelques heures . Nous sommes remis en route sur une voie secondaire et nous arrivons Bemdorf. Avant le débarquement nous recevons 250 g de pain, viande et margarine. Toujours la même infecte viande de conserve. Bemdorf est un commando à 50 km de Magdebourg vers le sud . On y exploite deux mines de sel. Dans l'une d'elles est aménagée une usine souterraine où travaillent des prisonnières politiques. Camp sans ordre ; il y fait une saleté repoussante . Les installations pour les prisonniers consistent en un grand hangar divisé en deux parties. La première contient quelques tables et bancs pour manger l'autre forme un grand dortoir avec des bas-flancs répugnants. On dirait une écurie. Le commando de Bemdorf compte un millier d'hommes. Nous y arrivons à 600 nouveaux. On nous y tasse et on nous empile comme des sacs. L'atmosphère est intenable. Ici c'est le vol de tout organisé scientifiquement. L'arbitraire règne en plein. Une infime minorité s'est « organisée » comme l'on dit ici ; c'est-à-dire qu'elle mange à sa faim et dort convenablement tandis que la grande majorité s'épuise lentement et meurt de faim. Nous retrouvons à ce commando Rousset, un ami de Fournier, qui était arrivé avec nous de Buchenwald en mars 44 lors de la création du commando de Porta et qui avait été évacué dès le début vers Neuengamme avec le premier convoi de malades. Il est en bonne santé.

À 13 heures nous sommes ravis en touchant un demi litre de soupe aux carottes et céleri. Le soir rien à manger pour nous

6/4/ 45

les 4000 femmes qui ont été évacuées avec nous de Porta sont mises dans un grand camp de prisonnières justes à côté de notre camp. Ce sont ces femmes qui travaillent dans l'usine souterraine. Elles sont réduites à une déchéance complète, vivent dans une promiscuité et une puanteur indescriptibles, doivent satisfaire les appétits et les vices de leurs gardiens. On dit que la plupart sont atteintes de maladies vénériennes.

Après une nuit d'un lourd sommeil dans une atmosphère irrespirable, entassés les uns sur les autres, nous sommes éveillés dans la nuit à 4 h 30 du matin. Nous sommes aussitôt jetés dehors dans le froid et nous y restons jusqu'à trois heures. Ensuite nous redormons jusque midi la saleté, l'odeur, rien ne nous rebute car nous sommes vidés de fatigue et nous sommes heureux de pouvoir oublier nos misères pour quelque temps. On dit que les alliés sont à Eisenbach, Kassel et entre Bixfeld et Hanovre soit à 100 km de nous. Ils avancent toujours. On nous laisse au repos toute la journée. Nous touchons la ration de camp soit 175 g de pain au matin trois quart de litre de soupe aux carottes et céleri à midi et 175 g de pain le soir mais ces rations sont théoriques. Si petites soient-elles, elles sont encore rognées au profit des aristocrates du camp. La faim ne cesse de nous torturer. Pas de gamelle, de casseroles, schusseln, de miskis , on mange à 2,3 ou quatre dans des conserves ou des boîtes en fer à munitions.

7/4/ 45

dormi toute la matinée on commence les préparatifs d'une nouvelle évacuation du camp de Bemdorf soit pour 1400 hommes et 5000 femmes. Où vont-ils encore nous faire aller ! Quel nouveau calvaire nous attend mais les nouvelles sont bonnes les alliés sont devant Brême et Hanovre

8/4/ 45

Lever à 4 h 30 dans la nuit et stationnement dans le froid jusqu'à huit heures. Nous passons une matinée de travail à monter une voie Decauville dans un parc à munitions dissimulé dans une forêt à 2 km du camp. Après-midi nous nous arrangeons pour ne plus aller travailler. Nous apprenons que les alliés sont à Brunswick, ont dépassé Erfurt et qu'ils arrivent près de Halle. Nous attendons avec une impatience fébrile leur arrivée ici à Bemdorf. On ne parle plus d'évacuation. Serait-ce la fin de notre long cauchemar. ?

9/4/ 45

Lever à 4 h 30 Comme hier stationnement de trois heures dans la nuit et le froid. Matinée à transporter des caisses de munitions dans un parc à 1 km du camp. Après-midi nous continuons à travailler au parc à munitions. Nous sommes trop affaiblis et nous arrivons à peine à transporter nos lourdes caisses de 70/80 kilos. Il faut s'arrêter tous les cinq ou six mètres. Une pluie de coups s'abat. ! On n'en peut plus. ! Le soir on dit la région occupée par les troupes combattantes allemandes. Nous voici presque dans le front.

Le 10/4/45

même lever à 4h30 et même stationnement de plusieurs heures. Nous faisons une nouvelle matinée au parc à munitions. A midi nous apprenons qu'on évacue tout le camp de Bemdorf. il reste 1200 hommes et 5000 femmes. Nous recevons avant le départ 1 litre de soupe toujours carotte et céleri. Après-midi chargement en wagons ouverts à raison de 160 hommes par wagons ! 160 hommes par 21,3 m² de superficie huit hommes par un m², impossible de se bouger, de s'appuyer. On se bat pour les cotés des wagons. À 17 heures nous quitterons enfin Bemdorf Arrêt 10 km plus loin à Marienhorn où nous resterons toute la nuit debout dans nos wagons. Les plus faibles tombent et ne se relèvent plus.

11/4/45

Au matin nous sommes changés de wagons. Pourquoi ? nul ne le sait. Je tombe dans un wagon de 120 hommes. Heureusement le temps est beau quelle misère s'il pleuvait. L'idée seule de la pluie nous coupe bras et jambes. Vers 10 heures nous touchons 175 g de pain et un peu de margarine synthétique. À 16 heures nous sommes à Magdebourg, très détruite (95 %) on dit les Américains à 40 km de Magdebourg. S'ils pouvaient nous délivrer. Il est encore temps. Nous quittons Magdebourg vers 18 heures. Nuit atroce entassés debout comme des sardines à se battre comme des fauves pour s'asseoir un peu sur le plancher de nos wagons. Cris sauvages à la mort dans la nuit. C'est l'enfer de Dante. Nous sommes garés toute la nuit sur une voie en forêt

12/4/45

à cinq heures du matin nous repartons. Nous passons à Stendhal vers 10 heures. Nous continuons et nous nous dirigeons vers Hambourg. On veut nous évacuer vers le camp de Neuengamme. Subitement nous changeons de voie et nous prenons la direction de Berlin.

Neuengamme. Subitement nous changeons de voie et nous prenons la direction de Berlin. Nous apprenons que notre commandant songe à se défilier. Nous apercevons des soldats en position et du matériel antichar en batterie dans les champs sur deux cotés de la voie. On dit les blindés alliés à 10 km d'ici. Plus tard nous apprendrons ce qui vient de se passer. Les alliés ont coupé la voie de Hambourg. Nous n'étions qu'à 4 km de leur avant-garde. Nos machinistes ne voulaient plus avancer et ont stoppé le convoi. Le commandant a alors menacé les machinistes de son revolver il est monté sur la locomotive à côté d'eux et les a forcés à faire machine arrière et à prendre la ligne de Berlin. Pour une troisième fois nous avons touché de près la délivrance ! À 17 heures nous sommes garés à 25 km de Berlin. On parle de nous descendre dans un camp immense près de Berlin. Mais il n'y a pas de place. À 19 heures nous repartons vers le nord et prenons la direction de la frontière danoise. Le matin nous avons touché 175 g de pain avec un peu de margarine synthétique. Le soir on nous donne une boîte de conserve de viande pour cinq hommes sans autre chose . Nuit affolante dantesque et atroce debout dans les wagons. Nous roulons toute la nuit avec des arrêts prolongés dans toutes les gares . Nous ne croisons presque jamais d'autres trains . Le trafic ferroviaire paraît complètement abandonné. Les voies sont sans doute trop dangereuses et ne sont plus bonnes que pour les politiques.

13/4/45

au matin nous sommes à Wittenberg à 150 km environ au sud-est d'Hambourg. À huit heures nous apprenons que la voie vers Hambourg est coupée par les alliés. Impossible de nous faire atteindre le camp de Neuengamme. Nous attendons sur place des ordres pour notre remise en mouvement. Nous apprenons qu'hier avec une heure de retard à Stendhal nous serions tombés sur les alliés. Vers midi nous sommes remis en route et passons à nouveau à Wittenberg que nous avons quitté aux premières heures du jour. Nous passons à Ludwigslust en Mecklembourg . A 17 heures nous arrivons à Güstorf où nous passons une nuit atroce. C'est la troisième nuit consécutive dans nos wagons. Depuis la maigre soupe de Bemdorf nous n'avons plus rien reçu ni à boire ni à manger. La faim est terrible. On étouffe dans les wagons qui sont remplis de morts. Jamais on n'aurait pu imaginer une telle cruauté, un tel sadisme. L'affaiblissement général devient terrible. Nous tremblons sur nos jambes qui n'en peuvent. Avec tous les morts il y a un peu plus de place dans les wagons. Quand l'un tombe trop faible pour se tenir encore debout, il ne se relève plus ; il est achevé, piétiné par les autres. Les plus forts fouillent les faibles pour tâcher de découvrir un peu à manger. Nous ne sommes plus des hommes mais des bêtes fauves. Les Russes les Polonais les droits communs allemands nous mordent, nous attaquent au couteau pour obtenir un peu plus de place. Le pauvre Bonnafous expire victime de toutes ces cruautés ; il meurt piétiné dans le wagon, assassiné par les autres prisonniers.

14/4/45

nous avons stationné toute la nuit à Grünhof . On nous annonce que nous devons aller dans un village près d'ici. Les morts sont débarqués et enterrés non loin de la gare de Grünhof dans des fosses communes. Radatz a repéré aussi bien que possible l'emplacement de ces charniers. Au dernier moment contre-ordre : tous les prisonniers en transport doivent être dirigés sur Neuengamme par n'importe quel moyen. Encore une nouvelle journée sans manger ni boire et une nouvelle nuit d'enfer à être battus à sang et mordus et piqués au couteau par les autres dans les wagons. Nous commençons tous à vaciller. Il faut se battre pour arriver à toucher un point d'appui aux wagons. Comme elle paraît longue cette nuit

15/4/45

nous recevons 100 g de bouillie de boeuf en conserve. Cela sent mauvais mais nous avons trop faim pour ne pas nous battre pour défendre notre part.

Nous restons toujours sur place et les morts s'empilent sur les morts. À midi on nous dit que nous allons recevoir du pain et que nous allons repartir pour un camp où nous n'aurons plus à travailler. Détail bien grotesque car dans l'état d'épuisement complet auquel nous avons été amenés aucun ne pourrait travailler

le soir quelques-uns touchent 250 g de pain plus 50 g de margarine synthétique il n'y en a pas assez pour tous et nous faisons ceinture. Nous nous traînons péniblement le long de la voie. Certains trop faibles rampent sur le sol et n'arrivent plus à remonter dans les wagons. Durant tout le voyage les sentinelles se sont armées de grands batons avec lesquels elles nous frappent comme si nous n'étions que du bétail !

Nous passons encore toute la soirée sur place. Vers 10 heures du soir nous sommes dirigés sur un petit camp dans la forêt située à quelques kilomètres au nord de Ludwigslust, c'est un camp nouveau situé à droite de la voie ferrée de Ludwigslust à Schwerin c'est le camp de Wäbbelin nous restons toute la nuit dans les wagons c'est la nuit la plus atroce et la plus interminable. 92 tués dans notre wagon de 15 m²

16/4/45

Aux premières lueurs du jour nous apercevons de nos wagons un petit camp en pleine forêt entouré de barbelés. A sept heures nous sommes déchargés à coups de crosses. À l'entrée du camp un feldwebel SS nous reçoit à coups de lanières de cuir. Nous restons à ne rien faire jusqu'au soir. Le camp de Wäbbelin est composé de deux rangs de trois baraques longues construites en briques. Par terre c'est la terre battue humide et froide. On se tasse les uns contre les autres pour conserver le plus possible le peu de chaleur qui nous reste. Finalement le soir nous recevons un morceau de 500 g de pain noir et 50 g de margarine synthétique depuis le 10 avril nous n'avions mangé qu'un peu de boeuf en conserve il y a deux jours nous retrouvons au camp de Wäbbelin nos compagnons de Porta, qui nous avaient quittés au cours du premier transport soit pour Fallersleben ou pour Shandelah. Hélas ! nombreux sont ceux qui sont morts en cours de route

je retrouve notre brave docteur NAUDIN, qui me donne deux cachets pour remonter le coeur et me fera entrer au Revier (infirmerie) demain matin. Nous sommes tous hagards et hâves.

17/4/45

Le matin vers 10 heures nous touchons un tiers de litre de soupe aux rutas avec un peu de pommes de terre. Attaques aériennes près de nous. Un avion boche est abattu et tombe sous nos yeux dans la forêt. Nous entendons un bombardement aérien tout proche. On dit que le front ouest n'est plus qu'à 36 km

A 14 heures j'entre à l'infirmerie (revier) c'est un nom bien pompeux pour un bâtiment où l'on couche sur la terre. Il y a des cadres en rondins de la forêt voisine sur lesquels ont été posés des planchers. Deux étages sont ainsi formés de niches de 1,50m de large sur 0,50 de haut. Dans chaque niche trois malades sont étendus sur la terre ou sur le bois. Les morts empestent l'air.

Le soir nous touchons 150 g de pain noir qui est avalé en trois bouchées.

la ration journalière du camp se compose d'un demi litre de soupe dans laquelle nagent un peu de pommes de terre et 250 g de pain noir avec 1 cm cube de miel artificiel juste de quoi crever de faim tout doucement

18/4/45

A 10 heures ce matin le bon Pierre Berthomieu meurt d'affaiblissement. Il s'éteint au Revier aux côtés de Claude Robin. Ont dit qu'on se bat dans les rues de Hambourg entre Ludwigslust

A 10 heures ce matin le bon Pierre Berthomieu meurt d'affaiblissement. Il s'éteint au Revier aux côtés de Claude Robin. Ont dit qu'on se bat dans les rues de Hambourg entre Ludwigslust et Stendhal . Au retour de la voiture à pain dans le camp celle-ci est presque complètement pillée par les russes. Nous sommes environ 300 à l'infirmerie et 300 dans une annexe de l'infirmerie. Le soir la soupe est au gruau d'orange quel délice ! Mais ce sera malheureusement la seule fois que nous en recevrons

19/4/45

Pendant la nuit pillage par les Russes des pommes de terre et de la viande dans les locaux de la cuisine. Conséquence : pas de pommes de terre dans la soupe, qui n'est que de l'eau avec un peu de légumes. On raconte que certains Russes auraient violé des cadavres de femmes mortes amenés du camp de femmes voisins du nôtre. D'autres ont coupé pour les manger des morceaux de cuisse humaine aux cadavres entassés et empilés dans le lavoir

Pour boissons nous ne disposons que d'une pompe à moitié démolie qui débite une eau saumâtre qui a un goût de fumier. Trafic scandaleux de soupe, pain et miel pendant qu'on crève de faim. Le pain à partir d'aujourd'hui est diminué de 150 à 100 g, plus que 6 g de miel artificiel au maximum 20 cuillerées de soupe aux ruras.

On va tous y passer , je le crains.

20/4/45

grande activité aérienne ce matin. une batterie de DCA dans la forêt près de nous est bombardée. Quelle espérance de nous voir survolés par les alliés. L'après-midi la RAF redouble d'activité. Vers le soir combat aérien près du camp deux avions boches sont abattus.

21/4/45

Nous attendons toujours avec angoisse les alliés. Arriveront-ils à temps pour nous sauver de la mort lente, qui nous guette. Les pillages continuent. des fûts entiers de 200 lits de soupe se volent au vu au su de tous et sont dirigés vers les chambres des Kapos. Le tout se fait avec une pluie de coups. Les Russes cuisent dans tous les coins des pommes de terre volées. Pendant ce temps, nous mourons de faim

Quand donc les alliés arriveront-ils ! Serons-nous capables de résister jusqu'au bout à notre faim ? Heureusement je suis toujours au Revier, ce qui me fait toucher 1 ½ litre de soupe au Revier et ½ litre au bloc dont je faisais partie. Le marché noir dans le camp continue toujours d'une façon scandaleuse. Les uns se bourrent, les autres se meurent. Chose incompréhensible les coups ne cessent de pleuvoir. les « kapots » nous battent comme du bétail. Les hommes meurent à raison de 40 à 60 par jour. J'ai à côté de moi à l'infirmerie un curé des environs de Besançon ; s'est très réconfortant .De l'autre côté un jeune Belge de 19 ans Paul de Kruys, 92, rue Pierre Van Obbergen à Even-Bruxelles , gentil petit garçon qui se destine à la carrière d'ingénieur chimiste. Le nombre des malades augmente de jour en jour.

22/4/45

Toujours la même attente la même anxiété de la libération. La soupe devient de plus en plus claire : plus que de l'eau et des carottes... la situation devient désastreuse.

23/4/45

Ce matin départ de 450 hommes pour un camp non loin d'ici qui est en voie de construction dans la forêt. Les malheureux toucheront 100 g de pain de plus et devront travailler 10 heures par jour. Il pleut et il fait froid. Le moral baisse, car l'attente et la délivrance deviennent trop longues. Nous apprenons que les alliés ont été rejetés au-delà de l'Elbe à Wittenberg .Le désespoir nous prend .,la baisse de moral produit une nouvelle augmentation de décès. C'est la

fin, malgré tout il faut encourager les autres. Encore huit jours à attendre, nous apprenons que les Américains attaquent Potzdam, les Russes Berlin, que Paulus aurait formé un gouvernement nouveau dans les pays occupés par les Russes que le camp de Neuengamme serait délivré . Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

24/4/45 Aujourd'hui le soleil luit, le moral général redevient meilleur, la situation alimentaire est toujours désastreuse ; voici les prix du marché noir une portion de 100 g de pain plus 5 g de miel vaut un petit cigare ou le tabac pour deux cigarettes 10 pommes de terre valent un petit cigare . Les petits cigares viennent du pillage d'un wagon en cours de route par certains qui furent à Shandelak

aujourd'hui je cuis un peu de pommes de terre à l'eau plus un tout petit peu de margarine un vrai régal !

Les cigarettes viennent des réserves de kapots et des Allemands ainsi que d'un contingent de 1600 juifs arrivés dans les camps près de Berlin. Ils ont tous touchés un formidable colis de la Croix-Rouge internationale

25/4/45

Journée de soleil merveilleuse. On dit que les alliés ont fait une nouvelle tête de pont sur l'Elbe à 40 km de nous. Cet après-midi assailli trois fois par une bande de gangsters polonais qui me volent tabac et successivement deux rations de pain que je partageais avec le petit André Vassault de Beaune. Ce soir 1/2 litre de soupe aux pommes de terre. C'est une bouillie pour les cochons mais c'est pour nous une grande joie de manger un peu épais

26/4/45

Au matin arrivée de 1000 juifs d'un camp situé à l'est de Berlin, ils arrivent gorgés de colis qui leur ont été donnés par les Croix-Rouge suédoise et danoise. Ils ont tous des coliques terribles d'avoir trop mangé. Les russes et polonais organisent l'assaut. de leurs colis. Ils attaquent en nombre, font une razzia fulgurante parmi les juifs, s'enfuient ensuite à toutes jambes en emportant leur précieux butin. Il ne reste aux malheureux juifs qu'à hurler de désespoir. Des cigarettes Camel, provenant de ces colis, détruisent le marché des cigares

27/4/45

journée merveilleuse de soleil. On dit que le front se trouve à 20 km d'ici. Nous entendons la canonnade à l'ouest pendant toute la journée. Depuis hier nous recevons à l'infirmerie 1 litre de soupe par jour au lieu de 1/2 litre mais ce n'est que de l'eau et des rutas. On maigrit, on s'affaiblit. Il est temps que cela finisse et que nous soyons enfin délivrés. Le bruit court que Neuengamme est entretenu par la Croix-Rouge internationale, qui distribue la soupe les pommes de terre et le pain à volonté. On annonce la visite de la Croix-Rouge chez nous mais ce n'est qu'un triste bobard.

28/4/45

Toujours dans l'attente. Comme c'est long toute la journée. Nous entendons des bruits de canonnade. Celle-ci redonne à tous du moral. Un amas de plusieurs centaines de cadavres est entassé dans le lavoir. Le nombre des morts ne fait qu'augmenter. Les morts ne sont même plus chargés vers les fosses communes. Ils traînent partout même à l'infirmerie. Les cadavres sont entièrement dépouillés comme par des vautours. La racaille juive fait un marché noir inouï avec les colis de la Croix-Rouge. La circulation des cigarettes américaines parmi les Russes et les kapots est générale. Pendant ce temps la soupe reste toujours au rutas à l'eau.

29/4/45

nous sommes arrivés ici le 16 avril à 4000, il y a 13 jours. Aujourd'hui nous ne sommes plus que 1200 dont 800 à l'infirmerie et encore les 400, qui ne s'y trouvent pas, ne sont guère en bon état. Ils traînent lamentablement.

30/4/45

Encore toujours une nouvelle journée d'attente vaine. Les cadavres mi-nus s'amoncellent au lavoir, les bras et jambes entrecroisées et enchevêtrées en un chemin hideux. Les russes cuisent partout des pommes de terre rôties, des épluchures de pommes de terre venant de la cuisine. Je reçois des chambres de kapot 2 litres de soupe où il n'y a que des pommes de terre. Quelle soupe ont les autorités ?

1/5/45

Aujourd'hui c'est le début du mois de mai, le mois de Marie. Je lis la messe et récite mon chapelet le matin. J'exprime mon espoir, presque une conviction d'être délivré cette semaine. La Vierge me remplit de confiance.

Vers 13 heures appel général ; c'est l'évacuation du camp. Quelle barbarie ! Jusqu'au bout ils voudront nous anéantir. L'infirmerie seule doit être laissée sur place ; tous les autres sont rechargés dans les wagons. Où iront-ils les pauvres malheureux ? Nous restons tous les malades de l'infirmerie sans aucun ravitaillement.

Guillaume Lefeu revient le soir après avoir tenté de s'évader. Il me raconte que Fouillet, Ségura, Direton et lui ainsi qu'une cinquantaine d'autres se sont évadés cet après-midi dans les bois attenants à la cuisine derrière le camp. Ils se sont cachés dans les bois et couchés par terre. Une patrouille les surprit. La patrouille a tiré une quinzaine de coups. Ils se sont rendus et ont levé les mains. Les soldats ont continué à tirer et ont tué Fouillet à bout portant et l'ont achevé avec leurs baïonnettes bien qu'il se rendit. Les trois autres furent roués de coups de botte et de coups de crosse et ramenés au camp.

Pendant toute l'après-midi et la soirée pillage des restes de la cuisine abandonnée. Je réussis dans la mêlée à ramasser quelques miettes soit, 2 litres de soupe, un peu de viande et quelques pommes de terre. Pendant la nuit on cuit partout dans tous les blocs. Vers la tombée de la nuit rassemblement de tous ceux de l'infirmerie pour aller loger dans des baraques à 1000 mètres du camp. Quel piège nouveau est-ce encore ? nous nous couchons et nous dissimulons sous nos couvertures en simulant des impotents. Je dors bien toute la nuit, écrasé par la fatigue et les émotions de la journée. Pendant toute la nuit des camions et du matériel se suivent en retraite vers le Nord. Serait-ce donc la grande débâcle finale ?

2/5/45

Lever à l'aube. Le train, où nos malheureux compagnons furent embarqués hier, n'a pas bougé. Il est toujours en stationnement sur la voie en face du camp. Pendant la matinée ceux qui y furent montés en sont éjectés et rentrent au camp. Leur évacuation est devenue impossible. Le train n'avait fait que 300 mètres lorsque la locomotive fut mitraillée. Bienheureux mitraillage qui sauve des centaines de prisonniers. Jamais sans doute le « maraudeur » qui fit ce coup ne saura combien de vies humaines il a sauvé mais ceux qui furent sauvés ne connaîtront jamais leur sauveteur.

Dans le milieu de la matinée les malades, qui avaient été conduits dans des baraques, sont ramenés au camp pour céder leurs baraques à des femmes. Pendant l'après-midi départ des droits communs allemands et des volontaires étrangers avec les S.S.. Ceux qui refusent de partir sont considérés comme adoptant une attitude hostile au nazisme. Quelle belle trouvaille ? On croyait tous que depuis des années nous étions hostiles au régime. !

Profitant de cette débandade les Russes et les Polonais continuent à voler partout, dans tous les coins. On vit, on cuit, on mange, on vole parmi les cadavres abandonnés sur les terres-

Profitant de cette débandade les Russes et les Polonais continuent à voler partout, dans tous les coins. On vit, on cuit, on mange, on vole parmi les cadavres abandonnés sur les terres-pleins et dans les baraques. On fait ses besoins naturels partout. Les juifs de Berlin continuent à avoir une dysenterie qui les décime en grand nombre. De 1.000 ils sont tombés à 300 environ. Quel fumier !

.....
Tout à coup un cri "les Américains » ! J'étais occupé à cuire une petite casserole de pommes de terre et de viande prise à la cuisine la veille au soir. Précipitation des Russes et des Polonais non vers les Américains, que je ne vois point, . mais vers la rame de wagons de ravitaillement stationnant devant le camp. Wagons de farine, semoule, conserves, pain, oignons secs, matériel de toutes sortes, pièces de tissu, confitures, margarine. Environ 30 wagons pleins de vivre et ils nous laissaient crever de faim avec nos 150 g de pain et notre malheureux litre ou demi-litre de soupe. Le pillage dure jusqu'à la nuit tombante. Vers la fin de l'après-midi arrivée d'un lieutenant français avec deux soldats en voiture. Moment d'émotion considérable ! Chant de la Marseillaise ! Brabançonne ! Hymne russe ! Hymne polonais ! Hymne hollandais ! Tout le monde pleure. Je pleure comme un enfant à chaudes larmes. Plus je me sens idiot, plus je pleure.

3/5/45

Pendant la matinée je me porte comme volontaire avec trois autres pour enlever les morts qui traînent partout dans tous les coins. Nous les empilons les uns sur les autres dans le lavoir, défigurés maigres et presque nus. C'est une puanteur inimaginable et une corvée affreuse quelle corvée ! Il y a des cadavres partout dans l'infirmerie dans toutes les positions. La veille j'avais réussi au pillage des wagons à prendre un pain 1 k 500grs. Je m'étais aussitôt enfui avec le pain sous ma chemise comme un voleur, épiant les Russes et Polonais pour ne pas me le faire prendre. J'en mange un kilo et une casserole de 1 kilo de pommes de terre. Le matin je me lève à l'aurore et j'achève mon pain, je mange ensuite des petits biscuits avec de la viande en conserve ensuite un kilo de pommes de terre enrobée et un demi-litre de semoule. Résultat l'après-midi j'ai une défaillance du coeur, un dérangement d'intestins et un mal d'estomac terrible. Le Revier est abandonné par tous. Les anciens chefs qui abandonnent lâchement et honteusement les malades. Seuls NAUDIN et FAURE restent au poste et se dévouent aux malades. Ceux-ci continuent à mourir. Plus de 100 pour la nuit dernière. Le soir évacuation du Revier. Nous sommes empilés dans des camions et moment inoubliable nous franchissons pour toujours nos barbelés. Moment vraiment considérable. Nous sommes conduits dans un hôpital vidé. Froid terrible. Nous couchons sur de la paille. Rien n'est organisé .Une Schwester nous promet du café, de la soupe et des couvertures ! Rien ne viendra. Nuit atroce à cause de mon estomac. C'est terrible ! Je paie mon tribut à ma goinfrerie ! -. Mea culpa -.

4/5/45

Ascension ! Quelle belle ascension ! Nous nous levons vers sept heures. J'écris mon journal de bord. Je souffre toujours énormément de l'estomac. Je commence par me lever un peu à l'aurore. Les Américains s'occupent de nous avec des soins splendides. Nous recevons un peu de soupe au lait avec des pâtes, ce qui nous fait le plus grand bien. Nous recevons également chacun 375 g de pain et un quart de boîte de pâté de porc allemands. Mon estomac ne me permet pas d'en manger. Nous demeurons allongés sur la paille toute la journée. Nous sommes installés dans une petite chambre à dix français ensemble à savoir : Claudel, Fournié, moi, Boher, Eruc, Pironnau, Jouvenel, Pregant, Bequet et Robin.. Nous formons ensemble une bonne petite chambre. Au début de la nuit les Américains nous annoncent que ce sont eux qui vont nous ravitailler à partir de demain.

Dans la nuit nous recevons notre première tasse de thé au lait. Quel délice ! Ensuite on nous distribue des vitamines C. et des comprimés contre la diarrhée. J'en souffre énormément. Nous passons toute la nuit à bavarder des choses de l'avenir et du plaisir que nous aurons à nous revoir entre amis. Je pense beaucoup à chez nous. Au matin on nous sert une délicieuse tasse d'orge perlé au lait ce qui nous fait le plus grand bien. Je demeure allongé toute la matinée. Nous apprenons que l'armistice est signé aujourd'hui à huit heures. On dit qu'il serait signé par Von Papen, mais on n'en est pas certain.

Voilà enfin cette affreuse guerre finie.

Nous bavardons agréablement avec nos Américains. L'un d'eux d'Alabama nous dit avoir combattu sur le Rhin, que ce fut très dur et qu'il y eût beaucoup de pertes des deux côtés, que l'allemand n'est pas mauvais soldat mais qu'il perd le contrôle de lui-même quand il perd son chef. L'après-midi je me lève et je note un peu mon journal. Ensuite je fais quelques réussites. J'aspire ardemment d'avoir un journal. Notre ravitaillement laisse énormément à désirer. Les Américains sont charmants mais ils manquent totalement d'organisation dans la matière.

6/5/45

Nous faisons la connaissance d'un excellent soldat américain Édward Bosc de l'État d'Alabama. Il nous apporte de délicieuses Chesterfield. Nous recevons pendant la nuit un consommé gras aux tomates. Le matin une tasse de porridge au lait, à midi une tasse de soupe au lait avec une tranche de pain blanc américain, qui nous paraît du gâteau, le soir des abricots au sirop et un petit morceau de blanc de poulet avec consommé et nouilles ainsi qu'une petite tasse de jus de pamplemousse. Le tout est délicieux mais nous avons toujours faim. Nous mourons tous de faim.

7/5/45

Lever vers midi. J'ai souffert de l'estomac toute la nuit. Le matin nous nous passons de déjeuner. A midi petit assiette de potage aux haricots secs. L'aumônier protestant charmant nous apporte des magazines. Édward nous apporte encore des cigarettes. Des prisonniers de guerre français nous apportent des cigarettes, biscuits, confitures, bonbons au chocolat, margarine et pâté de foie. Ils sont les bienvenus pour calmer notre faim car le ravitaillement américain et la distribution des repas laisse toujours beaucoup à désirer. Je déguste la revue « Time ». A midi nous avons un potage, à trois heures nouilles avec morceaux de poulet, le soir tranche de pain beurré, ananas au sirop et boeuf mode avec sauce. Le tout nous réjouit le coeur et le corps.

8/5/45

Nuit meilleure. Ma diarrhée se transforme en entérite, mais je souffre toujours beaucoup des intestins. Le matin, nous recevons la visite d'un aumônier français, ancien prisonnier de guerre. Il a été un jour avec les Soviétiques et nous raconte des histoires de vol, viol et pillage. C'est le triomphe de la bête, tous instincts lâchés. Nous apprenons par le docteur Naudin que nous aurions eu plus de 2200 morts sur 4000 depuis de notre arrivée à Wäbbelin. Le pauvre Bonnet est mort au camp de Wäbbelin. Nous sommes ici à Ludwigslust à la pointe avancée de l'occupation américaine. Hier les politiques morts à notre hôpital ont été enterrés dignement sur ordre des Américains. Les fosses ont été creusées sur la grande place de la ville, creusées par la Gestapo, la population allemande a été obligée de défiler devant les tombes. Un monument devra être érigé aux frais de la ville. C'est la 82e division américaine qui nous a délivrés.....

Extrait du journal personnel d'André BOURIEZ concernant son frère Pierre (1941 – Mai 1956) .

Dimanche 20 mai 1945 je reçois une lettre de mon Oncle René DELHAIZE m'annonçant que Pierre est en vie !! Dieu soit loué, le cauchemar est fini.

Lundi 28 mai

n'ayant aucune nouvelle directe de Pierre je me décide à tenter le voyage vers LUDWIGSLUST.

Cinq heures. Départ avec mon ami Jean FRANCIN, capitaine aviateur de réserve. Nous avons un ordre de mission du ministère des prisonniers déportés et réfugiés pour Mannheim et une lettre d'introduction du commandant la 20e région. Passons devant le camp de Neubrem avant SAARBRÜCKEN ou le colonel DAUM est mort en février 1944 des suites de mauvais traitements et de faim.

Sarrebrücken - Soultzbach (nous y ratons Pierre BINDSCHEDLER) Ludwigshafen, Mannheim, Couad City, très aidés par madame la Lte de Porette . Déjeuner au mess du Couad (Cdt de Vergeron) Francfort. Visite du Stalag Luft ober Ursch P.W.Cage ou Françin a été prisonnier en 1940, maintenant ce sont des Allemands qui y sont enfermés. Juste retour des choses....

Nous logeons à 80 km de Cassel dans une petite ville très peu occupée et cependant le Military Gvt américain ne nous octroie que deux couchettes en bois superposées dans un gîte d'étape. pour chauffeurs de camions.

Mardi 29 mai

cinq heures départ. Breakfast à Cassel dans une usine au milieu d'une ville en ruines. Mais de cette usine on sort déjà des locomotives sous les contrôles américains.

Déjeuner au Transient Mess en face de la banhof à Hanovre.

Autobahn magnifique mais mal fléchée. Il faudrait une boussole en état à 15 km de Kaiserslautern jusque Ludwigshaffen... très bien de Mannheim Francfort ... détour à Mundenmot pour la traversée de la Weser. Noetheim : fin de l'autobahn . Hambourg Brême en bon état.

Dans la Ruhr il semble impraticable notamment à Dortmund. Les ponts sont détruits mais pourront assez facilement être rétablis.

Ces Autobahn sont réellement magnifiques. Ils témoignent d'un travail considérable et d'une parfaite technique. Ils furent construits paraît-il par la jeunesse allemande enrégimentée dans les camps de travail... et peut-être aussi par les prisonniers politiques.

Je suis frappé par l'importance des forêts en Allemagne du moins en Rhénanie et en pays de Hesse. Le paysage est très vallonné, les forêts superbes et la ballade merveilleuse. Beaucoup de soldats allemands cheminent le long des routes. Ce sont des démobilisés : cultivateurs, cheminots, mineurs, qui rentrent à pied ou en camions civils. De nombreux civils pour la plupart en bicyclette ou à pied rentrent également dans les villes qu'ils avaient abandonnées au moment des bombardements ou de l'arrivée des troupes alliées. Il y a moins de convois militaires qu'il y a un mois ; mais au-delà de l'Elbe nous verrons des milliers de camions anglais transportant vers les lignes russes des femmes enfants et hommes russes. Il me semble y avoir beaucoup moins de camions revenant des lignes russes

À partir d'Hanovre le paysage change complètement. Déjà avant, le Pays était apparu moins riche, moins pittoresque et petit à petit nous arrivons dans cette grande plaine de Hanovre prolongée par cette plaine du Mecklenburg. Les routes deviennent de plus en plus mauvaises, elles sont mal pavées et en dos d'âne. Les champs de seigle succèdent au champ de pommes

de terre mais il y a surtout des petits bois de sapin ou des terres à moitié en friches. Le terrain est très sablonneux. Ce pays me rappelle tout à fait les Flandres belges du côté de Berlaan Les villages sont laids, les habitants désagréables d'aspect, beaucoup marchent pieds nus. Bref ! pays peu sympathique que je ne désirerai nullement revoir.

Les villes

les grandes villes n'existent plus, elles ont été littéralement écrasées par les bombardements alliés. On reste stupéfaits, je dirais même effrayés, devant ces amoncellements énormes de ruines. Comment pourra-t-on déblayer ces destructions ? Sur certaines anciennes ruines l'herbe a déjà poussé et dans un an on se promènera au centre de ces cités allemandes jadis si florissantes comme dans les ruines de nos abbayes du Moyen Âge, détruites sous la révolution française. Un cataclysme s'est abattu sur l'Allemagne, elle l'avait bien mérité et si nos alliés et nous-mêmes sommes assez sages nous pouvons avoir la paix pour 50 ou 75 ans mais saurons-nous rester unis entre nations alliées et adopter vis-à-vis de l'Allemagne vaincue une politique de démembrement et de transformation économique. Il faudrait enlever tout potentiel industriel et faire de l'Allemagne un pays agricole pas trop riche puisque le sol est assez pauvre mais ainsi moins dangereuse pour la paix... Mais je doute fort que l'unité de vues existe à ce sujet parmi les alliés et déjà on apprend que le parti social démocrate allemand renait et travaille pour éviter le démembrement. D'autre part il y a indiscutablement un certain tirage entre russes et anglo-saxons.

Nous nous sommes arrêtés à Cologne à huit heures du soir devant la célèbre cathédrale. Elle est debout mais meurtrie. Devant une statue équestre gît par terre une cuisse du cheval qui se dresse sur le piédestal d'une façon comique et ironique, car c'est tout ce qu'il reste de Cologne. C'est la ville qui me semble être la plus détruite parmi celles que nous avons traversées. Où sont les habitants ? quelques uns habitent dans des caravanes, d'autres sont entassés dans les banlieues et le plus grand nombre ont cherché refuge dans les campagnes où les petites villes non détruites à Lunenburg il y a 100 000 habitants au lieu de 36 000 avant la guerre... Mais il n'y a plus de nazis ! aucuns des nombreux Allemands questionnés n'a osé se déclarer pour le nazisme. Tous prétendent avoir toujours été hostiles au régime et pourtant il y a quelques semaines seulement toutes ces villes étaient pavoisées de croix gammées et tous les Allemands se saluaient le bras levé en hurlant : « Heil Hitler ! »

à Hanovre en nous cherchons en vain le Q.G. britannique. on nous dit aux Military government (Grand-Palais au dôme défoncé) que nous le trouverons à Braunschweig. A l'entrée et à la sortie, nous sommes salués impeccablement par des Schupos, non moins impeccablement vêtus en vert jaune.

Nous enquêtons au Général Hospital américain situé dans les bois à l'est de la ville mais sans succès ; aussi nous décidons de continuer notre voyage au moins jusqu'à l'Elbe et nous commençons à être inquiets sur la réussite de notre entreprise. Pourrons-nous franchir ce fleuve ? Nous traversons des bois d'assez piètre allure, dont les sous-bois sont brûlés, c'est l'habitude dans cette région de brûler périodiquement les taillis, probablement pour fertiliser le sol très pauvre.

A Daunenberg, au Milit. Government, on nous envoie pour le passage de l'Elbe vers une petite localité où siège un major anglais. Un collaborateur allemand en moto nous précède. Le Major anglais ne pourrait réellement pas nous donner un aussi bon « pass » que celui que je lui montre et il nous souhaite bon voyage mais la sentinelle anglaise ne se contente pas de notre bonne mine et nous ramène auprès du Major pour avoir confirmation de nos dires. Il revient et s'excuse beaucoup mais il a fait son « duty » avec tact et conscience. On bloque les Allemands sur les deux rives pour nous réserver le bac sur lequel nous embarquons aussitôt.

Maintenant nous arriverons à LUDWIGSLUST ce soir. On nous a bien recommandé de ne pas continuer la route tout droit car nous arriverions chez les Russes !

Le secteur est cependant bien calme. Quelques Américains galopent sur la rive droite de l'Elbe et c'est étrange de voir ces cavaliers venus du Far West pour se promener en conquérants dans le duché de MECKLEMBURG.

Brusquement, après un virage, nous voyons une barrière en bois fermant la route. C'est la limite de l'occupation américaine. Au-delà ce sont les Russes qui sont maîtres. Nous prenons à gauche, longeant le glidder Air Field , le displaced person Camp, D.P.C. à droite des Croix-Rouge sur des toits me font dire à Jean : "ce doit être là que nous trouverons Pierre ». Une émotion profonde m'étreint. J'ai hâte d'arriver et l'énervement augmente. Au fond de moi-même je me dis que mon frère est probablement reparti et appréhendant cette déception, je m'en réjouis cependant car ce serait un bon signe. Dans cette petite ville plate assez pauvre et peu animée, nous trouvons finalement l'hôpital de la 82e division aéroportée américaine. Nous y sommes assez mal reçus par un planton, qui nous conseille de voir le deuxième bureau du QG de la division. Les H.Q. sont installés dans le château du Duc de Mecklemburg, grande allure mais trop lourd pour notre goût équilibré. Contrôle des pass par le M.P. à l'entrée et ensuite à l'intérieur liberté absolue de circuler dans le château. Nous sommes très aimablement reçus par le Lt Miles ,trop heureux de parler français. Le LtCel G2 en second nous demande l'objet de notre venue et se retire pour étudier mon pass dans son bureau. Il appelle le Lt Miles, qui revient en s'excusant de devoir nous poser quelques questions. Ce moment critique est vite passé. Un pass spécial nous est remis pour nous permettre l'accès de tous les hôpitaux. Des chambres avec salons sont mises à notre disposition dans une maison particulière allemande et nous donnons rendez-vous au charmant et complaisant Lt Miles dans une heure.

Je note que nous avons trouvé les officiers d'E.M. à leur bureau après leur souper. Ils travaillent beaucoup.

Nous retournons à l'hôpital de la 82^e Div. où l' accueil est bien changé grâce à notre pass. Nous consultons les fiches. Aucune trace de passage de Pierre. On nous conseille d'aller voir à l'ambulance du Air Field, où sont passés un grand nombre de prisonniers en voie de rapatriement.

Dix minutes de voiture et nous arrivons dans un énorme hangar d'aviation, qui a en effet servi d'hôpital mais actuellement est complètement vide. Nouvelles consultations de fiches sans succès. Il y a bien nous dit un officier le D.P. Camp mais il doute qu'un Belge y soit encore. Nous commençons à être déçus et inquiets mais il faudra bien retrouver les traces du passage de notre cher Pierre.

Au moment où nous partons un soldat précise qu'il y a aussi un officier médecin américain qui dirige une infirmerie d'ex-prisonniers. Elle est située dans les bâtiments remarquables à notre arrivée à 21 heures, nous nous y précipitons et dans la cour nous apercevons quelques malheureux l'un, français ému de voir notre voiture venant de France, ne connaît pas Pierre Bouriez , mais nous emmène aussitôt chez le médecin français. Dans une chambre petite et modeste nous trouvons quelques malades couchés. L'un d'eux le Doct. Boucher-Pisany – Charentes Maritimes, a été lui-même interné Neuengamme et arrivé au camp de WÄBBELING le 15/3/45. Il est très fatigué ayant eu un travail énorme à fournir seul au début pour 1200 malades. La tâche étant presque terminée, il part demain. Il a connu Pierre qui a dû partir pour SCHWERIN ces jours derniers et se penchant vers Jean, il ajoute : « c'est là que nous évacuons les mourants ! ». Devant ma décision de partir immédiatement pour SCHWERIN ,il veut retrouver un des camarades ,qui ont spécialement connu Pierre. Celui-ci est vite appelé et me dit : « Pierre est à l'étage inférieur, chambre quatre » stupeur du médecin et grosse émotion. Le docteur se précipite pour aller voir mon frère avant que je ne le voie et j'ai seulement compris après les raisons de cette démarche. Il revient deux minutes

après me disant : « cela va bien, il est très fatigué mais il va » et bientôt je suis emmené dans une toute petite chambre de quatre mètres sur deux. Un pauvre vieillard en tenue de bagnard est assis sur le premier lit à gauche en entrant. Il a une tête énorme, les petits cheveux hirsutes, le teint vitreux, la peau abîmée par la souffrance. Je cherche du regard mon frère. Un autre malade gît sur son lit (c'est un pauvre russe bien malade) et un troisième me regarde fixement et ayant fait rapidement le tour de cette petite chambre, mon regard se repose sur cet homme vieux et méconnaissable. C'est cependant bien mon pauvre Pierre... Quelle émotion atroce et inoubliable. !

« C'est toi ! C'est toi ! c'est toi enfin ! » dit-il d'une voix basse et presque éteinte et lentement il se lève et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. « Tu vois me dit-il, ils m'ont eu jusqu'au trognon... les salauds » quelques larmes témoignent de l'émotion de mon pauvre vieux mais je n'ai pu discerner si son état de prostration cachait cependant une émotion intense et combien je voudrais le voir fondre en larmes. Comme j'épie ses moindres mouvements, ses moindres paroles pour tâcher de diagnostiquer ce qu'il reste d'intelligence j'allais dire d'humain dans cet être, qui aux yeux d'un inconnu ferait réellement figure d'un vieux gueux.

J'écris ceci maintenant que mon frère est redevenu normal comme ce qu'il était avant-guerre Je m'assied devant lui et l'embrasse de nouveau. Je voudrais qu'il comprenne toute mon affection et il me semble qu'il faut agir avec lui comme avec un tout petit enfant. Je lui parle lentement de maman, de ses soeurs, de ma femme et des enfants. Aucune réaction mais quand je dis être accompagné de Jean Francin il dit « c'est un chic type » et se tournant vers son camarade il ajoute : « c'est un qui n'a jamais retourné sa veste » « veux-tu le voir ? » lui dis-je, sur réponse affirmative j'invite Jean à rentrer et Pierre lui dit : « Bonjour Monsieur Francin, comment va Mme Francin et vos nombreux enfants ? » Cette phrase je la méditerai toute la nuit car c'est la seule preuve, mais c'en est une, qu'il a encore la mémoire et l'esprit...

Nous allons fumer une cigarette, me dit mon cher frère, en ton honneur, moi je ne fume plus, mais ce soir je vais en allumer une » je lui parle de Fournier , grâce à qui nous avons eu de ses nouvelles. Aucune réaction , sauf « je n'ai écrit à personne ». Comme il devait être mal, lui qui aimait tant écrire et écrivait tellement : quelques camarades prévenus de mon arrivée viennent maintenant dans la chambre notamment Chavannes. Est ce lui qui fut retiré parmi les cadavres par les Américains ? j'ai appris le lendemain qu'ayant eu connaissance de l'arrivée d'une voiture française, il descendit aussitôt dans la cour et grâce au permis de circuler il se précipita chez Pierre pour lui annoncer qu'une voiture 54 (indicatif de Meurthe-et-Moselle) appartenant à la SANAL avait dû emmener son frère. C'est ainsi que Pierre dû apprendre mon arrivée. Un prêtre soldat vient aussi congratuler Pierre c'est le Rev.P.Andrain 2 Impasse St Eustache Paris 1^{er} prisonnier de guerre sur la voie du retour mais qui s'arrêta pour aider les malheureux de WÄBBELING.

Pierre est visiblement le plus mal en point parmi tous ces malades, qui maintenant l'entourent avec amitié « est-ce que je ne rêve pas ? » dit-il à la cantonade « alors je crois que je vais enfin bien dormir cette nuit » et je l'aide à se coucher... Il n'est pas capable de remettre lui-même ses jambes sur son lit. « Bonsoir mon vieux lui dis-je maintenant je ne te quitte plus ». Je tâche de lui donner confiance car je crois deviner une appréhension une crainte terrible de se voir encore abandonné.

Il souffre certainement d'un complexe d'infériorité, de subordination. N'a-t-il pas été pendant deux années soumis dans les moindres gestes de sa vie aux ordres de ses géoliers brutaux ? Certes si je le pouvais je resterais auprès de lui, je sens que cela lui ferait du bien mais il faut préparer son départ et j'ai l'impression que cela n'ira pas tout seul. En sortant je confie mon affreuse émotion à Jean. J'avais tout prévu même d'apprendre la mort de Pierre mais jamais je n'avais pensé le trouver dans cet état. Aucun des déportés rentrés en France n'a cette mine

affreuse, cependant au premier abord il ne paraît pas si maigre à cause de l'oedème mais comme il est changé Jean me dit que de sa vie il n'a vu spectacle aussi pénible.

Nous avons donné rendez-vous au Lt Miles avec qui il s'agit de faire plus ample connaissance pour le gagner à notre cause. Est-ce l'émotion que je ne puis cacher, en tout cas il nous promet tout son concours pour demain matin ; il nous raconte des choses bien intéressantes sur les Russes que je relaterai plus loin

La nuit je ne dors pas tant le triste spectacle de mon cher frère me poursuit et je décide qu'à aucun prix maman ne peut le voir dans cet état. Comme je hais les boches, qui ont été les bourreaux de tous nos déportés mais combien je suis néanmoins heureux d'avoir persévéré pour venir malgré tout jusque LUDWIGLUST... Si je n'étais pas venu je pense réellement que notre cher Peter serait difficilement revenu

mercredi 30 mai

A sept heures Lt Miles vient nous chercher pour aller prendre le Breakfast au mess des officiers du QG de la 82e Airborne Division. Bien sustentés, nous organisons notre journée : Jean profitera des exercices de la division pour faire une balade en planeur, et il pourra du reste y faire des relations qui pourront être utiles car je pense que Pierre ne pourra être transportable qu'en avion. Ces exercices retardent du reste notre présentation au chef du Q. G. à l'après-midi. Nous allons revoir notre cher malade mais nous trouvons un vieux Clergyman !! En effet on a cherché à l'hôpital des vêtements pour remplacer l'affreuse défroque de bagnard. Il est revêtu d'une espèce de redingote noire, d'un pantalon également noir tombant sur ses souliers à la Charlot. Il n'a pas de bretelles, des souliers bas énormes et sans lacets, le tout complété par un calot rond noir. Bref quand mon frère me dit : « ils m'ont transformé ce matin en clergyman » je ne puis m'empêcher de sourire mais avec une certaine tristesse car les plus valides sont correctement habillés et il a du reste fallu ma présence pour que des camarades (le médecin je pense) cherchent et se préoccupent de rhabiller mon frère. Dans les camps de prisonniers politiques un égoïsme farouche semble avoir régné parmi la majorité des détenus. N'oublions pas qu'ils étaient mélangés aux droits communs. L'atmosphère atroce a fatalement déteint sur un grand nombre et la vue des milliers de cadavres a cuirassé les plus sensibles. Ce qui me semble si affreux était pour eux le spectacle quotidien. Pour les comprendre il faut songer à la lutte constante et terrible qu'ils ont dû soutenir pour leur propre vie. Le père ANDRAIN nous l'expliquait en ces termes : « à mon arrivée, je suis terrifié d'entendre le docteur BOUCHER. me dire : nous avons ici 1200 malades, il y en a 200 dont nous ne pouvons nous occuper, ils mourront demain ou après mais ce docteur dans son réalisme poignant avait raison. Il valait mieux concentrer tous nos maigres efforts pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être plutôt que de se disperser » les détenus aussitôt libérés se préoccupèrent , chacun pour soi, de se nourrir, de se vêtir. N'est-ce pas comme cela au régiment ? Mon pauvre frère trop faible, trop malade restât dans son costume de bagnard. J'ai cru au début qu'il avait été mal soigné dans cet hôpital mais il n'en fut rien d'après des notes qu'il a laissé lire à ma mère nous avons pu reconstituer à peu près son existence du 2 au 29 mai. Le 2 mai jour d'arrivée des Américains, il se précipite seul sur un train de ravitaillement et cache des vivres sous sa chemise de crainte d'être volé par les Russes. Il mange la nuit. N'est-ce pas tragique cette première nuit de liberté après tant de souffrances mais l'armée américaine se bat et ce n'est que le lendemain, qu'averti par un officier français en liaison avec une autre division américaine, que le QG de la 82e se préoccupera du Camp de WÄBBELING. Pierre sera de la corvée qui relèvera plus de 150 morts

il a dû souffrir beaucoup à cause des premiers repas car sa fiche médicale indique des doses d'opium assez fréquentes ; ensuite il a eu des fièvres (typhus) et le 22 mai la fiche accuse 41°

ensuite plus aucun renseignement et je le retrouve le 29 dans cette petite chambre d'isolement, il a dû y être transféré le 22. C'est probablement ce qui explique l'ignorance dans laquelle se trouvait le docteur BOUCHER au sujet de Pierre. Ce n'est qu'alors qu'il a eu un lit. Au début ils étaient 3 sur une paillasse

Bonne nourriture. Les rations américaines mais alimentation très surveillée au début. Pierre se plaignait d'avoir faim. Le lendemain de mon arrivée il eut un oeuf sur le plat. Il le savoura avec plaisir. Si il en avait demandé, il en aurait certainement eu ainsi que des oranges, des cigarettes... Dans la chambre du médecin on préparait des colis de linge pour ceux qui partaient. Il y avait profusion de denrées alimentaires en réserve, ceux qui pouvaient demander étaient servis, les autres aussi, mais moins bien..

Cet hôpital propre est assez bien construit et dirigé par une infirmière allemande. Elle a voulu me parler à ma sortie de la chambre de mon frère mais a dû comprendre à mon regard courroucé qu'il valait mieux me laisser tranquille et bien lui en a pris... Ce sont également des prisonniers allemands de guerre qui font le service !

Le docteur BOUCHER, à qui je ne le cache pas mon désappointement de voir mon frère relégué dans cette affreuse petite chambre, veut me prouver que Pierre n'est pas le plus mal loti et me fait visiter l'hôpital : affreux et triste spectacle, que je n'oublierai de toute ma vie. Ces pauvres hommes maigres au-delà de toute expression se promènent ou plutôt se traînent dans les corridors. Beaucoup semblent avoir une tête assez grosse, du moins elle est disproportionnée au reste du corps. J'en croise en chemise courte : deux batons (leurs jambes) supportent un corps d'enfant et une tête énorme. C'est poignant. Beaucoup sont couchés quatre, six, huit par chambre et toujours ces regards fixes, qui vous regardent sans vous voir. C'est hallucinant ! Et terrifiant et malgré moi j'ai hâte de sortir de cette ambiance. Dans la soirée je passerai devant le Camp de WÄBBERLING et je réalise assez bien ce que dût être la vision de cet horrible bagne et dans cet hôpital , où circulent encore des soldats allemands, l'ambiance est à peine changée et voilà ce qui pèse terriblement sur nos déportés. Ils ne sont réellement pas encore libérés ! Il eût fallu des infirmières belges ou françaises pour les soigner moralement surtout, border leurs couvertures (ils n'ont pas de draps de lit) mettre des fleurs dans leur chambre, bref ! leur redonner de jolies choses à regarder pour que petit à petit ils puissent redevenir humains et se sentir des hommes libres. Pourquoi cela ne s'est-il pas fait ? Je pense qu'il faut voir ce problème dans son ensemble. Il y avait tant de déportés dans tous les camps et de toutes races, les Belges et Français étaient noyés dans la masse, les intellectuels n'étaient pas repérables parmi tous ces mourants, qui avaient à peine un air humain et à WÄBBERLING au moment de l'arrivée des Américains, la guerre continuait. LUDWIGLUST fût un hôpital de première ligne organisé par la 82° division. Division de combattants durs pour eux mêmes comme pour les autres.

Après l'armistice, cette zone au-delà de l'Elbe était inaccessible à tous et pour cause. Quelques jours après mon voyage elle fut remise aux Russes, c'est pourquoi aucune mission de Croix-Rouge n'y fut admise même l'U.N.N.R.R.A. n'y est-elle pas représentée. Oui c'est bien moralement que mon pauvre frère souffrait surtout prostré à cause de cette fièvre probablement typhus il ne réagissait aucunement et le spectacle de ce Russe moribond ne devait pas le reconforter. Il était toujours dans l'ambiance du bagne et il ne pouvait pas remonter la pente dans des conditions aussi tragiques... Et malgré cela il avait conservé un moral magnifique avant d'être isolé. C'est encore le père Andrain qui me cita deux traits grâce auquel il découvrit Pierre. Une première fois au milieu de déportés, qui se plaignaient, le père Andrain entendit l'un d'entre eux murmurer. « Si ceux qui se plaignent avaient un peu plus de foi, ils seraient plus courageux » un autre soir Pierre dit à l'Aumonier : « pour pouvoir aller entendre votre messe demain matin, j'irai loger chez des camarades voisins de votre chambre mon père, car autrement je n'aurais pas la force demain matin de me traîner

depuis ma chambre jusqu'à la vôtre, c'est trop loin » . C'était évidemment avant sa grosse attaque de fièvre.

Je tâche de parler avec Pierre mais il répond à peine et cependant il écoute. On fait la liste de ceux qui vont partir. C'est lui qui fait ajouter un huitième nom. Il a conservé sa mémoire et je note ce fait avec joie. Il indique également les noms d'un déporté, dont on lui annonce la mort. « Il est mort ! dit-il, il est mort, » comme c'est affreux de l'entendre dire cela avec une voix creuse et tragique... « Il est mort ! » Répète-t-il et je pense à la famille de ce malheureux qui n'aura pas la consolation que j'aurais en mémoire si mon pauvre frère ne devait pas guérir ou qui sait, ne pas arriver « at home » il paraît si faible, si abattu !

Le capitaine EXTEGT, médecin américain responsable de l'hôpital, qui suit ma demande, ausculte Pierre, me dit aucune lésion au coeur ni aux poumons à l'auscultation mais grande très grande faiblesse due à la famine et au typhus qu'il a probablement eu.... Il estime qu'il n'est transportable qu'en avion et ne peut même pas faire le voyage jusque LÜNEBURG en voiture. Il faut donc que nous trouvions une solution auprès des Américains et il faudra à tout prix réussir. Quant à moi je suis décidé à rester ici jusqu'au jour où je pourrai emmener Pierre mais dès ce soir il logera ailleurs, soit dans la chambre du portugais Thomas Garçon ou même dans l'appartement que j'occupe. Sur ces entrefaites Jean revient enchanté de sa ballade en glider . Je n'ose rien promettre de définitif à notre malade mais tâche peut-être enfin de lui donner l'assurance formelle que je m'occupe de lui et le ferai partir aussi vite que possible

En vitesse nous allons au centre des D.P. = displaced persons » nous pénétrons dans un bureau où sont représentées toutes les nationalités. Un jeune major anglais (Maj. Bernay) chef du centre harangue tour à tour chacun en leur langue des Russes, des Allemands et puis s'adresse à nous en français. Il n' y a plus de Français ou belges et quand il en arrive, ce qui est assez rare, ils sont envoyés en camion à LÜNEBURG. Retour à nos chambres ou dans le calme je puis réfléchir à la tragique situation de mon pauvre frère et aux souffrances qu'il a endurées et c'est la détente après cette tension nerveuse de 24 heures. Jean tâche de me remonter mais je sens qu'il n'a pas grande confiance dans la possibilité d'un rétablissement même à longue échéance. Lunchéon au Mess.Garage pour réparation et essence. Visite au G 5 Military Government le major Seward ne sera là qu'à 14 h 15.

Nous allons nous incliner sur les 200 tombes des victimes des nazis. Le général commandant la 82e division après avoir visité le camp de WÄBBERLING ordonna au Bürgermeister de LUDWIGLUST de faire transporter 200 cadavres qui recevraient une sépulture individuelle dans l'Allée située devant le château du duc de MECKLENBURG , siège actuel du Q. G. américain. Les funérailles solennelles eurent lieu en présence de cinq officiers généraux allemands du XXIe groupe d'armées. Le Bürgermeister fut astreint à faire un discours de repentir et le général américain dit ensuite aux Allemands ce qu'il convenait. Toute la population allemande assista par ordre à cette émouvante cérémonie et c'est avec émotion que nous nous inclinons devant les 200 croix blanches qui recouvrent les dépouilles mortelles de ces malheureuses victimes de la haine et du sadisme allemand. Peut-être y a-t-il des Français, des Belges qui reposent ici ? . Jamais on ne connaîtra leur nom. Jamais leur famille ne connaîtront leur sort et je ne puis m'empêcher de penser qu'il s'en est fallu de peu que mon cher Pierre ne soit également parmi ces milliers de morts du camp de WÄBBERLING..

À 14 h 15 nous voyons le major SEWARD G 5 chef du Military government très bien disposé pour faciliter le retour en avion de Pierre, il me conseille de nous brancher avec un officier américain qui a en charge les pilotes du champ d'aviation. Nous filons le voir au D.P. du Camp. Celui-ci nous dit ne pas pouvoir demander à un pilote de transporter un passager. Il faut un ordre de G 1 nous retournons au H.Q. de la 82e airborne division qui nous renvoie à G 3 majors LEE Assist, celui-ci nous écoute attentivement, dit OK téléphone au champ d'aviation : le capitaine FRANCIN accompagnera le major BOURIEZ, déporté politique, jusque LÜNEBURG dans l'avion, qui fera le dernier exercice de planeurs. Il sera au terrain au

plus tard 16 heures. Il est 15 heures. Remerciements et retour en vitesse chez le G 5 pour l'établissement des « pass ». Nous bouclons la valise de Jean, prenons congé du Lt Miles, et filons à l'hôpital. Pierre est étendu sur son lit. Il est assoupi. Je lui dis aussi doucement que possible : « quand voudrais-tu partir ? » « quand je pourrai » dit-il « eh bien prépare-toi nous allons partir maintenant » sans réaction sans manifester aucunement, il se laisse emmener. Le père ANDRAIN me raconte un petit incident de la journée : Pierre avait été emmené déjeuner chez des camarades et le médecin qui désirait l'ausculter pour la deuxième ou troisième fois ne l'ayant pas trouvé dans sa chambre le fit chercher par l'infirmière major allemande, qui ne trouva rien de mieux que d'envoyer un soldat allemand à la recherche du malade. Ce dernier et ses camarades envoyant promener comme de juste ce sale boche, qui fut bien vite suivi d'une sentinelle américaine armée et c'est ainsi escorté qu'il dut réintégrer sa chambre d'isolement. Je n'ai pas obtenu et n'ai nullement l'intention de demander un bulletin de sortie de l'hôpital. J'appréhende de rencontrer ou le Dr américain où cette garce d'infirmière allemande, aussi je sens qu'il faut précipiter le mouvement d'autant plus que Pierre me dit : « je ne sais ce qu'ils ont tous à m'examiner et m'ausculter aujourd'hui » vraiment je suis inquiet que les autorités médicales ne veulent encore garder Pierre en quarantaine aussi je demande au père ANDRAIN et à Jean FRANCIN d'aider Pierre à sortir pendant que je vais vite mettre ma voiture en route devant une petite sortie qui nous empêchera de passer par la porte principale. Les camarades de mon frère, qui tous pensaient partir avant lui, seront stupéfaits de le voir partir aussi rapidement. Brefs adieux et en route avec les pauvres petits bagages : une petite boîte contient tous les trésors de mon frère qui veut absolument emporter sa défroque de forçat. Au moment d'embarquer nous tombons sur la sentinelle américaine, qui reconnaît Pierre avec qui dit-il il y a déjà eu des ennuis peut être dis-je mais maintenant laissez-le tranquille il y a pass du G3 et nous passons en voiture, nous sortons de l'enceinte, Ouf !! je respire déjà et vraiment nous avons kidnappé notre malade J'en aurai confirmation dans la soirée quand le médecin américain me dira : « je crains que votre frère ne puisse partir avant quelque temps » et moi de lui répondre : « il doit maintenant être arrivé à Bruxelles en avion spécial »... Sa tête !!!

À toute vitesse au terrain pour apprendre que nous sommes arrivés trop tard le dernier avion vient de décoller il est 15 h 50. Je dis à l'officier qui est Pierre, combien le ministère désire son retour et qu'un avion spécial l'attend à LÜNEBURG. Le capitaine téléphone depuis sa Jeep et dit O.K. un avion atterrit aussitôt aile contre aile de ma voiture et nous avons à peine eu le temps d'ouvrir la portière et de descendre Pierre qu'un aviateur ouvre la carlingue du zing et voyant notre malheureux clergyman, s'écrie « Oh ! poor chap ! » et lui tend les bras. Nous le hissons . Jean le suit avec les bagages et l'avion décolle avant que je n'ai même eu le temps de leur souhaiter bon voyage. Ma mission est accomplie et je suis à peu près certain maintenant que Pierre arrivera en Belgique vivant. J'espère bien les revoir dans quelques heures à LÜNEBURG où j'ai donné rendez-vous à Jean Francin au Military government. Mais auparavant je vais à SCHWERIN, où doivent exister paraît-il de nombreux hôpitaux(35) et où il doit y avoir des Français et des Belges. À 5 km au nord de LUDWIGLUST se trouve le Camp de WÄBBERLING. Ce camp semble avoir été ouvert le 15/02/45 pour y recevoir les détenus de NEUENGAMME et des commandos en dépendant. Le voyage pour arriver à Wäbberling fut atroce et pour beaucoup ce fut un dernier voyage car ils succombaient en cours de route. Pierre fit ce voyage dans un wagon contenant 150 hommes. Il est impossible d'imaginer les souffrances que ces malheureux durent subir pendant ces journées et ces nuits de ce cauchemaresque voyage. 4500 détenus séjournèrent à Wäbberling et furent occupés à la construction du camp. À la libération deux mois et demi après la première arrivée, 1200 seulement vivaient encore. 600 moururent du 2 au 29 mai et le docteur BOUCHER en me donnant ces renseignements, précisait qu'à son avis quelques centaines seulement des rescapés de Wäbberling pourraient vivre normalement. Le père Audrain qui m'accompagne me propose

de visiter le camp mais je refuse la vue de ce camp, ou mon frère et ses camarades ont tant souffert, me fait mal.

Le Camp est maintenant abandonné, mais on en a retiré que les cadavres et les détroques de tout genre jonchent encore le sol. Les baraquements ont l'air sinistre et construits en simples planche. Il ne devait pas constituer un bon abri contre les intempéries de cette affreuse pleine. L'endroit est triste. Des petits bois entourent le camp où pénètrent des voies ferrées dont certaines ne paraissent pas achevées et j'imagine trop bien quelle devait être la vie dans ce bagne nazi ; aucun espoir de s'en échapper .Des barbelés alentours de tous côtés et du reste tout autour, c'est cette pleine aride et dénuée de toute ressource ne pouvant permettre à un évadé de se nourrir.

Quand on voit ce camp séparé de la route par un simple barbelé comme du reste celui de NEUBREM où est mort dans des conditions atroces le colonel Paul DAUM, on ne peut douter que tous les Allemands passant sur ces grandes routes connaissaient parfaitement les atrocités des camps nazis.

Au Military Government de SCHWERIN reçu par un major anglais, j'apprends que tous les Français et Belges sont en voie de rapatriement grâce au concours des ambulancières françaises de LÜNEBURG Je demande à une de ces ambulancières de bien vouloir faire envoyer à Paris par avion la liste de tous ceux qui sont encore ici... Elle n'y avait pas pensé. Vu le Capt Guth français,. Mon job étant donc terminé, je repars à LUDWIGLUST où je retrouve le médecin américain un peu ennuyé. Il craint dit-il que mon frère ne puisse voyager actuellement même en avion. Grande est sa stupéfaction quand je lui dis : « mon frère est probablement arrivé à Bruxelles » Je suis bien content pour lui dit-il et j'ajoute moi aussi et malgré les critiques formulées à mon arrivée je le remercie du dévouement qu'il a prodigué à tous ces malheureux avec des moyens de fortune bien rudimentaires.

En vitesse j'embarque le père Andrain et un autre Abbé prisonnier de guerre. Avec un serment de coeur je dis au revoir à ceux qui restent. Je promets à Chavanne d'aller voir ses parents à ma rentrée en France et à tous de poster rapidement leurs lettres et surtout de les faire chercher par les services de LÜNEBURG très rapidement. Dans cette ville j'arrangerai tout pour que le rapatriement ait lieu le 2 / 6. Ce qui fut fait.

Nous filons, quittant sans regret Ludwiglust, morne petite ville où l'on se sent au bout du monde civilisé. Je pense que c'est la proximité de la zone russe et la crainte d'être appréhendé par ces Russes qui créent cette ambiance de malaise

Que penser des Russes ? Nous devions aller passer la soirée avec le Lt MILES chez des officiers russes mais bien entendus la découverte de mon pauvre frère a fait changer nos projets. Le Lt MILES dînant l'autre soir à un Q.G. russe, il fit la connaissance d'une charmante et ravissante jeune épouse d'un général. Elle-même était commandante et arborait une des plus belles décorations soviétiques. Elle l'avait obtenue pour avoir détruit un tank allemand au bazooka et pour avoir baïonné sept allemands de sa mignonne petite main et ce caractère sauvage et cruel détonnait avec l'aspect de cette jeune femme toute parfumée et coiffée comme une vraie petite parisienne.

Le Père ANDRAIN racontait qu'un soir il avait dû avec des camarades défendre une jeune française déportée contre les assauts brutaux d'un capitaine soviétique. Pour se dédommager cet officier, revolver au poing, s'empara des montres des quatre Français. Ces histoires de montres ,on en raconte par milliers et elles sont certainement vraies.

Un de mes employés, libéré par les Russes en Prusse orientale au mois de janvier 1945, fut embrigadé avec ses camarades dans l'armée russe et plus spécialement dans un escadron de remonte. Lui qui n'était jamais monté à cheval parcourut 1500 km conduisant quatre chevaux au galop à la fin de cette chevauchée.

Pendant ces cinq mois il ne reçut aucun ravitaillement ni pour les hommes ni pour les chevaux. Cette division vivait uniquement sur les ressources du pays. Les hommes allemands ont été déportés et toutes les femmes violées.

Les officiers russes que nous avons vus à Ludwiglust avaient l'air de sauvages et cependant ils ont certainement des stratèges de classe, une armée formidable qui a su résister aux Allemands grâce au nombre et au matériel américain sans doute mais avec une puissance insoupçonnée. Leurs industries sont parait-il très développées. Bref pour conclure, je rapporterai l'appréciation d'une dame qui a vécu longtemps en Russie et qui aime les Russes « tout ce qu'on vous raconte sur les Russes est vrai disait-elle c'est un pays immense qui compte des sauvages mongols et des ukrainiens policés, des savants moscovites avec toutes les gammes intermédiaires ».

Nous devons être vers 21 heures à LÛNEBURG et j'espère encore revoir Pierre ce soir car je suis anxieux de savoir comment il a supporté ce voyage en avion et de prendre toutes dispositions pour son rapatriement immédiat en Belgique. Une panne malencontreuse et mystérieuse immobilise ma voiture. Remorqué par un camion américain à 80 km/h je risque un accident à la grande joie des G I de la 82e airborne division. Ce sont de grands et sportifs enfants et j'échoue vers 21 h à la service company du 504^e PRCHT INF Regt de la 22e airborne division dans un château à BRANZIN. Compagnie commandée par le Capt Hall....

Je m'excuse de ce fameux contretemps auprès de mes deux passagers mais ils prennent ce retard avec beaucoup de philosophie car, après cinq années de captivité, ils ont la patience nécessaire.

Le Lt HALL se met en quatre pour me dépanner et le lendemain après une randonnée de 200 km pour visiter les parcs de récupération des véhicules de l'armée allemande, nous ramenons au cantonnement une 402 Peugeot ayant appartenu à un Strasbourgeois. À 13 heures les mécaniciens commencent le travail et à 17 heures le travail est terminé. Démontage du pont arrière et de l'arbre de transmission.(cette pièce était cassée) des deux voitures et échanges. Je suis prêt à repartir avec mon plein d'essence, vidange d'huile, batteries vérifiées, roues et pneus chargés. Ces Américains sont magnifiques dans le travail. Ils aiment leur métier travaillent vite et avec goût . Cela nous change de la nonchalance française.

D'autre part les officiers américains ne savent que faire pour rendre mon séjour chez eux agréable et confortable. C'est avec joie que quelques semaines plus tard j'ai pu recevoir chez moi à Nancy ces officiers qui m'avaient si bien reçu dans ce château allemand. Ce sont des roughs boys ces G I de la 82th Air.Div.

J'ai dormi avec deux officiers. Toute la nuit ils firent marcher la radio, fumèrent et dormirent fenêtres fermées et le lendemain ils étaient au travail de bon matin

31/5/45

Cette 82th Air.Div. A combattu en Afrique, en Sicile, en Normandie, en Belgique, dans les Ardennes, au passage du Rhin et à terminé la guerre après la traversée de l'Elbe et bien près de Berlin. Tous les soldats, le général le premier, sautent en parachute ou descendent en planeur. Tous y compris les services, les plantons d'E.M. descendent derrière l'ennemi et fournissent un effort presque toujours couronné de succès, car ce sont de magnifiques et braves combattants.

À 18 heures nous partons et arrivons à LUNEBURG à 20 heures. Après une visite longue et ennuyeuse chez le Town Major Anglais , je retrouve mon ami Jean, qui commençait à s'impatienter me croyant aux mains des Russes. Il m'apprend que Pierre est parti à 11 heures pour Bruxelles dans le premier avion de la journée. Il allait déjà mieux ce matin. Le voyage en avion de LUDWIGSLUST à LUNEBURG fut rapide. 20 minutes. Mon frère, qui depuis ne se

souvent nullement de ce voyage, fut assez bien quoique toujours très prostré. Au débarqué il fut installé sous une tente pendant les formalités. Il s'y endormit et se réveilla avec les paquets de cigarettes sur les genoux, touchante attention d'un Anglais apitoyé par sa pauvre mine. Après pas mal de pérégrinations Jean arriva finalement au centre de rapatriement.

Accueilli par des infirmières belges et françaises, Pierre recommença petit à petit à vivre, accepta un petit souper et fut couché. Aussitôt il s'endormit profondément... Il était enfin sorti de cette affreuse ambiance du bagne mais dans quel état ! Mr DESGAIN de la Croix-Rouge belge se refusa à le reconnaître et cependant il le connaissait très bien et il fallut que Pierre accuse sa parenté avec René LAVRY pour que Desgain se rende à l'évidence. Le lendemain jeudi 31/ 5/45 notre malade fût transporté au Air Field en ambulance et confié à un prisonnier de guerre belge : Albert MOREAU, 235 R.Hollande Flardinne, porteur du message que j'avais rédigé pour le Lt DECAMP de la direction de la Sûreté Belge à Bruxelles.

L'officier anglais, mis au courant de la qualité de Pierre, le fit embarquer en deux minutes dans le premier avion partant pour Bruxelles, où il a dû arriver vers 14 heures. Bien rassuré sur le sort de notre malade je vais voir le centre de rapatriement. Il paraît très bien organisé dans une ancienne caserne. Chaque nation a son bloc et au centre se trouve un hôpital administré par des Belges pour les plus malades.

Les ex détenus politiques ont la priorité pour le rapatriement et ne séjournent jamais plus de 24h. Tous les jours à midi un grand nombre d'avions décollent pour Paris et Bruxelles. Demain on fête le départ du millionième rapatrié même pas trois semaines après l'armistice. Ce rapatriement s'exécute avec une rapidité inespérée

Des infirmières belges, des conductrices françaises, des membres de la Croix-Rouge belge et médecins français travaillent tous ensemble et font de l'excellente besogne et l'ambiance est très accueillante. Ici les prisonniers se sentent libres et presque chez eux. Je prends contact avec monsieur DESGAIN. Assisté du Lt COPPEE, du Lt CALIFET, officier belge de liaison auprès des Anglais et avec le Lt Médecin français CAZALIS, médecin-chef de l'hôpital. Le voyage des deux prêtres prisonniers est prévu pour demain matin et j'obtiens la promesse formelle du Dr DESGAIN que le rapatriement des derniers prisonniers de LUDWIGSLUST se fera dans les trois jours afin d'éviter leur transfert à SCHWERIN. On ignore ici l'existence du centre de Ludwiglust et on est assez mal renseigné sur le camp de WÄBBELING. Ils se sont surtout occupés du Camp de Bergen-Belsen où se trouvait 50 000 déportés. D'autre part il y a toujours cette traversée de l'Elbe, qui complique les recherches. C'est pourquoi aucune mission officielle n'avait été là-bas.

À minuit nous nous couchons à l'hôtel Deutsche Haus, c'est le Visiting officer's Mess admirablement bien organisé grâce au sens du confort cher aux Anglais .

1 /6/45

5 h 20 départ nous prenons l'Autobahn jusque HAMBOURG où nous ne rentrons pas car nous sommes décidés de rentrer en Belgique le jour même.

BREME, ville très détruite, Breakfast dans un mess très chic. Panne de voiture. Nous mobilisons tous les mécaniciens d'un garage allemand. Ils sont très consciencieux et à 11 heures nous repartons sans payer et nous roulons rapidement jusque Cologne par Osnabrück

Toutes les grandes villes ne sont qu'amoncellement de ruines. Cela devient monotone de voir toujours des ruines et toujours des ruines. Les routes sont très fréquentées. Des caravanes de véhicules hétéroclites : chariots à chevaux, charrettes à bras, brouettes, vélos... C'est l'exode des allemands rentrant chez eux ou fuyant la zone russe. C'est bien pire que notre exode de 1940 mais celà ne nous inspire aucune pitié et dépassant à toute allure ces lamentables troupes, nous avons la joie de voir la race des seigneurs bien vaincus, du moins actuellement...

J'achète un journal allemand publié par les Anglais. Jean me reproche cette dépense somptuaire qui sera la seule de tout notre voyage ! Nous sommes toujours renseignés avec exactitude par les civils allemands. Questionnés par nous, ils se défendent tous d'être nazis ! Nous cassons une croûte sur le capot de la voiture dans les ruines de BOCHUM filant sur COLOGNE, cette ville super détruite. Nous y rencontrons le directeur de Saint-Gobain et faisons route ensemble jusque AIX-LA-CHAPELLE en passant par JULICH complètement écrasée par la bataille de 1944.

Collation chez un allemand qui dit n'être ni français ni allemand mais uniquement Saint-Gobain. C'est écoeurant et nous quittons cet homme d'argent sans regret

Il est une heure du matin et nous nous perdons au milieu des ruines d'Aix. L'étoile polaire nous permet de nous diriger vers l'ouest. Pouvait-on imaginer de se perdre complètement au centre d'une grande ville. C'est dire combien elle est détruite.

Nous arrivons bientôt à la frontière belge, traversons LIEGE, en pensant que maman ne sait encore rien du triste état de son fils et nous continuons sur NAMUR. Jean dort et je conduis en luttant terriblement contre le sommeil pendant les derniers kilomètres de cette longue étape de 800 km depuis ce matin.

Dernier contrôle à la traversée de la Meuse à Namur : c'est le contrôle du ravitaillement ! Nous échouons à la caserne des chasseurs et nous nous écroulons sur des couchettes dans un dortoir de soldats américains. Il est quatre heures et à sept heures nous nous retrouvons au lavoir avec deux braves nègres chantant swing. Difficulté de départ j'avais laissé les phares allumés et la batterie est à plat..

Nous arrivons à ROUX à 8 h 30. René me voit entrer et aussitôt Marcelle comprend à ma mine que cela ne va pas très bien mais je suis venu spécialement chercher ma soeur aînée pour qu'elle vienne juger avec moi si nous pouvons faire venir maman au chevet de notre pauvre malade .

Après un excellent breakfast dont nous avons grandement besoin, nous partons pour Bruxelles où nous prenons immédiatement contact avec le Lt DECAMP du S.R.A.. Il nous emmène 60 Rue Antoine BREARD nous retrouvons notre cher malade. Mais je suis agréablement surpris de le retrouver tout à fait transformé. L'œdème de la tête a complètement disparu. Rasé de près, les cheveux coupés, confortablement installé dans un bon lit, il est très ému en revoyant Marcelle. C'est bon signe. Mais évidemment au bout de quelques minutes il est fatigué de parler. C'est bien sûr un grand malade mais dont la guérison semble probable à plus ou moins longue échéance.

Et on nous raconte l'arrivée de Pierre à Bruxelles : le capt NICODEME, qui reçut ma lettre en l'absence du Lt DECAMP alla immédiatement chercher son ami qu'il ne reconnut pas du tout et il m'ajoutait n'être pas certain de pouvoir l'amener en vie à Bruxelles depuis tellement il semblait faible. Le voyage, quoique effectué couché, avait dû beaucoup le fatiguer. Ses amis installèrent Pierre dans une maison de la Sûreté, infirmerie, docteurs, coiffeur... et une très brave Clémence, excellente cuisinière, qui fit de biens bons petits plats pour notre frère.

D'accord avec Marcelle l'après-midi je vais chercher maman et Guidy à Liège. Je retrouve maman dans une église. Malheureusement nous n'arriverons à Bruxelles qu'à 21 heures et Pierre dort. L'entrevue de maman doit donc être remise au lendemain. Nous dînons chez DE COUMAN

3/6/45

Ce matin, Pierre a revêtu son uniforme de Major et a reçu sa maman. Heure émouvante qu'il a désirée pendant des années. Il reprend petit à petit la vie. Il est poursuivi par l'idée de manger. Comme il a dû avoir faim. ! Il veut toujours de l'air, du soleil, il en a été tellement privé dans les mines et les fleurs lui font tellement plaisir. Bientôt il ira beaucoup mieux grâce aux soins attentifs dont il est entouré.

Extraits du livre d'Emmanuel DEBRUYNE

« La guerre secrète des espions Belges 1940 – 1944 »

Editions RACINE 2008

Pages 146 à 149

Ce n'est qu'à l'arrivée du successeur de Vandermies, l'industriel Pierre Bouriez,, alias « Sabot », que cette filière trouvera sa pleine mesure, d'autant que Doyen essaie entre-temps de discréditer Vandermies et de récupérer ses connexions.

Le parachutage de Bouriez et de son radio, le 3 octobre 1941, entraîne la création du premier véritable service de liaisons de la Sûreté sur le continent. Bouriez est mandaté comme représentant officiel du gouvernement et reçoit de ce fait autorité sur les différentes organisations. L'objectif qui lui est assigné est de diriger depuis la France non occupée l'ensemble du courrier vers Lisbonne et d'organiser l'évasion des Belges vers l'Espagne. Il doit également soutenir les services existants en termes de financement et de liaisons radio. Vandermies confie à Sabot sa filière avant de repartir pour Londres. Dans un premier temps, Bouriez décide d'agir avec diplomatie vis-à-vis de Doyen, de plus en plus monté contre la Sûreté. En décembre 1941, Sabot peut déjà compter sur une liaison régulière avec Zéro et le groupe de Roubaix, ainsi qu'avec ses propres secteurs, qui deviendront des réseaux autonomes (principalement Jab. en Belgique et Delbo en France). Toutefois, les obstructions faites par Doyen entraînent une certaine confusion, notamment vis-à-vis de Luc. La trahison de Raymond Jamar, suivi de l'arrestation de Doyen par les Français, conduit la Sûreté à décider de retirer à ce dernier toute influence. La sûreté retient Doyen en Grande-Bretagne (où il est arrivé en avril 1942) et somme les réseaux de rompre avec Benoît pour continuer avec Sabot. Désormais, Sabot peut s'affirmer comme seul organisme de transmission à destination de la Sûreté, qui se trouve du même coup débarrassé de l'interférence des services de Vichy. Au mois d'août 1942, sept lignes convergent vers Sabot, charriant les courriers de Zéro, de Zéro-France, Luc, le Bravery, Jab et Delbo, bientôt de BB et de Pierre Artela et parfois même de Benoît et de Tégat. Quatre lignes partent de Sabot vers la péninsule ibérique : elles sont dirigées soit vers San Sebastian et de là vers Lisbonne via le nord du Portugal, soit (sans doute plus régulièrement) vers Barcelone. Une cinquième ligne aboutit au consulat américain de Lyon, Sabot peut également compter sur une liaison maritime entre Marseille et Lisbonne, la filière « Vinci ».

La Sûreté se rendant compte que Bouriez est épuisé et débordé par son travail, décide de mettre en place une nouvelle structure. William Ugeux, qui avait dirigé le service Zéro d'octobre 1941 à juin 1942, est déposé par avion dans le Massif central, dans la nuit du 23 au 24 août 1942. Il est mandaté par la Sûreté de l'État pour établir en France non occupée un poste de commandement chargé de superviser le travail des services belges, de centraliser leurs courriers, et de les transmettre en Grande-Bretagne. Le poste de commandement belge (PCB) empiète sur la mission de Sabot, ce que Bouriez supporte mal. La décision est finalement prise que Sabot garde la tutelle sur les réseaux qu'il a créés, mais que ses filières de transmission entrent désormais dans le cadre du PCB.

Ce dernier met aussi en place un ingénieux système pour le franchissement des Pyrénées. Ugeux et un de ses collaborateurs, Charles Schepens, ont repéré à Mendive une scierie désaffectée et reliée à l'Espagne par un téléphérique assurant le transport du bois. L'entreprise est rachetée, et ils se font livrer, depuis la Belgique, un câble de 13 km destinés à remettre en route la ligne téléphérique. Jusqu'en juillet 1943, la ligne permet de faire franchir d'un bond la frontière espagnole aux rapports convoyés par le PCB et à des évadés et, en faisant partiellement l'économie de passeurs parfois peu scrupuleux.

La fin de l'année 1942 constitue une rupture importante dans les lignes ibériques. En novembre, l'invasion de la zone non occupée désorganise les lignes vers l'Espagne, dont les points de départ se retrouvent désormais tous en territoire occupé. L'invasion supprime aussi la filière diplomatique américaine. C'est un coup dur pour le PCB. De plus, le personnel de l'antenne de Barcelone est arrêté et l'antenne de San Sebastian contrainte de cesser ses activités. Pour couronner le tout, l'opposition ne fait que croître entre Bouriez et Ugeux. En décembre 1942, suite à une série de dysfonctionnements de Sabot lors des mois précédents, causant d'importants retards et des pertes de courrier, Ugeux établi à Grenoble, décide d'organiser lui-même les transmissions, sans plus passer par Sabot. Ugeux vient aussi de perdre un de ses meilleurs groupes de passeurs espagnols. (Il s'agit du groupe Garcia, victime probablement de la trahison d'Adolphe Manet, qui mènera à quelques semaines plus tard à la capture de Bouriez)..... En fait la situation est plus critique encore qu'il n'y paraît : Sabot est infiltré par l'ennemi. **Un sous-officier belge du nom d'Adolphe Manet, alias « Adolphe de Toulouse », a pris en charge les liaisons vers l'Espagne. Au service de l'Abwehr, il provoque l'arrestation de Bouriez le 28 février 1943.** Une partie de Sabot continuera à opérer, mais sous obédience française. Les résidus de Sabot forment le service Reims, qui, notamment sous la direction de Georges Oreel, travaillera pour le BCRA français, par l'intermédiaire du réseau Gallia.

Page 166

un an plus tard, en mars 1942, Lepage peut enfin annoncer à Pierlot qu'il dispose de liaisons radio régulières avec la Belgique.... L'opérateur de Mill, assisté d'un second recruté sur le terrain, commence à émettre dès septembre 1941. Quelques jours plus tard, le premier opérateur destiné à Zéro est parachuté. Il lui faudra cependant plusieurs mois avant d'être activé, peu avant son arrestation. À la même époque, Bouriez est lui aussi parachuté avec un marconiste, Sabot étant censé assurer les communications radio des services belges dépourvus d'émetteurs.

Page 184

l'envoi massif de dollars à Sabot commence en août 1942. Son chef, Bouriez, doit en organiser le change. Étant donné la capacité d'absorption du marché, il demande à Lisbonne de ne pas lui envoyer plus que l'équivalent en dollars de 5 millions de francs. Par la suite, les opérations de change sont réalisées par les réseaux eux-mêmes, en général dans les cafés proches de la bourse de Bruxelles, où la vie spéculative continue malgré l'occupation. Toutefois ces opérations ne sont pas sans risque.

Page 189

en 1942, le principal intermédiaire dans le financement des réseaux devient Sabot. Bouriez se constitue une réserve de plusieurs millions de francs belges, mais rechigne à accorder des

réserves importantes aux services. L'objectif n'est pas de les mettre dans l'embarras, mais de restreindre leur marge de liberté financière pour mieux les contrôler. Au cours des derniers mois de 1942, la création du PCB conduit à une nouvelle répartition des tâches. Sabot n'alimente plus que les réseaux qui lui sont attachés, les autres dépendant désormais du PC B. Or les sommes fournies sont désormais insuffisantes. Il devient nécessaire de compléter l'acheminement par voie terrestre par une seconde méthode, les parachutages.

Page 211

Durant la première moitié de l'année 1942 les deux principaux dirigeants du réseau Luc – Marc sont à couteaux tirés : Sabot est invoqué pour arbitrer le différend, le Service n'ayant pas encore de communication directe avec Londres. Par la suite l'équipe dirigeante change complètement et se retrouve très soudée sous la direction de Marx Londot : dès lors les reproches envers Londres fusent dans une atmosphère de solidarité indignée

Parfois, ce mécanisme s'emballe et devient un véritable délire de la persécution. L'agent commence à éprouver une méfiance exacerbée par rapport à ses employeurs et à leurs envoyés, notamment s'il a dû faire face à de fortes crises, ou s'ils n'arrive plus à assumer des responsabilités trop écrasantes. C'est le cas fin 1942 de Pierre Bouriez, chef de Sabot, ce qui a pour conséquence de fortement dégrader ses relations avec Londres et le PC B.. Sabot se plaint effectivement à Londres qu'Ugeux, chef du PCB., ne cesse de le dénigrer et de l'accuser de tous les maux. Or, les rapports dressés par Ugeux à ce moment sont loin d'accabler Bouriez, mais constate simplement que celui-ci a de plus en plus de mal à faire face à sa tâche.

Page 214

Londres se fourvoie en voulant contraindre des agents qui demandent au contraire plus de compréhension et de soutien. C'est ce qu'exprime Bouriez, lorsqu'en pleine crise de confiance, il écrit : « si vous me conservez, vous devez me soutenir efficacement, ne plus jamais m'envoyer personne sauf des poulets (radios). Vous devez me faire aider énergiquement par l'Espagne et le Portugal. Vous devez agir, comprendre mes réactions, être psychologue, ce que vous n'avez jamais été. Vous devrez m'accorder les récompenses que je vous demanderai pour encourager ceux qui me font confiance. »

Page 216

La plupart des parachutés appelés à créer de toutes pièces un réseau ou à s'intégrer comme un marconiste dans une structure déjà constituée connaissent peu de heurts avec les hommes de terrain. Souvent, le nouvel arrivant, bien que formé à Londres, s'adapte davantage aux pratiques qu'il ne les modifie..... C'est une fois encore la question de la confiance, qui se pose notamment à Bouriez quelques semaines après l'arrivée d'Ugeux : « Vous ai-je donné satisfaction, ai-je accompli la mission que vous m'avez confiée ? je ne le sais plus, je suis complètement désorienté par vos changements, j'hésite et je manque d'assurance. » Naturellement, le temps ne fait rien à l'affaire ; plus il s'écoule, plus Londres semble loin, plus le parachutiste s'estompe au profit du résistant, et plus le risque de décalage, réel ou subjectif, s'accroît, au détriment de la confiance mutuelle

Page 218

Du fait des frustrations accumulées en pays occupés et de l'incompréhension dont ils se sentent victimes, certains s'empressent de ruer dans les brancards. Arrivé en avril 1942, le chef de Benoît est un des premiers à s'en prendre à la Sûreté, qu'ils ne pardonnent pas de lui avoir retiré sa confiance. Doyen écrit un long rapport accusant Londres (à l'inverse de

Lisbonne) de ne pas l'avoir soutenu, et d'avoir au contraire cherché à le torpiller par l'envoi de Vandermies puis de Bouriez.

Page 222

La dureté croissante de la répression conduit bon nombre d'agents à souhaiter assurer administrativement leurs arrières, ne fût-ce que pour leurs proches. Dès septembre 1942, Luc-Marc fait part à Londres du souci de nombreux agents de bénéficier d'une forme de reconnaissance, éventuellement semblable à celle des militaires belges de Grande-Bretagne. Dès le mois suivant, Sabot demande que des décorations soient attribuées aux agents méritants pour entretenir leur moral. La demande se veut d'autant plus pressante que l'octroi de la croix de guerre à Ugeux est, d'après Sabot, devenu de notoriété publique en France et en Belgique. Pour faire bonne mesure, d'autres agents recevront également la croix, 13 en juillet 1943 et 14 en décembre, régulièrement à titre posthume. La perspective d'une telle reconnaissance officielle est évoquée pour la première fois par le Gouvernement aux agents de terrain en septembre 1943

Page 322

La religion catholique peut aussi agir comme soutien du patriotisme belge..... Certains chrétiens considérant le martyr comme l'expression suprême de la foi vont revêtir leur engagement d'une très forte connotation religieuse, d'ailleurs facilitée par certaines représentations héritées de la première guerre mondiale, présentant le sacrifice patriotique selon le canevas de la Passion christique. Pierre Bouriez et Walthère Dewé en sont deux exemples frappants..William Ugeux dira du premier : « ce qu'il fait, il le fait parce qu'il croit que les principes chrétiens l'obligent à mourir victime du nazisme. »

Page 328

Il s'agit de refuser la victoire militaire temporaire d'un adversaire honni, mais aussi de dépasser l'écroulement d'un système corrompu ou à bout de souffle, qui n'a pas su assurer la défense du pays, et dont le gouvernement en exil (à qui la Sûreté est associée) incarne pour certains la survivance. Ce dualisme apparaît par exemple dans les reproches adressés à Londres par Bouriez, lorsque celui-ci voit Sabot supplanté par le PCB d'Ugeux, qu'il accuse d'être la créature politique d'un gouvernement conservateur, qui n'a de catholique que le nom.

Page 346

La participation à la résistance armée et au sabotage l'emporte souvent sur le renseignement dans les préférences en matière de guerre secrète..... Même parmi les dirigeants les plus efficaces, on rencontre des gens pour qui le renseignement n'a rien d'une vocation. Pierre Bouriez avoue en 1943 avoir « accepté ma mission avec courage bien qu'elle ne me plut pas par goût ».

Page 357

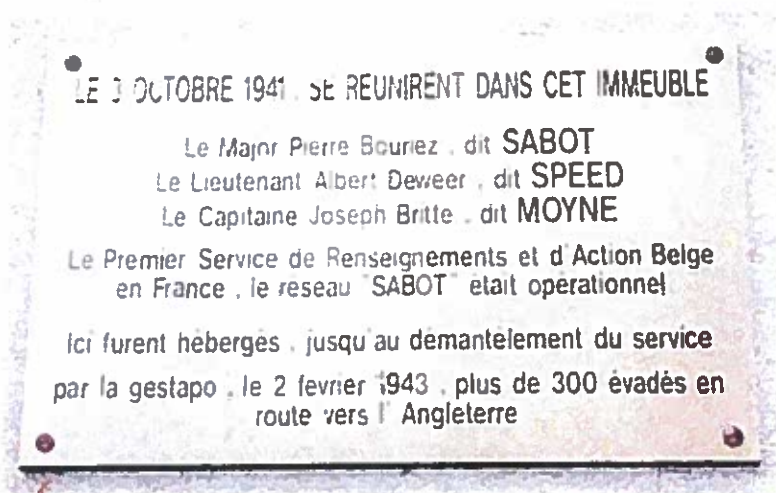
Les clandestins vivent plus que tout autre dans des conditions propices aux turbulences affectives..... Et bien entendu, une vie affective trop agitée est mal vue des camarades de résistance. Elle risque d'attirer malencontreusement l'attention, ou de détourner l'attention de l'agent concerné de sa tâche. Sans parler des risques, faibles mais existants, de se retrouver dans les bras d'un agent de l'ennemi et, à terme, entre les mains de l'ennemi lui-même. La perception de ces risques est encore gonflée par un imaginaire de l'espionnage imprégné de représentation associant sexualité et trahison, prostitution et collaboration. Ainsi Pierre Bouriez fait part à la Sûreté de ses réserves au sujet des escapades amoureuses d'un de ses homologues : « des femmes, se sont des sorties dans les bars et des cuites, des cuites ce sont

des confidences d'oreiller, ce sont des renseignements lâchés à des filles, qui ont l'habitude de l'escroquerie et sont pour la plupart obligées d'être des indicatrices de la police. » Un agent de Zéro-France est quant à lui écarté de Roubaix, ou on estime qu'il a la « la braguette facile ». Victor Werner, qui opère pour Sabot, remarque d'ailleurs que ce genre d'histoire semble particulièrement fréquent parmi les agents belges en France : dans un pays qui n'est pas le leur, dont ils maîtrisent la langue sans y subir un contrôle social « normal », beaucoup d'entre eux se laisseraient aller à pratiquer la « résistance horizontale ».

Si quelques-uns paraissent quelque peu grisés par le train de vie amoureux que permet la clandestinité, y compris parmi des hommes mariés pour qui la double vie de l'espion n'est pas très éloignée de celle de l'amant, d'autres se font un devoir de garder en la matière une discipline stricte et d'être attentif au parcours amoureux de leurs subordonnés. C'est le cas de Bouriez, qui cultive une austérité tout imprégnée de ses valeurs catholiques. Un de ses collaborateurs racontera que « Pierre « Sabot » était exigeant pour lui comme pour les autres. Sa règle de conduite, dans la clandestinité, était une existence presque monacale. Surtout, pas d'histoire de femmes, laissait-t-il tomber, c'est toujours à cause d'elles qu'on finit par être brûlé »..

Un réseau belge en zone libre

En passant par hasard par le quai Bellevue, j'ai découvert cette plaque fixée sur le mur d'une maison de la rue de la creche. J'ai fait alors quelques recherches sur ce réseau de résistants belges.



Dans cette maison se réunirent en 1941, les membres du réseau belge "Sabot" créé par la sécurité belge et Jacques Némery (Reims). Ce réseau était chargé sous la houlette de Pierre Bouriez (Sabot), chef des activités clandestines en zone libre, de faire passer les évadés par les Pyrénées. Pierre Bouriez fut arrêté à Montpellier. Le démantèlement du groupe et l'arrestation de Pierre Bouriez à Toulouse par la gestapo, se fit à cause d'Adolphe Manet (agent 313 de la police allemande) qui avait infiltré le réseau "Luc". Le 28 février 1943, sur les cendres du réseau "Sabot" est fondé le réseau "Reims".



La maison au n°3 de la rue de la creche près du quai Bellevue

00:00 Publié dans Seconde guerre mondiale | Lien permanent | Commentaires (3) | Envoyer cette note | Tags : évadés, reims

Commentaires

Il s'agit du N°3 de la rue Bellevue et non celle de la Crèche toute proche. Je me souviens dans ma "toute jeunesse" avoir connu la famille BRITTE et leur fille Brigitte chez qui nous allions jouer ... J'avais remarqué cette plaque mais ne connaissais pas cette histoire plus précise. Merci Martial !

Écrit par : thythy | 13.11.2010

merci pour tous ces souvenirs enfants des rues trois couronnes, des chalets, rue de la crèche, quai et rue Bellevue, nous écumions ce quartier. nous venions souvent nous asseoir sur les marches de cette maison, à cause de la plaque commémorative, pour nous c'étaient des héros la paix était là depuis peu mon Père, ayant fait le maquis de Trassanel dans les FFI, il m'en avait parlé.

Écrit par : LHEZ | 14.11.2010

Lorsque j'étais enfant, je prenais des cours de piano chez Suzy Bonnemaïson, qui demeurait rue des chalets. Pour m'y rendre je passais souvent devant cette maison rue Bellevue. Maman m'avait expliqué pourquoi il y avait cette plaque commémorative sur la façade. Notre famille ayant beaucoup souffert pendant ces années de guerre je comprenais très bien malgré mon jeune âge tout ce qui avait pu se passer dans cette maison. Encore aujourd'hui je pense à tous ceux et à toutes celles qui ont laissé leur liberté et leur vie pour que nous puissions vivre en paix.

Pierre Bouriez

Naissance : 27 janvier 1906 - Belgique

Origine sociale : liberal / cadre

Point de départ vers la France Libre : Métropole

Engagement dans la France Libre : Londres en mars 1941

Affectation : BCRA /

Grade atteint pendant la guerre : commandant

Le Livre d'or

Pierre Bouriez

"Il est convenu de suivre le chemin suivant : le courrier sera transporté de Roubaix à Lyon en passant par Paris et Chalon-sur-Saône. De Lyon, il passera soit à la valise diplomatique des USA (jusque fin 1941), soit à Montpellier, où la Sûreté disposera à partir d'octobre 1941 d'un délégué permanent en la personne de Pierre Bouriez (Sabot), qui se rendra quasi toutes les semaines à Lyon (31). A partir de fin 1941, le courrier est également évacué via La Haye Descartes, mais c'est le relais de Chalon-sur-Saône qui restera le plus important jusque juillet 1943. Arrêtons-nous y un instant.

"

delmax.free.fr 

Laurent Laloup le jeudi 01 novembre 2007

Pierre Bouriez

"Déjà, hélas, le ver est dans le fruit. Un traître, l'un des plus importants collaborateurs des polices d'occupation, a pris contact avec la périphérie du service «LUC». Adolphe Manet tient un café à Bruxelles, à la Chaussée d'Ixelles. Dès 1941, il offre ses services à la police allemande. Il en devient l'agent 313. Il fera des ravages pendant plusieurs années et ne sera arrêté qu'à la Libération et sera ensuite condamné à mort. Manet trahit pour de l'argent. Il organisera même une fausse ligne de départ vers la Grande Bretagne, pour laquelle il s'est fait verser des sommes considérables, sous prétexte de frais, par ceux à qui il a offert de les conduire jusqu'à Lisbonne et, qu'ensuite, il conduit à la Gestapo. C'est lui encore qui trahit à Toulouse Pierre Bouriez, chef du service «SABOT», responsable de la majeure partie des activités clandestines belges dans la France non occupée."

www.freebelgians.net ➤

Laurent Laloup le jeudi 01 novembre 2007

Pierre Bouriez

www.cegesoma.be ➤

Pierre Bouriez pieusement décédé le 29 septembre 1964 à l'âge de 58 ans.

Photos de Pierre Bouriez (alias 'Sabot') : 1964



"Pierre Bouriez : ° 1906 - Aangehouden op 28 februari 1943 te Toulouse , en bevrijd op 2 april 1945 door de Amerikanen . Heeft een genadeverzoek ingediend op het proces van Adolphe de Toulouse (juli 1948) die hem verraden had . Het genadeverzoek werd ingewilligd ."

www.praats.be ➤



Laurent Laloup le jeudi 01 novembre 2007



Image n° 93496 :

Pris au camp de l'Amitié fin août
Pierre Bouriez dit Sabot.

Tentative de reconstitution de l'historique des infiltrations d'agents en France de 1941 à 1945
(Parachutages, atterrissages et débarquements)

Tableau de l'historique des agents infiltrés en France de 1941 à 1945

DATE	DROP ZONE	PAYS	ORGANISATION	MISSION	TYPE d'OPERATION
13 février 1941	Saint-Chic, 6 km O Bugue (Dordogne), France	France	BCRA Maurice Duclos (CL) alias Saint-Jacques & radio John Muffelman		Maurice Duclos se fracture le péroné droit. Charles Deguy, Marcel Habout, Lucien Feltasse arrêtés suite trahison John Muffelman
14 mars	Quist Ever, 15 S O Vannes (Morbihan), France	France	lier CIA 5 para (Cpt G. Berge (CL), Lt J. Petit-Laurent, Sgt J. Forman, Sgt Joël Le Tac (CL), S. Co. J. Renault)	Savannah	Débarquer le bus de transport des pilotes du groupe KG 100 de la Luftwafe
20/03/1941	Proche Lampaul-Pouldalmézeau, 25 km N Brest, Finistère	France	Bateau à voiles, L'Emigrant déposé : Robert Alatars & Jean Le Roux Jean M'con et Danie Lomenach	Allah	Etablir premier réseau BCRA (Johnny) et communiquer informations sur les croiseurs Scharnhorst et Gneisenau.
3 octobre 1941	16 km S E Châtillon sur Indre, Indre, France	Belge	Service Secret Belge : Pierre Bouriez alias Sabot et radio Albert Deweer alias Speed	Sabot / Speed	RAF Sqn 138 Whitley (W/Cdr Knowles Remplacer Pierre Vandermies réseau Au
10 octobre 1941	Belemnas, 15 km N Bergerac, DZ Lagudal (Dordogne), France	GB, France	SUE F, 4 hommes (Jack B Hayes alias Corsican, Claude Marc Jumeau alias Robert alias Reporter, radio, Jean Ph. Le Harivel & Danie Turbenche)	Corsican	RAF Sqn 138 Whitley (P/Lt Jackson) Plaque commémorative
10 octobre 1941	Proche Neuvy-Pailloux, Indre, France		Passager????	Peor	RAF Sqn 138 Whitley (P/O Hockey)
13 octobre 1941	Fonsorbes 13 km S O Loudun, (Haute Garonne), France		BCRA Jean Forman & Radio René Peroux alias Cadavy	Wainmast	RAF Sqn 138 Whitley (P/Lt Murphy)
15 octobre 1941	Entre Aber Vrac'h & Aber Benot Proche Lannilis (Finistère)	France	BCRA Joël Le Tac (CL) alias Joe & radio Alan de Ke No tav alias Joe-W	Overcloud	

A Sa Majesté le Roi Léopold III,

Sire,

Après avoir fait la mobilisation et la campagne 1939/40 j'ai réussi à rejoindre la Grande Bretagne via l'Espagne, le Portugal et Gibraltar pour continuer l'effort de guerre aux côtés de nos Alliés Britanniques.

En 1941 j'ai été parachuté en territoire occupé pour assurer la liaison entre Londres et nos Services de Renseignements existants, créer de nouveaux Réseaux de Renseignements et monter un service de passages clandestins vers la Grande Bretagne via Espagne et Portugal.

Ces Services que j'ai dirigé sous le pseudonyme de SABOT ont assuré l'évacuation rapide du courrier des Services Belges de Renseignements vers la Sûreté Belge à Londres, ont fait passer jusqu'au début de 1943 plus de 2.000 Belges en Grande Bretagne ou au Congo et ont créé en Belgique et en France six réseaux de renseignements qui comprennent plus de 1.000 agents.

Fin Janvier 1943 mon activité se termina par mon arrestation due à la dénonciation d'un traître, actuellement arrêté.

Je suis fier, Sire, de vous faire savoir que ce travail magnifique fut le fait exclusif de tous mes collaborateurs depuis les plus grands jusqu'aux plus humbles. Je ne fis que la tête, tout l'HONNEUR et toute la GLOIRE revient à eux tous et surtout à ceux qui furent abattus par la Gestapo ou moururent dans les bagages. Ceux-ci ont fait généreusement le sacrifice de leur Vie pour la Belgique.

Après de 12 mois de cellule à Fresnes et Saint Gilles, j'ai connu pendant 20 mois les camps de concentration nazis, d'où je suis miraculeusement revenu en Juin 1945.

Aujourd'hui, jour de votre Fête Patronale, je veux vous dire que je n'ai pas failli au serment de Fidélité à votre Personne, prêté lors de ma nomination de sous lieutenant de réserve en 1936. Je reste et je demeurerai toujours fidèle à ce Serment.

Je vous présente, Sire, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués,

Le Chef des Services SABOT,
Breveté Parachutiste.

Major P. BOURIEZ
57, rue des Augustins
LIEGE.

Major de Réserve P. BOURIEZ.

DECISION NUMERO 71

Sur la proposition du Ministre des Forces Armées

Le PRESIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES CITE :

à L'ORDRE DE L'ARME E

BOURIEZ, Pierre, Major, de Nationalité Belge

"Résistant de valeur soutenu par un courage remarquable. Parachuté en France en Octobre 1941, a fondé et dirigé un important service de renseignements.- Délégué par l'Etat Major Allié de LONDRES pour prendre contact avec les différents réseaux belges en territoire occupé a assuré notamment avec succès l'évasion de nombreux patriotes et aviateurs.-

"Arrêté par l'ennemi en 1943 a soutenu sans faiblir les rigueurs et les tortures qui lui ont été infligées, ne livrant rien de l'activité de son service. A été un bel exemple dans la lutte menée contre l'opresseur."

Cette citation comporte l'attribution de la CROIX DE GUERRE AVEC PALME.-

Fait à PARIS le 27 Décembre 1947

signé : SCHUMAN

fd. Lucnet
4, Quai des Matériaux
Beyelle 2

Le 29 juin 1962

Monsieur Pierre Bouvies
1, Bld. de la Grande
Strasbourg

Monsieur Pierre,

Je vous présente mes respects et
vous prie d'avoir l'indulgence de ne pas
de venir vous importuner.

C'est avec une émotion qui il
m'est impossible de traduire comme j'aurais
pu le faire, que je viens vous faire
part de l'issue heureuse des démarches
que vous avez eu la grande bonté de faire
enfin que je sois mis en liberté.

J'ai été libéré ce mardi,
et vous adresse un grand merci très humble
si peu de chose en comparaison de ce que
vous avez eu la grandeur d'âme de faire
pour moi, non seulement en ce qui concer-
ne mon élargissement, mais le bonheur
que vous avez ainsi procuré à mes chers
vieux parents pour qui cet événement
correspond à une réurrection.

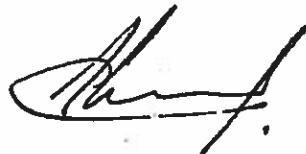
Je pense que la meilleure
façon de vous remercier pour tout cela

est de tenir intégralement les promesses
que je vous ai faites et d'être digne de
tout ce qui a été fait pour vous, par
un comportement exemplaire et par
le travail.

A ce propos, et ainsi que je
vous l'aurais écrit, j'ai déjà rencontré
Monsieur P. Achermann, et tout se
déroule donc exactement comme prévu.
Je pense que ma réadaptation
sera rapide du fait du travail de
préparation que je n'ai pu entreprendre
plus de longues années allant jusqu'à
sacrifier mes moindres loisirs.

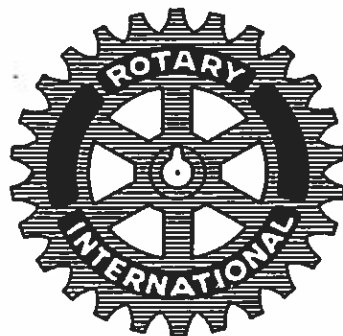
En ce qui concerne mon
Entente, comme prévu également, c'est
Monsieur le Substitut du Procureur
général, Monsieur A. Keeser qui est
mon Entente. J'ai également déjà
pris contact avec Monsieur Keeser.

Monsieur Pierre, c'est avec
un grand regret de ma conduite passée
si elle s'est et en ayant fait toute ma
conscience de ce que doit être l'avenir
que je vous demande encore de daigner
mes pardons, et de daigner agréer
l'expression de ma reconnaissance
respectueuse et aussi un grand, un
très grand merci.



PIERRE BOURIEZ

1906 - 1964





La mort, en frappant Pierre BOURIEZ, Past-Président Fondateur du Rotary-Club de Strasbourg-Nord, nous a tous profondément touchés et c'est pour dire l'affec-tueuse admiration de ses amis pour ce magnifique combat-tant, et pour ce caractère exceptionnel, que nous avons voulu rassembler les témoignages de quelques-uns de ses frères d'armes et de ses compagnons dans les œuvres de paix qu'il avait su mener à bien.

Ceux qui l'ont connu l'ont tous aimé, et s'ils trouvent dans ces quelques pages de nouvelles raisons d'admirer son courage et sa foi, nous aurons atteint le but que nous nous étions fixé en cherchant à perpétuer son souvenir.

LE ROTARY-CLUB
DE STRASBOURG-NORD

Allocution

prononcée par le R. P. TOULEMONDE S. J.

aux funérailles de Monsieur Pierre BOURIEZ,

le jeudi 1^{er} octobre 1964, en la Cathédrale de Strasbourg

Nous sommes réunis ici ce matin
pour rendre un dernier hommage à la dépouille mortelle
de Monsieur Pierre Bouriez
et prier pour le repos de son âme.
Devant la mort en effet et devant les Jugements de Dieu
il n'y a qu'une attitude qui vaille :
l'aveu de notre misère,
l'appel à Sa Miséricorde
et la Méditation de ces paroles de Jésus
que l'Evangile vient de nous rappeler
et qui sont, au creux même de notre détresse,
l'inébranlable fondement de notre Espérance :
« Je suis la Résurrection et la Vie.
« Celui qui croit en Moi, fût-il mort, vivra.
« Il ne mourra pas pour toujours. »

Mais, pour être chrétiens, nous n'en sommes pas moins hommes
et nous ne nous résignons pas si facilement
à voir partir ceux que nous aimons.
Nous éprouvons une étrange douceur à parler d'eux,
comme si c'était une façon de prolonger leur présence parmi nous
et, quand il nous est donné comme aujourd'hui
de le faire sous le regard de Dieu,

au cours du Saint Sacrifice de la Messe,
la douceur est plus grande encore,
parce que nous y voyons comme une consécration de leurs vertus
et une assurance divine de leur bonheur ...

N'attendez pas cependant de moi que je vous dise
ce qu'il fit pendant la guerre :
les risques qu'il courut en se faisant parachuter en France occupée,
les aviateurs qu'il achemina vers l'Espagne par centaines,
les prisonniers qu'il fit évader par milliers,
les renseignements qu'il transmet aux Alliés,
les tortures qu'il endura, lorsqu'il fut arrêté, puis déporté,
ni même le pardon qu'il accorda à celui qui l'avait dénoncé ...
Le seul éloge qui convienne dans la maison de Dieu,
c'est l'éloge de Dieu Lui-même.
Une autre voix, d'ailleurs plus qualifiée que la mienne,
vous dira tout cela, à l'issue de cette cérémonie,
avant que nous ne conduisions son corps à sa dernière demeure.

Mais je ne crois pas manquer
au respect qui est dû à la présence de Dieu,
ni à la volonté de silence
dans laquelle se renfermait délibérément cet être secret
sur tout ce qui le concernait,
en révélant ici-même que Pierre Bouriez croyait
que Dieu ne l'avait ramené miraculeusement des portes de la mort
que pour consacrer le reste de sa vie au service de ses frères.
De retour à Strasbourg,
renonçant à jouir d'un repos qu'il avait pourtant bien gagné
et de la gloire qui accourait vers lui du monde entier
à tire d'ailes,

renonçant même à la douceur de fonder un foyer,
il n'eut plus qu'une pensée : vivre pour les autres,
selon le commandement que Jésus nous a laissé :
« C'est à ceci qu'on vous reconnaîtra pour Mes disciples,
« si vous avez de la charité les uns pour les autres. »

Et c'est ce qui nous permet aujourd'hui
de parler de lui, malgré notre tristesse, d'un cœur apaisé,
parce que nous nous souvenons de la promesse de Jésus :
« Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les Miens,
« c'est à Moi que vous l'aurez fait. »

Amen.

Adieu à Pierre Bouriez

prononcé par Monsieur Paul M. G. LEVY

Président du Rotary-Club de Strasbourg

Directeur de l'Information au Conseil de l'Europe

Cathédrale de Strasbourg, le 1^{er} octobre 1964

Pierre, nous voici.

Nous, c'est-à-dire tes amis ou plutôt quelques-uns d'entre eux.

Nous sommes ici autour de toi comme soudés par l'amitié, cette vertu que tu avais portée si haut.

Nous sommes ici Belges groupés autour de notre Ambassadeur, Français rassemblés autour du Général Gouverneur Militaire et du Maire-Adjoint de Strasbourg... Pour la Belgique et pour la France que tu avais également aimées et servies. Belges de Strasbourg que tu avais présidés, résistants belges de France dont tu as été le chef.

Nous sommes ici Rotariens, c'est-à-dire voués à l'amitié.

Nous sommes ici tes camarades de combat, dont plusieurs, associés à ta lutte contre l'oppression ne t'ont rencontré qu'après la guerre, longtemps après avoir été tes obligés.

Ici sont tes camarades Français libres conduits par le Général NEUHAUSER, tes camarades des services secrets belges autour du Conseiller d'Etat Fernand LEPAGE, ton ancien condisciple, chef de la Sûreté belge de Londres pendant la guerre, et du Colonel GUÉRISSE, notre grand ami.

Nous sommes ici, tes camarades de lutte d'après-guerre. Car le pacifique que tu étais n'a jamais cessé de lutter... Contre le mal, contre la misère, contre le vice, contre tout ce qui était mauvais. Nous sommes ici témoins de quelques-unes de tes actions.

Car voilà bien, on l'a justement rappelé, le grand mystère que tu étais : nous nous découvrons en nous retrouvant autour de toi. Nous te savions bon et amical, nous te savions fraternel, mais nous ne mesurions pas l'immensité de ta famille : tu nous cachais ses dimensions vraies.

Demain des amis, des frères t'accueilleront sur le sol de ta patrie terrestre, de notre Belgique si proche, si présente ici grâce à des hommes comme toi.

Tu fus de ce petit groupe qui lors de l'effondrement de 1940 n'a *jamais* accepté la défaite. Avais-tu l'espoir de vaincre ? Là n'était pas l'important : tu avais la *certitude* de ne pouvoir t'incliner.

Prisonnier le 28 mai 1940, tu t'évades dès le 17 juin. Tu résistes avant qu'on parle de Résistance. Tu gagnes Paris. Tu cherches le chemin de la liberté. Ce chemin qui passe par Londres, alors capitale du monde libre. Ton acharnement, ton insistance triomphent de tous les obstacles. Ton ingéniosité, ta volonté de servir emportent l'admiration de tous. Là où de plus jeunes hésitent, tu ignores le danger...

J'ai eu hier le privilège de lire quelques pages de ton journal de guerre. A ton troisième saut d'entraînement de parachutiste, tu as écrit ceci qui te dépeint tout entier :

« Je jouis de l'efficacité avec laquelle nous allons accomplir notre devoir. Je ressens l'immense satisfaction d'avoir vaincu des difficultés terribles, mais d'avoir fait tout ce que j'avais accepté librement de faire. Quel bonheur ! Je pense à Maman qui aurait été si effrayée mais qui maintenant serait tellement heureuse d'avoir un fils qui a le brevet de parachutiste. »

Le 27 septembre 1941, le Ministre GUTT signe l'arrêté :

« Le lieutenant Bouriez Pierre Joseph Jules Marie Ghislain, né à Schaerbeek le 27 janvier 1906, a pour mission de coordonner l'activité de tous les services belges en France... »

Le 1^{er} octobre tu es nommé capitaine. Et tu es parachuté en territoire occupé...

Le travail commence. Ce travail ardent, immense, secret. Lorsque, au printemps 1942, je traverserai la France pour rallier Londres, je ne te verrai pas, mais partout, dans tout ton service c'est ton esprit qui inspire, qui anime. Je verrai cet ami Georges OREEL qu'en cet instant je ne peux séparer de toi... Georges, le Belge qui en 1944, pris par la Gestapo, se jettera sur les mitraillettes en criant « VIVE LA FRANCE! » Avec lui, avec tous les autres, ce sont 2.000 hommes que tu as arrachés à l'occupation nazie pour les rendre à la liberté, à la lutte à front découvert. 2.000 hommes dont 350 aviateurs! *Front découvert*, ce que ta franchise aimait et que la lutte clandestine t'interdisait. Toi, l'homme franc, ouvert, au rire clair, toi la joie de vivre, l'amour de la lumière, tu étais condamné au silence, au mensonge pieux, à la dissimulation, à l'obscurité, au nom d'emprunt : Pierre Sabot !

Et puis soudain, ce fut la trahison : le traître qui te vend pour 30 deniers! Le silence plus profond dans lequel tu t'enfonces pour mieux protéger tous ceux qui travaillaient avec toi. Arrêté le 28 janvier 1943, lendemain de ton anniversaire, tu es décidé à ne jamais parler. De la voiture de la Gestapo, tu te précipites, la tête la première, sur le sol. Mais l'épreuve n'est pas finie. La torture n'a pas raison de toi. Jamais tu ne parleras : des amis fuient le pays occupé, car ils savent que les âmes les plus fortes ne résistent pas à la technique du mal... Tu résistes!

Pendant un an à Fresnes, l'ennemi n'arrive pas à t'arracher un mot. Malgré le traître, il est impossible de te convaincre, de te démasquer, de te juger, de te reconnaître! Puis c'est Buchenwald, Porta, Ludwigslust: les bagnes pour non-condamnés!

Que retrouvera ton frère, alors qu'à plusieurs nous voulions être les premiers à t'arracher à la terre de servitude? Mais la mort nazie, elle, n'allait plus te lâcher.

Et pourtant de tout cela, Pierre, tu allais tirer une vengeance éclatante!

Une vengeance de chrétien! Une vengeance de civilisé! Tu témoigneras dans le procès de celui qui t'a vendu. Mais lorsque la justice aura été obtenue, tu complèteras ta vengeance en demandant sa grâce!

Tu exigeras le châtement des traîtres : que la Vérité soit connue, que la Justice soit faite... mais tu tendras la main aux ennemis d'hier.

Et quelle joie fut la tienne lorsque, voici quelques mois, tu fus à Londres avec tes frères d'armes. Avec quelle joie et quel enthousiasme tu nous dis l'accueil que t'avait justement réservé Sa Gracieuse Majesté la reine, l'auguste mère de l'actuelle souveraine du Royaume-Uni.

Au Camp de l'Amitié tu seras le premier à amener les jeunes Allemands à fraterniser avec les enfants de Résistants. Tu étendras ton action à tous ceux qui méritent d'être traités dans la dignité parce que ce sont des créatures faites à l'image de Dieu. L'enfance en particulier reçoit tes soins et tu refuses de connaître les étiquettes stupides et les divisions parasites.

A côté des enfants de tes amis, tu invites ceux qu'on rejette ailleurs. Tu leur rends confiance en l'homme. Des moniteurs deviennent tes amis, tes assistants. Tu les fais payer pour avoir l'honneur de servir les faibles et les déshérités.

Tu aimais la vie, Pierre. C'est pourquoi tu voulais que, pour tous, elle vaille la peine d'être vécue.

Tu aimais la Justice et la Vérité, mais tu pratiquais le vrai Pardon : celui qui n'est pas frelaté par un oubli hypocrite et volontaire, celui qui se pratique dans le souvenir : le souvenir sacré! Tu n'oubliais pas. Nous n'oublierons pas non plus.

Et nous ne t'oublierons pas.

Quelqu'un hier me disait « *Pourquoi ? Pourquoi faut-il que des hommes comme ceux-là disparaissent ?* » Je n'ai pu répondre qu'une chose : « *Peut-être justement parce qu'ils sont des hommes comme ceux-là !* » C'est la seule explication que nous puissions trouver devant toi aujourd'hui. Ici. Alors que tu vas rentrer au pays.

Tu laisses en France une armée d'amis et d'obligés, une armée de frères pour lesquels ton exemple est un reflet terrestre de cette lumière éternelle qu'ils ont demandée pour toi ce matin...

Historique du Réseau «Sabot»

par Ernest DUFER

Consul de Belgique

Chef-Adjoint du Réseau Sabot (Huc)

Past-Président du Rotary-Club de Montauban

A la demande de ses amis du Rotary de Strasbourg, je me suis décidé à écrire ce petit historique du Réseau « Sabot » en souvenir de mon chef Pierre BOURIEZ, en attendant de publier l'histoire complète du Réseau, une des épopées mémorables de la guerre menée par les « Soldats sans Uniforme ».

Jamais de son vivant, Pierre BOURIEZ n'aurait permis que fût publié un historique de son Réseau et qu'on parlât de ses mérites. Il était la modestie même et n'avait qu'un idéal: « Servir », idéal qui devait d'ailleurs le conduire au Rotary.

Le Réseau « Sabot », le plus important des cinq Réseaux belges de France fut organisé par Pierre BOURIEZ en septembre 1941, date de son parachutage en France. Il le baptisa de son pseudonyme sous lequel le Réseau devint célèbre.

En liaison directe avec la Sûreté belge de Londres dont il était l'homme de confiance, on lui avait assigné une triple mission :

- Liaison et centralisation des fonds avec les réseaux belges déjà établis en France;
- Service de renseignements, transmission du courrier;
- Passage des volontaires belges désireux de s'enrôler dans les Forces belges en Angleterre.

A ces différentes missions s'ajoutait également la liaison avec les F. F. C.

C'était là un vaste programme auquel Pierre BOURIEZ s'attela avec un dynamisme remarquable et une énergie farouche.

Ces missions le conduisaient dans toutes les régions de Belgique et de France, mais il établit naturellement son P. C. dans le Sud-Ouest, à Montpellier.

C'est ainsi que des agents « Sabot » se trouvaient partout en France : de Marseille à Lille, de Bayonne à Grenoble et en liaison souvent avec les réseaux français. Toutefois, un certain cloisonnement fut strictement observé entre les différents services, et seul Pierre BOURIEZ tenait tous les fils en main.

Les résultats de son activité furent éloquentes : près de 2.500 évadés, des renseignements militaires de grande valeur, le courrier clandestin entre la Belgique et Londres, etc...

Cette vaste organisation, qui englobait la Belgique, la France, l'Espagne et le Portugal, nécessitait évidemment des fonds importants qui furent sans réserve donnés à Pierre BOURIEZ par Londres.

Les centres d'évasion étaient établis à Montpellier, Perpignan, Carcassonne, Toulouse et surtout Montauban. C'est dans cette dernière ville que finalement fut centralisé le service de passage sous la direction de « Huc » ami de longue date de Pierre BOURIEZ.

Rapidement ce service prit une importance de plus en plus grande devant le nombre toujours croissant de militaires et de civils désireux de rejoindre les Forces Belges en Angleterre.

« Huc », établi depuis de longues années dans le Tarn-et-Garonne, trouva les concours les plus dévoués parmi les Autorités et la population. Différentes organisations furent ainsi créées à Montauban dans le cadre du « Réseau Sabot » : Œuvre des Enfants Belges, Centre de

Puylaroque, Camp des Travailleurs, Aumônerie des Evadés, etc... Toutes ces activités servaient de paravent. Le plus illustre des agents « Sabot » fut Monseigneur THÉAS, évêque de Montauban, à qui le Nonce avait confié la charge spirituelle des évadés et réfugiés belges en zone sud. Ce qui permit bien des contacts utiles. L'Etat-Major du Réseau fut finalement établi dans cette ville.

Le Réseau comptait une centaine d'agents et de nombreux correspondants. La plupart étaient Français, ayant rallié la cause de la Résistance sous le drapeau belge.

Pratiquement, l'Etat-Major était belge, mais la cheville ouvrière était un Français, Yvon KERMARREC, secrétaire du Haut-Commissariat à Montauban, secondé par une jeune montalbanaise, Yvonne ALLÈGRE.

L'activité du Réseau devait être élargie lorsque vint le 11 novembre 1942 et l'occupation de la zone sud. Alors commença la fin. En zone dite libre, Pierre BOURIEZ, recherché par la Gestapo de Bruxelles et de Paris, était en relative sécurité, mais ensuite sa liberté et l'existence même du Réseau furent menacées.

Personne n'aurait supposé que la trahison allait venir d'un compatriote, agent du Réseau à Toulouse. « Sabot » fut arrêté à Toulouse le 28 janvier 1943. Blessé en tentant de s'enfuir, il fut transféré à Paris à la prison de Fresnes.

Alerté par la police française, « Huc » put prendre différentes dispositions et envisager une réorganisation du Réseau transféré à Marseille. Mais à son tour il fut arrêté le 10 février avec sa secrétaire Yvonne ALLÈGRE. Cette courageuse montalbanaise de 20 ans détenait tous les secrets du Réseau.

Tous les évadés disséminés dans la région ont pu gagner l'Espagne. Une partie des archives furent sauvées par l'épouse de « Huc » qui s'occupa de la sécurité de certains agents avec lesquels elle resta en liaison.

Le Réseau fonctionna encore pendant quelques mois, mais en juin Yvon KERMARREC fut arrêté à la frontière espagnole.

A plusieurs reprises, Huc et Sabot eurent l'occasion de se rencontrer clandestinement à Fresnes, et de mettre minutieusement au point leur système de défense, ce qui leur sauva la vie. Ceci grâce aux renseignements transmis à Huc par son épouse, qui trouva le moyen de communiquer avec lui dans des conditions aussi courageuses qu'extravagantes.

Mais surtout le rayonnement de la personnalité de Pierre BOURIEZ impressionna la Gestapo et l'Abwehr.

Après avoir été traité au début avec une extrême brutalité, ses ennemis s'inclinèrent devant son patriotisme qu'il incarnait si noblement. Sa condamnation à mort exigée par la Gestapo de Bruxelles fut refusée par l'Abwehr.

Pour les Allemands, « Sabot » était devenu un ennemi respecté. Il partit pour les camps en janvier 1944.

Le Réseau « Sabot » avait vécu.

Quelques rescapés reprirent le flambeau du Réseau sous d'autres noms et la Résistance Belge en France continua jusqu'à la Libération.

En souvenir de cette lutte en commun fut fondée en 1945 l'Union de la Résistance Belge en France qui groupe aujourd'hui tous ceux, français et belges, qui luttèrent fraternellement en « Soldats sans Uniforme ».

Le Camp de l'Amitié

par Mademoiselle J. LOESCH

Administrateur de l'Association française
du Camp de l'Amitié

« Je vous conseille de bien dormir jusqu'à la zone russe à Marienborn. Avant d'arriver là, vous passez à Porta Westphalica, où j'ai vécu dans un camp de concentration sur la colline de l'autre côté de la gare. Nous étions utilisés pour creuser dans la colline une usine souterraine de fabrication de fusées volantes de guerre. »

Il s'agit là d'un extrait textuel de la lettre que Monsieur Pierre (c'est ainsi que les enfants l'appelaient) remit aux responsables du voyage à Berlin organisé à Pâques 1964 au profit des garçons et filles au-delà de 14 ans des Sections de Paris et d'Alsace du Camp de l'Amitié. Ce message de sa part devait expliquer aux enfants son absence pour raison de maladie.

Les enfants ne se doutaient pas que l'idée du Camp de l'Amitié avait pris naissance dans ce même camp de concentration, quand Monsieur Pierre subissait les atrocités infligées par ceux qui devaient donner le jour à la génération des jeunes Allemands accueillis au Camp de l'Amitié même.

C'est par un acte d'amour qu'il voulut effacer les traces indélébiles des sévices subis, et il imagina une alliance d'amitié entre les enfants de son pays natal (la Belgique), de son pays d'adoption (la France) et du pays ennemi (l'Allemagne), son seul désir étant de détruire dans les jeunes consciences tout ce qui y demeurerait de haine, de douleur, de rancune.

Dès 1947, Monsieur Pierre rassembla une centaine d'enfants d'ex-résistants et d'ex-déportés pour leur organiser des vacances dans des homes en Belgique.

Une circulaire historique du 19 juillet 1948 fait état d'un convoi de 375 enfants de Paris qui avaient quitté la gare du Nord après une cérémonie franco-belge présidée par le Comte de KERCHOVE de DENTERGHEM, représentant S. E. l'Ambassadeur de Belgique, et d'un autre convoi de 100 enfants de Lille salués à la gare par Monsieur le Consul Général de Belgique JOTTARD. Ces enfants étaient répartis dans des homes de l'Aide à l'Enfance du pays où ils séjournèrent pendant deux mois.

En 1949, de mêmes grands convois partirent pour la Belgique. Pendant cette période, Monsieur Pierre fit la connaissance de 4 garçons qui campaient à Duinbergen, et l'idée d'un camp sous tentes pour ces enfants était discutée.

A partir de 1950, l'organisation d'un tel camp sous tentes fut lancée et, avec l'aide de l'Armée belge pour le matériel, la tentative réussit.

1950 - Herenthals (Belgique)

1951 - Willerzie (Belgique)

1952 - Grundhof (Grand-Duché de Luxembourg).

Le 11 avril 1953, le Camp de l'Amitié reçut une existence légale sous forme d'une Association sans but lucratif (A. S. B. L.) belge.

Les camps s'organisaient chaque année à un autre endroit. A partir de 1952, des Italiens, des Allemands, des Polonais étaient accueillis au camp à côté des Français et des Belges. Monsieur Pierre avait à cette époque énormément de difficultés à faire admettre aux adultes l'accueil de jeunes Allemands au Camp de l'Amitié, alors que la jeunesse même n'en prenait aucun ombrage, au contraire. Les enfants d'Agen, par exemple, donnaient avec application des leçons de français aux Alle-

mands et Monsieur Pierre prenait un malin plaisir à entendre l'accent du Midi exprimé avec difficulté par les enfants d'Outre-Rhin.

- 1953 - Metzeral (France)
- 1954 - Han-sur-Lesse (Belgique)
- 1955 - Altenrath (Belgique)
- 1956 - Vogelsang (Allemagne)
- 1957 - Poulseur (Belgique)
- 1958 - Mutzig (France)

L'organisation des camps jusqu'en 1957 se modelait et se perfectionnait chaque année. Un malheureux relâchement se manifesta au camp de 1958 à Mutzig, camp qui fut un échec à tel point que Monsieur Pierre donna sa démission en septembre 1958 de l'A. S. B. L. belge « Le Camp de l'Amitié », après avoir comblé personnellement un déficit d'un million de francs.

Avant de donner cette démission, il créa Le Camp de l'Amitié français, association inscrite au registre du Tribunal Cantonal de Strasbourg en août 1958.

Sa démission à l'A. S. B. L. belge avait provoqué de nombreux changements et, en raison des perspectives d'amélioration, il reprit ses fonctions de Président en modifiant les statuts de l'Association belge en mai 1959.

Depuis cette date, les deux Associations belge et française s'occupent des enfants au courant de l'année et forment un même camp d'été en respectant la devise : « Un mois de bonheur, six mois de souvenir, cinq mois d'attente. »

- 1959 - Kautenbach (Grand-Duché de Luxembourg)
- 1960 - Kautenbach (Grand-Duché de Luxembourg)
- 1961 - Grandru (Belgique)
- 1962 - Dohan (Belgique)
- 1963 - Hour-sur-Lesse (Belgique)
- 1964 - Dohan (Belgique)

Malgré sa maladie, Monsieur Pierre avait tenu à aller à Agen pour assurer le convoi Agen - Paris - Dohan avec deux jours de voyage dans le train, puisqu'il a dû aller à Agen à partir de Strasbourg. Il est rentré à Strasbourg dans un état de grande fatigue. Cela ne l'a pas empêché de passer des week-ends supplémentaires au camp.

Il adorait se retrouver parmi « ses » gosses qu'il revoyait chaque année, grandis, changés, mais gardant leur immense confiance en lui. Il connaissait tous les prénoms. Il voulait se mettre à leur niveau en essayant de parler leur langage, ce qui donnait un argot un peu spécial.

Il a dû renoncer à faire le convoi du retour, mais malgré son état fiévreux des derniers jours du mois d'août, il était à la gare pour l'accueil des enfants. Et il s'est occupé spécialement d'un jeune cadre alsacien qui s'était fracturé la jambe au camp, en le faisant contrevisiter au Centre de Traumatologie et en l'accompagnant jusqu'à Wissembourg. C'était le 29 août 1964.

A peine 4 jours après la fin du camp, Monsieur Pierre a dû s'aliter. C'est pendant cette période de maladie, en septembre 1964, qu'il a eu le temps de feuilleter l'album de photos du voyage de Pâques 1964 à Berlin, confectionné par les enfants, photos qui devaient faire surgir le souvenir de la colline du camp de concentration, sous laquelle il a creusé en imaginant l'Amitié de tous les jeunes, l'Amitié qu'il a su créer dans ses Camps de l'Amitié jusqu'à la veille de sa mort et jusqu'à ses dernières forces.

UN HÉROS ET UN APOTRE NOUS A QUITTÉS



Nous avons été tous consternés en apprenant le décès de

Monsieur Pierre BOURIEZ

- Commissaire aux comptes de notre Société ;
- fils de Madame BOURIEZ, Administrateur honoraire ;
- et frère de notre Président du Conseil Monsieur André BOURIEZ ;
et de notre Administrateur Mademoiselle Marguerite BOURIEZ

Nous avons tous très bien connu Monsieur Pierre BOURIEZ. .

Les plus anciens se rappellent son stage passé à Ransart sous la Direction de notre regretté Patron Monsieur Achille DELHAIZE.

Les plus jeunes ne manqueront pas de se souvenir de sa dernière visite en nos bureaux en juillet de cette année.

Il nous est resté deux jours, à examiner notre comptabilité et son plus grand plaisir était de parler longuement et très amicalement avec tous nos chefs de service.

Il arrivait de parler de commerce et de comparer nos méthodes de travail avec celles qu'il employait à STRASBOURG où il dirigeait une affaire similaire de commerce d'alimentation à succursales multiples dénommée SADAL.

D'une égalité d'humeur incomparable, d'une bonté toute naturelle, il savait parler aux chefs de service, en leur faisant partager ses sentiments et ses vues.

Il n'avait pas besoin d'élever la voix pour imposer sa calme, mais combien attachante autorité. Monsieur Pierre BOURIEZ vivait intensément la vie du succursalisme.

Acheter — Vendre — Bien sûr

Mais surtout visiter les succursales. Aimer et se faire aimer des gérants.

Telle était sa vie professionnelle, si prenante, que toute la Société Louis Delhaize le pleure aujourd'hui.

Quant à son activité patriotique, nous ne pourrions dire mieux que les éloges funèbres prononcés le jeudi 1^{er} octobre, lors des funérailles grandioses, célébrées en la splendide Cathédrale de Strasbourg. Aussi, nous faisons paraître ci-après :

- l'allocution prononcée par le R. P. TOULEMONDE S. J.
- et l'éloge de Monsieur LEVY du Conseil de l'Europe.

Nous commencerons cependant par l'article paru dans " Le Soir " en date du 3 octobre 1964 et qui vous fera mieux connaître le grand disparu, qui toute sa vie a voulu cacher cette grandeur derrière une simplicité et une modestie propre à un ascète et à un Saint.

la proue de la RESISTANCE

PIERRE BOURIEZ,

celui qu'on appelait « SABOT »

★

**Lieutenant-colonel F. F. C., parachutiste,
chef de réseau, il avait « passé »
2.500 Belges pendant la guerre.**

une des dernières
photos de M. P. Bouriez
prise au « camp de
l'amitié »



Pierre Bouriez est mort, mardi, à Strasbourg. Il était né à Schaerbeek, le 27 janvier 1906. Il avait fondé et il dirigeait au chef-lieu de l'Alsace une grosse société commerciale. Mais ce n'est pas d'abord ni seulement dans le monde du négoce, à Strasbourg, à Paris, à Bruxelles, que sa disparition sera regrettée. Elle atteint et atteindra des milliers d'hommes, de jeunes gens et d'enfants auxquels il a donné le meilleur de lui-même.

L'été dernier, comme chaque été depuis quinze ans au moins, Pierre Bouriez a consacré ses soins, son temps et son argent à la jeunesse déshéritée du sort : sous la tente, 360 enfants et adolescents ont été réunis autour de lui, pour un mois, à son camp de l'Amitié.

Du 21 septembre 1941, date de son parachutage dans le Midi de la France, jusqu'au 28 janvier 1943, jour où il est tombé dans les mains de l'ennemi, à Toulouse, il a fait évader à travers les Pyrénées environ 2.500 Belges, y compris 350 pilotes, observateurs, mécaniciens, etc. de notre aéronautique militaire, qui sont allés rejoindre, grâce à lui, les Forces libres en Grande-Bretagne.

Ces deux faits dessinent l'homme. Ils le font deviner, plutôt. Car celui qu'on appelait « Sabot » — forme populaire et gouailleuse du mot sabotage — comme son réseau de guerre, était riche de cœur et de courage. Il l'a montré toute sa vie. Dans la paix comme dans la guerre, et jusqu'au dernier bout de l'univers concentrationnaire où la victoire alliée — sa victoire — l'atteignit, gisant, en proie au typhus. Elle ne le libéra pas. Il était toujours resté libre, dans son âme. Même sous les coups, à la prison de Fresnes. Même sous les coups, il n'a répondu que ce qu'il voulut à ses inquisiteurs.

Son pays peut se découvrir devant lui, dans la certitude de saluer un héros. La France qu'il aimait comme l'aimaient tous ses camarades de combat, de la même affection que le pays natal, avait reconnu sa générosité et son courage. Major A.R.A. de l'armée belge et lieutenant-colonel des Forces françaises combattantes, il portait sans ostentation, mais avec fierté, le double honneur de sa fidélité. En 1945, après son retour de Buchenwald et de Neuen-

gamme, ces rives de la mort, il concluait son rapport de fin de mission par les trois phrases que voici : « J'ai tenté de faire mon devoir comme j'ai pu, parce que je n'ai pas voulu capituler et que je ne pouvais pas accepter l'esclavage allemand. Mes deux patries, la France et la Belgique, sont maintenant libérées. C'est tout ce que je demandais ».

On lui a donné de surcroît des marques d'honneur : officier de la Légion d'honneur, Ordre de l'Empire britannique, commanderie de l'Ordre de la Couronne, les palmes de deux croix de guerre et d'autres distinctions encore. Ses pairs le choisirent pour diriger l'Union de la Résistance belge en France. Ses camarades parachutistes l'appelèrent à la succession du colonel Adelin Marissal, à la tête de leur fraternelle. Les Français libres du Bas-Rhin, sous l'égide du vainqueur de Bir-Hakeim, offrirent à ce citoyen belge la première place de leur association. Il remplit ces mandats et d'autres qui n'avaient rien à voir avec la guerre, telle la présidence du Rotary de Strasbourg-Nord, comme des devoirs de l'amitié.

L'amitié était sa vertu. Il en était rempli pour les hommes qu'il avait commandés ou accompagnés au combat et tout autant pour les enfants et les adolescents français, belges, suisses et allemands, appelés dans ses camps et choisis sans autre critère que celui de la souffrance.

Tout Sabot était dans le mouvement du cœur. Tout Sabot, avec ses coups de tête, son regard qui s'embaïait vite, derrière les lunettes, au souffle de la pitié, de l'admiration, de l'idéal et, quand il le fallait, de la plus noble colère. On l'entendit, en plein Conseil de guerre, à Bruxelles, éclater d'indignation pour une question insidieuse de la défense au procès de l'homme qui l'avait livré à l'ennemi. L'avocat se fâcha. Le président, M. Verheyden, qui avait connu les bagnes nazis, coupa court à l'orage ; puis, d'une voix paisible et amicale, il ramena le témoin à la compréhension du droit sacré de la défense. L'avocat d'« Adolphe de Toulouse » dut savoir plus tard que Sabot est allé demander la grâce du condamné. Il avait soif de la justice mais, celle-ci rendue et la vérité servie, il faisait

toute la place au pardon. Il le montra en étant l'un des premiers à réserver une part de ses bontés, côte à côte avec des enfants de ses camarades de guerre, à de petits Allemands. Il fit cela très tôt après la guerre. Telles étaient encore les plaies que certains murmurèrent. Ce ne fut pas toujours une œuvre facile que cette amitié.

Pierre Bouriez était passé d'un coup, sans transition, de la défaite de mai 1940 à la résistance, comme son camarade français, Jean du Nord, autre figure de proue et disparue des réseaux franco-belges.

Fait prisonnier, par l'effet de la capitulation du 28 mai 1940, le lieutenant Bouriez s'évade, le 17 juin, un jour avant l'appel du général de Gaulle. En juillet, son oncle, M. Delhaize, qui deviendra président de la Confédération des sociétés belges de France, le voit arriver à Paris. Jusqu'à la fin de l'année, Pierre cherche une voie d'évasion du côté de l'Atlantique, au départ de la Normandie et de la Bretagne. Il la trouvera, quelques mois plus tard, mais dans les rues de Marseille dont le nom commence à résonner dans la clandestinité. En avril, il franchit les Pyrénées, traverse l'Espagne, sans papiers, touche Lisbonne où la légation de Belgique l'embarque pour Gibraltar. De là, convoi pour Glasgow. Il arrive à Londres à la veille du 21 juillet 1941. Il n'y moisit pas.

En août, il est volontaire pour le retour. Il prend tout juste le temps de recevoir l'entraînement de parachutiste, des leçons de codage et d'autres techniques utiles dans la carrière d'agent secret. Le 21 septembre, par une nuit claire, en compagnie de son radio, le fidèle « Speed », dont les yeux rient toujours et dont l'accent fleure bon le terroir belge, il saute en parachute sur le Midi de la France.

Il a pour mission de créer en « zone non occupée » une centrale d'évacuation vers l'Espagne du courrier des réseaux belges de renseignement ; de monter aux abords des Pyrénées, avec les filières indispensables vers le nord, un service de passage d'hommes et, enfin, de faire parvenir aux réseaux belges de renseignements, des fonds envoyés de Londres par le gouvernement belge.

— qui à l'occasion s'appelle Muret, du nom du village toulousain cher à Vincent Auriol, ou à Dick — doit aussi organiser des secteurs de renseignement.

La tâche est lourde. Tout n'est pas à faire de rien, cependant. Des lignes belges existent déjà dans le Midi. La débrouillardise nationale conjuguée au système D français font que des attardés de l'exode de mai 1940 s'efforcent de jouer Vichy et de vaincre les Pyrénées. Tandis que, dans le nord et sur Paris, d'autres Belges, secondés par d'admirables et nombreux Français, étoffent déjà des réseaux ou ramifient des filières qui vont se connecter en partie aux services de Pierre Bouriez, celui-ci travaille de Marseille à Lyon et de Grenoble à Toulouse; il profite des relations et de l'expérience de militaires et de civils belges du Midi ainsi que de Français dévoués pour établir rapidement et efficacement la triple armature des services que Londres lui a demandé de bâtir et de coordonner.

La « zone nono » ne lui suffit pas. Il franchit la ligne de démarcation. Il jette, à Paris, les bases d'un secteur de renseignement qu'il confie au fils de l'aéronaute Gheude. Il descend le sud-ouest et prend Bordeaux comme centre d'un autre secteur. Ce dernier, repris sous le nom de « Delbo », que lui a donné Sabot, et développé par des Belges venus du réseau « Zéro », devient autonome. Il touche, au sud, Bayonne et, au nord, la Vendée. En 1943, après

une casse assez rude, il renaît de ses cendres sous le nom de « Phénix », grâce à une nouvelle relève; sous le commandement d'un Belge, parachuté après avoir été entraîné à des missions spéciales, il deviendra non seulement un remarquable outil du renseignement, mais aussi le centre des opérations aériennes: parachutages, poste clandestine, atterrissages.

* * *

Sabot est partout. Son quartier général est le plus souvent à Toulouse où l'hôtel de Paris voit passer les Belges par dizaines. Il est aussi à Montauban, à Lyon. A Grenoble, il a choisi pour lieutenant un officier de police anversois, Georges Oreel: pris par l'ennemi et ne voulant pas parler, Georges Oreel se jettera sur les mitraillettes de l'ennemi en criant: « Vive la France! » C'était un homme de Sabot.

Quand les Allemands envahissent la « zone non occupée », le 11 novembre 1942, Sabot est à la tête d'un réseau de huit secteurs dont cinq s'occupent du renseignement. Il assume personnellement la direction du secteur « Dick » ainsi que des services d'évacuation du courrier et de passage des hommes, sauf des aviateurs dont se charge le secteur « Nanson », ainsi appelé du nom de l'officier de l'Aéronautique belge qui en fut le chef.

La misérable trahison d'Adolphe M..., surnommé depuis lors « Adolphe de Toulouse », et de sa compagne, deux compatriotes que Sabot

avait traités avec une amitié trop confiante, mène ce dernier aux mains de la Gestapo, le lendemain même de son anniversaire. Il tente d'échapper, mais les policiers nazis le coincent et cognent dur... Ils savent le prix de l'homme.

Sabot restera un an à Fresnes, au secret. Il subira de multiples interrogatoires. Son âme est de granit. L'une de ses citations dit justement: « Arrêté par l'ennemi, en 1943, a soutenu sans faiblir les rigueurs et les tortures qui lui ont été infligées, ne livrant rien de l'activité de son service ». En janvier 1944, il est expédié au camp de Compiègne d'où, le même mois, un convoi l'emmène vers Buchenwald. Quelques mois plus tard, il est expédié au Kommando de Porta, dépendance du camp de Neuengamme. En avril 1945, avec ses compagnons, à raison de 160 hommes dans les wagons faits pour 40, Bouriez roule vers la mort, pendant deux jours. Il sera délivré, à bout de force, à Wobbe-llu, par la 82e division américaine, le 2 avril. Il ne pourra être ramené à Bruxelles que deux mois plus tard, en avion.

* * *

Ainsi finit l'odyssée de guerre de celui qu'on appelait Sabot. L'histoire n'en a pas été écrite. Ceci n'est plus déjà que l'image effacée d'un héros dont il faudrait pourtant que le pays garde la mémoire, comme la garde, dans leur cœur, ses amis.

J. F.

Allocution prononcée par le R. P. TOULEMONDE S. J., aux funérailles de Monsieur Pierre BOURIEZ, le Jeudi 1^{er} octobre 1964 en la Cathédrale de Strasbourg

Nous sommes réunis ici ce matin pour rendre un dernier hommage à la dépouille mortelle de Monsieur Pierre Bouriez et prier pour le repos de son âme. Devant la mort, en effet, et devant les Jugements de Dieu il n'y a qu'une attitude qui vaille: l'aveu de notre misère, l'appel à sa Miséricorde et la méditation de ces paroles de Jésus que l'Evangile vient de nous rappeler et qui sont l'inébranlable fondement de notre Espérance: « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en Moi, fût-il mort, vivra. Il ne mourra pas pour toujours ».

Mais, pour être chrétiens, nous n'en sommes pas moins hommes et nous ne nous résignons pas si facilement à voir partir ceux que nous aimons. Nous éprouvons une étrange douceur à parler d'eux, comme si c'était une façon de prolonger leur présence parmi nous et, quand il nous est donné comme aujourd'hui de le faire sous le regard de Dieu, au cours du Saint Sacrifice de la Messe, la douceur est plus grande encore, parce que nous y voyons comme une consécration de leurs vertus et une assurance divine de leur bonheur...

N'attendez pas cependant de moi que je vous dise ce qu'il fit pendant la guerre:

les risques qu'il courut en se faisant parachuter en France occupée,

les aviateurs qu'il achemina vers l'Espagne par centaines,

les prisonniers qu'il fit évader par milliers,

les renseignements qu'il transmit aux Alliés,

les tortures qu'il endura, lorsqu'il fut arrêté, puis déporté,

ni même le pardon qu'il accorda à celui qui l'avait dénoncé...

Le seul éloge qui convienne dans la maison de Dieu, c'est l'éloge de Dieu lui-même.

Une autre voix, d'ailleurs, plus qualifiée que la mienne, vous dira tout cela, à l'issue de cette cérémonie, avant que nous ne conduisions son corps à sa dernière demeure.

Mais je ne crois pas manquer au respect qui est dû à la présence de Dieu, ni à la volonté de silence dans laquelle se renfermait délibérément cet être secret sur tout ce qui le concernait, en révélant ici-même que Pierre Bouriez croyait que Dieu ne l'avait ramené miraculeusement des portes de la mort que pour consacrer le reste de sa vie au service de ses frères. De retour à Strasbourg, renonçant à jouir d'un repos qu'il avait pourtant bien gagné et de la gloire qui accourait vers lui du monde entier à tire d'ailes, renonçant même à la douceur de fonder un foyer, il n'eut plus qu'une pensée: vivre pour les autres, selon le commandement que Jésus nous a laissé: c'est à ceci qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous avez de la charité les uns pour les autres ».

Et c'est ce qui nous permet aujourd'hui de parler de lui, malgré notre tristesse, d'un cœur apaisé, parce que nous nous souvenons de la promesse de Jésus:

« Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que l'aurez fait ».

AMEN.

Adieu à Pierre BOURIEZ, Cathédrale de Strasbourg le 1 octobre 1964

Pierre, nous voici.

Nous, c'est-à-dire tes amis ou plutôt quelques-uns d'entre-eux.

Nous sommes ici autour de toi comme soudés par l'amitié, cette vertu que tu avais portée si haut.

Nous sommes ici Belges groupés autour de notre Ambassadeur, Français rassemblés autour du Général Gouverneur Militaire et du Maire-Adjoint de Strasbourg... Pour la Belgique et pour la France que tu avais également aimées et servies. Belges de Strasbourg que tu avais présidés, résistants belges de France dont tu as été le chef.

Nous sommes ici Rotariens, c'est-à-dire voués à l'amitié.

Nous sommes ici tes camarades de combat, dont plusieurs, associés à ta lutte contre l'oppression ne t'ont rencontré qu'après la guerre, longtemps après avoir été tes obligés.

Ici sont tes camarades Français libres conduits par le Général Neuhauser, tes camarades des services secrets belges autour du Conseiller d'Etat Fernand Lepage ton ancien condisciple, Chef de la Sûreté belge de Londres pendant la guerre, et du Général Guérisse notre grand ami.

Nous sommes ici, tes camarades de lutte d'après-guerre. Car le pacifique que tu étais n'a jamais cessé de lutter... Contre le mal, contre la misère, contre le vice, contre tout ce qui était mauvais. Nous sommes ici témoins de quelques-unes de tes actions.

Car voilà bien, on l'a justement rappelé, le grand mystère que tu étais : nous nous découvrons en nous retrouvant autour de toi. Nous te savions bon et amical, nous te savions fraternel, mais nous ne mesurions pas l'immensité de ta famille : tu nous cachais ses dimensions vraies.

Demain des amis, des frères t'accueilleront sur le sol de ta patrie terrestre, de notre Belgique si proche, si présente ici grâce à des hommes comme toi.

Tu fus de ce petit groupe qui à l'effondrement de 1940 n'a jamais accepté la défaite. Avais-tu l'espoir de vaincre ? Là n'était pas l'important : tu avais la certitude de ne pouvoir t'incliner.

Prisonnier le 28 mai 1940, tu t'évades dès le 17 juin. Tu résistes avant qu'on parle de Résistance. Tu gagnes Paris. Tu cherches le chemin de la liberté. Ce chemin qui passe par Londres, alors capitale du monde libre. Ton acharnement, ton insistance triomphent de tous les obstacles. Ton ingéniosité, ta volonté de servir emportent l'admiration de tous. Là où de plus jeunes hésitent, tu ignores le danger...

J'ai eu hier le privilège de lire quelques pages de ton journal de guerre. A ton troisième saut d'entraînement de parachutiste tu as écrit ceci qui te dépeint tout entier :

« Je jouis de l'efficacité avec laquelle nous allons accomplir notre devoir. Je ressens l'immense satisfaction d'avoir vaincu des difficultés terribles mais d'avoir fait tout ce que j'avais accepté librement de faire. Quel bonheur ! Je pense à Maman qui aurait été si effrayée mais qui maintenant serait tellement heureuse d'avoir un fils qui a le brevet de parachutiste. »

Le 27 septembre 1941, le Ministre Gutt signe l'arrêté :

« Le lieutenant Bouriez Pierre Joseph Jules Marie Ghislain né à Schaerbeek le 27 janvier 1906 a pour mission de coordonner l'activité de tous les services belges en France... »

Le 1er octobre tu es nommé capitaine. Et tu es parachuté en territoire occupé..

Le travail commence. Ce travail ardent, immense, secret. Lorsque, au printemps 1942 je traverserai la France pour rallier Londres, je ne te verrai pas, mais partout, dans tout ton service c'est ton esprit qui inspire, qui anime. Je verrai cet ami Georges Coreel qu'en cet instant je ne peux séparer de toi... Georges, le Belge qui en 1944, pris par la Gestapo se jettera sur les mitraillettes en criant « VIVE LA FRANCE » ! Avec lui, avec tous les autres ce sont 2.000 hommes que tu as arrachés à l'occupation nazie pour les rendre à la liberté, à la lutte à front découvert 2.000 hommes dont 350 aviateurs ! Front découvert, ce que ta franchise aimait et que la lutte clandestine t'interdisait. Toi, l'homme franc, ouvert, au rire clair, toi la joie de vivre, l'amour de la lumière, tu étais condamné au silence, au mensonge pieux, à la dissimulation, à l'obscurité, au nom d'emprunt : Pierre Sabot !

Et puis soudain, ce fut la trahison : le traître qui te vend pour 30 deniers ! Le silence le plus profond dans lequel tu t'enfonces pour mieux protéger tous ceux qui travaillaient avec toi. Arrêté le 28 janvier 1943, lendemain de ton anniversaire, tu es décidé à ne jamais parler. De la voiture de la Gestapo, tu te précipites la tête la première sur le sol. Mais l'épreuve n'est pas finie. La torture n'a pas raison de toi. Jamais tu ne parleras : des amis fuient le pays occupé car ils savent que les âmes les plus fortes ne résistent pas à la technique du mal... Tu résistes !

Pendant un an à Fresnes, l'ennemi n'arrive pas à t'arracher un mot. Malgré le traître, il est impossible de te convaincre, de te démasquer, de te juger. de te reconnaître ! Puis s'est Buchenwald, Porta, Ludwigslust : les bagnes pour non-condamnés !

Que retrouvera ton frère alors qu'à plusieurs nous voulions être les premiers à t'arracher à la terre de servitude ? Mais la mort nazie elle n'allait plus te lâcher.

Et pourtant de tout cela, Pierre, tu allais tirer une vengeance éclatante !

Une vengeance de Chrétien ! Une vengeance de civilisé ! Tu témoigneras dans le procès de celui qui t'a vendu. Mais lorsque la justice aura été obtenue, tu complèteras ta vengeance en demandant sa grâce !

Tu exigeras le châtement des traîtres : que la Vérité soit connue, que la Justice soit faite... mais tu tendras la main aux ennemis d'hier.

Et quelle joie fut la tienne lorsque, voici quelques mois tu fus à Londres avec tes frères d'armes. Avec quelle joie et quel enthousiasme tu nous dis l'accueil que t'avait justement réservé sa Gracieuse Majesté la reine, l'auguste mère de l'actuelle souveraine du Royaume-Uni.

Au Camp de l'Amitié tu seras le premier à amener les jeunes Allemands à fraterniser avec les enfants des Résistants. Tu étendras ton action à tous ceux qui méritent d'être traités dans la dignité parce que ce sont des créatures faites à l'image de Dieu. L'enfance en particulier reçoit tes soins et tu refuses de connaître les étiquettes stupides et les divisions parasites.

A côté des enfants de tes amis, tu invites ceux qu'on rejette ailleurs. Tu leur rends confiance en l'homme. Des moniteurs deviennent tes amis, tes assistants ; tu les fait payer pour avoir l'honneur de servir les faibles et les déshérités.

Tu aimais la vie, Pierre. C'est pourquoi tu voulais que, pour tous, elle vaille la peine d'être vécue.

Tu aimais la Justice et la Vérité, mais tu pratiquais le vrai Pardon : celui qui n'est pas frelaté par un oubli hypocrite et volontaire, celui qui se pratique dans le souvenir : le souvenir sacré ! Tu n'oubliais pas. Nous n'oublierons pas non plus.

Et nous ne t'oublierons pas.

Quelqu'un hier me disait « Pourquoi ? Pourquoi faut-il que des hommes comme ceux-là disparaissent ? » Je n'ai pu répondre qu'une chose : « Peut-être justement parce qu'ils sont des hommes comme ceux-là ! » C'est la seule explication que nous puissions trouver devant toi aujourd'hui, ici, alors que tu vas rentrer au pays.

Tu laisses en France une armée d'amis et d'obligés, une armée de frères pour lesquels ton exemple est un reflet terrestre de cette lumière éternelle qu'ils ont demandé pour toi ce matin...

Au Conseil d'Administration et au Personnel de la S.A. Louis Delhaize, Ransart (Belgique)

Mesdames, Messieurs,

Ma famille et moi-même avons été très touchés par les marques de sympathie que vous nous avez témoignées à l'occasion du décès de mon frère, nous vous en remercions très vivement ainsi que pour l'envoi des belles couronnes déposées sur la tombe de notre cher disparu.

Pierre avait beaucoup d'amis, nous l'avons constaté, et c'est un grand réconfort pour nous tous.

En vous assurant de notre reconnaissance, nous vous adressons l'expression de nos sentiments distingués.

André BOURIEZ

NECROLOGIE

Pierre Bouriez

Un grand résistant n'est plus

A la cathédrale de Strasbourg ont lieu, ce jeudi, les obsèques de M. Pierre Bourier, directeur de sociétés commerciales, président de l'Union de la résistance belge en France et de la Fraternelle belge des parachutistes.

M. Bourier jouissait d'une haute estime par le rôle qu'il jouait dans le commerce et l'économie de l'Alsace, par son prestigieux passé de guerre et par son inlassable dévouement à la jeunesse malheureuse et à d'autres œuvres.

Issu d'une famille wallonne dont l'activité a marqué le commerce belge il était licencié en sciences commerciales de l'Institut Saint-Ignace d'Anvers. Profondément chrétien, animé d'un patriotisme profond, il fut l'un des chefs les plus brillants de la résistance franco-belge durant la guerre sous le nom de « Sabot », qui était aussi celui du réseau clandestin qu'il fonda à Toulouse et qui s'étendit dans tout le Midi de la France.

Fait prisonnier à la capitulation en mai 1940 il s'évada trois semaines après et parvint à rallier la Grande-Bretagne à la fin de juillet 1941. Il se porta immédiatement volontaire et fut parachuté en septembre dans le Sud de la France.

Le réseau « Sabot » qu'il organisa pour l'évacuation du courrier et des hommes fit évader, via l'Espagne, vers la Grande-Bretagne, environ deux mille cinq cents Belges dont trois cent cinquante membres de notre aéronautique militaire.

Il fut arrêté à Toulouse le 28 janvier 1943, en service commandé. Transféré à Fresnes, il y subit pendant une année de longs et durs interrogatoires au cours desquels son attitude fut d'une fermeté et d'un renoncement qui sauvèrent l'existence de son œuvre.

Déporté en Allemagne, il connut les camps de Buchenwald et de Neuengamme. Il fut libéré le 31 mai 1945, gravement malade, mais heureux, comme il le disait, d'avoir vu libérer les deux pays qu'il aimait d'une même affection : la Belgique et la France.

Pierre Bourier, major A.R.A. de l'armée belge, était lieutenant-colonel des Forces françaises combattantes, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Ordre de l'Empire britannique, commandeur de l'Ordre de la Couronne, etc...

Il avait fondé, quelques années après la guerre une œuvre d'assistance à l'enfance déshéritée, œuvre appelée « Les camps de l'amitié ». Des centaines d'enfants, non seulement français et belges, mais aussi allemands, furent hébergés, chaque été, dans ces camps. L'été dernier, le dernier camp que dirigea Pierre Bourier comptait 380 enfants.

La mort de Pierre Bourier a causé une émotion profonde, non seulement à Strasbourg et en France, mais encore en Belgique, évidemment où le défunt avait été appelé à la présidence de la fraternelle des parachutistes. L.B. 7/10/64

Poème d'adieu à Parrain

Parrain Pierre

Quelle merveilleuse sérénité
En cet extraordinaire automne
S'ajoute à notre piété
Alors que tu nous abandonnes...

Au matin de ta mort
Mardi 29 septembre
Ô étrange sort !
C'est le jour de l'Archange

La cathédrale de Strasbourg
Merveilleuse maison
Où tes vertus pour toujours
Chantèrent à l'unisson

Tu n'auras plus de misère
Toi, qui souffrais pour tous
C'est gloire pour le Père
Quand Christ est parmi nous

Saurons-nous jamais tes activités ?
Qui pourra nous les redire ?
Que cachaient ton humilité
Et aussi ton grand sourire

De Saanen à l'Espagne
Tu nous a tous entraînés
Tu aimais tant la montagne
Nous ne pourrons l'oublier

Laisse-nous au moins ton courage
Avec le souvenir de tes yeux
Pour poursuivre notre voyage
Ils étaient rieurs ... si bleus.

Ici bas, l'or jaunit les feuilles,
Là-haut, mon Parrain
C'est la gloire de l'Accueil
Pour toi, ... qui es saint.

Anne-Marie

BIOGRAPHIE NATIONALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE

EXTRAIT

du tome quarantième

FASCICULE 1^{er}

BRUXELLES

ÉTABLISSEMENTS ÉMILE BRUYLANT

Société anonyme d'éditions juridiques et scientifiques

RUE DE LA RÉGENCE, 67

1977

BOURIEZ

conquête du Roi : Alger (1930), Au cœur du grand désert (1931).

Sixte séjournait en Toscane en 1933, lorsqu'il fut frappé par une crise cardiaque d'origine septicémique. Ramené à Paris, il devait mourir quelques mois plus tard, laissant le souvenir d'un homme de qualité et d'une grande force inutilisée.

Jacques Willequet.

Sixte de Bourbon, *L'offre de paix séparée de l'Autriche (5 décembre 1916 - 12 octobre 1917). Avec deux lettres autographes de l'Empereur Charles et une lettre autographe du Comte Czernin, Paris, 1920.* — Roman d'Amat, « Bourbon-Parme (Sixte de) », dans *Dictionnaire de Biographie française*, t. VI, Paris, 1951, col. 1418-1419. — G. Pedroncini, *Les négociations secrètes pendant la Grande Guerre*, Paris, 1969.

BOURIEZ (Pierre - Joseph - Jules - Marie - Ghislain), industriel et résistant, né à Schaerbeek le 27 janvier 1906, décédé à Strasbourg le 29 septembre 1964.

Licencié en sciences commerciales et consulaires, officier de réserve, établi au Maroc puis à Strasbourg avant la seconde guerre mondiale, mobilisé le 10 mai 1940, fait prisonnier le 28, Bouriez s'évade le 27 juin suivant, rejoint la Grande-Bretagne, se présente comme volontaire pour les missions spéciales en pays occupé, est parachuté en France le 10 octobre 1941.

Le capitaine Bouriez a reçu, des services belge et britannique, une quadruple mission : 1. Réaliser la liaison ainsi que la centralisation des fonds avec les réseaux belges qui fonctionnent déjà en France. 2. Créer un nouveau service de renseignement et assurer la transmission du courrier. 3. Organiser un passage supplémentaire pour les Belges désireux de rejoindre les forces de l'extérieur. 4. Effectuer la liaison avec la Résistance française. Le célèbre réseau « Sabot » est ainsi formé, organisation gigantesque et structurée, qui recouvre la Belgique, la France, l'Espagne

et le Portugal. Grâce au remarquable talent organisateur de Bouriez, plus de 2.000 Belges seront acheminés vers la Grande-Bretagne ou le Congo, tandis qu'une somme inestimable de renseignements militaires seront fournis à Londres ainsi que l'attesteront les services britanniques compétents. Parmi les plus illustres collaborateurs de « Sabot » figurent Mgr Théas, évêque de Montauban, et Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, les deux seuls prélats français qui exprimèrent, dès 1940, leur nette opposition au régime de Vichy.

Recherché par les Gestapos de Bruxelles et de Paris, Bouriez est arrêté sur dénonciation, le 28 janvier 1943. Blessé en tentant de s'enfuir, il est transféré à la prison de Fresnes où l'ennemi ne parvient pas, malgré la torture, à lui arracher un mot. Il connaît ensuite le bagne de Buchenwald, puis celui de Porta, rattaché à Neuengamme, et est délivré par les Américains le 2 avril 1945.

Esprit profondément charitable, chrétien et européen, Bouriez réalise, dès son retour de captivité, une idée qui avait germé dans son esprit durant sa détention : faire naître une alliance d'amitié entre les enfants des anciens pays ennemis. « C'est par un acte d'amour qu'il veut effacer les traces indélébiles des sévices subis, son seul désir étant de détruire dans les jeunes consciences tout ce qui y demeurerait de haine, de douleur, de rancune » (J. Loesch). En 1947, le « Camp de l'Amitié » est né et se développera sans cesse grâce à lui, réunissant, durant les vacances, des centaines de jeunes Européens, qui respecteront la devise : « Un mois de bonheur, six mois de souvenirs, cinq mois d'attente ».

Président de la Fraternelle des Agents parachutistes belges, le major Bouriez fut reçu le 21 juin 1964 à Londres par la reine-mère de Grande-Bretagne qui lui exprima sa reconnaissance et son admiration. Il était déjà, en ce moment, atteint par un mal cruel qu'il supportait avec une

BRAGARD

admirable résignation et qui l'emporta trois mois plus tard.

Célibataire, de vie austère, monacale même, Pierre Bouriez fut, comme Walthère Dewé, l'un des « saints » de la Résistance.

Henri Bernard.

Archives de la Fraternelle des Agents parachutistes, à Bruxelles. — H. Bernard, *La Résistance belge*, Bruxelles, 1969. — R. P. Toulemonde, P. M. G. Levy, E. Duffer, J. Loesch, *Pierre Bouriez*, Strasbourg, 1964.

BRAGARD (Henri), prénoms déclarés à l'état civil : *Nicolaus-Heinrich* ; pseudonymes occasionnels : **FRÉ MATI**, **E. BURON**, **LE GUETTEUR** ; poète, folkloriste, né à Malmedy le 27 janvier 1877, décédé au camp de Sachsenhausen-Oranienburg le 5 mars 1944.

Elève doué, Henri Bragard fréquente l'école primaire, puis le progymnase à Malmedy. Ses études terminées, il est engagé en qualité d'employé aux Papeteries Steinbach. Vers 1903, il quitte Malmedy et vient poursuivre sa formation littéraire à Bruxelles sous la direction de Jean Gessler, professeur à l'Université de Louvain.

Membre du conseil communal de sa ville natale avant la guerre de 1914, il fut également membre de la Commission folklorique et de la Commission royale des Monuments et des Sites.

Lors de l'invasion du pays par les armées allemandes le 10 mai 1940, Bragard s'installe à Bruxelles et trouve à s'occuper au Ministère du Travail. Au cours de la guerre, il apporte son aide au 2^e Bureau français. Arrêté le 2 juin 1943 à Spa où il était venu passer quelques jours chez sa fille, il est détenu provisoirement à la prison d'Aix-la-Chapelle, puis est envoyé au camp d'Oranienburg.

Fils du relieur Heinrich-Georg Bragard et de Maria-Theresa-Augustina Pietkin, il est le neveu de l'abbé

Nicolas Pietkin, curé de Sourbrodt dont le mémorial, dit de la Louve romaine, se trouve au bord de la route à Sourbrodt, à quelques pas des vestiges de la vieille église paroissiale. Henri Bragard suivit l'exemple de son oncle, « promoteur du mouvement » intellectuel auquel appartenait le « groupe de ces irrédentistes vrais » Malmédiens et Wallons fidèles qui « se firent les champions des coutumes » ancestrales et du langage de leur « antique pays roman » (Grégoire Haerens).

Toute sa vie, Henri Bragard se dévoua à la défense du patrimoine wallon voulant faire échec à la prussification de cette région qu'il défendit en paroles et en actes, prônant le retour de la Wallonie malmédienne à la Belgique. C'est ainsi qu'il fonde le 13 janvier 1898, avec Guillaume Bodet, Alphonse Lerho, Hippolyte Jacob, Henri Dehez et Edouard Leloup, le « Club wallon d'Mamdi » dont le but était de défendre la langue du terroir et d'en conserver le folklore ; il s'y fait appeler « Fré Mati ».

Il participe à la mise sur pied d'un organe propre au Club wallon, « *Lu » vi Språwe qui « hufèle qwand li » stiche* ».

Henri Bragard fonde également le journal *La Warchenne*, dont le premier numéro parut le 28 mars 1919 et qui vécut jusqu'au 26 décembre 1925 sous les titres successifs de *La Warche* (à partir du 7 septembre 1919) et de *Warche et Amblève* (depuis le 23 octobre 1923).

Ecrivain fécond, Henri Bragard publia des poèmes, tant en français qu'en dialecte malmédien, ainsi que des pièces de théâtre, des cantates, des « rolles » de carnaval (revues satiriques toutes en wallon jouées par des acteurs bénévoles des deux chorales malmédiennes), des « riottes et gaburlottes » (histoires amusantes, blagues et sornettes), des contes et des notices concernant le folklore local.

Ses œuvres sont dispersées dans la revue *Wallonia*, la *Revue de la vie*

POSTFACE

...10 ans après son retour, Pierre BOURIEZ courait à bicyclette, entouré de jeunes , le long des côtes de Norvège, puis d'Italie (avec notre frère Michel), et d' Espagne.

Il est même arrivé, attendu pour dîner un soir de 1957, à la Préfecture de Tulle, enmaillot jaune !

C'était son humour.

Au risque de se rompre chevilles, jambes...il parcourait, chaque hiver, des champs de ski, avec ses neveux et nièces, qu'il invitait, pour une semaine, avec sa sœur Guidy, célibataire comme lui, si proche et si fidèle.

C'était son sens de l'amitié, de la fraternité, qui l'a conduit jusqu'où l'on sait...

Anne-Marie GERARD-BOURIEZ

